











HISTOIRE

ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE

D U

THÉÂTRE ITALIEN,

TOME CINQUIÈME,

WISCONSIN

DEPARTMENT OF REVENUE

vs

THE STATE

FOR TAXES

HISTOIRE

ANECDOTIQUE ET RAISONNÉE

D U

THÉÂTRE ITALIEN,

DEPUIS SON RÉTABLISSEMENT EN
FRANCE, JUSQU'À L'ANNÉE 1769.

CONTENANT les Analyses des principales
Pièces, & un Catalogue de toutes celles
tant Italiennes que Françaises, données
sur ce théâtre, avec les Anecdotes les plus
curieuses & les Notices les plus intéres-
santes de la vie & des talens des Auteurs
& Acteurs.

Castigat ridendo mores.

TOME CINQUIÈME.

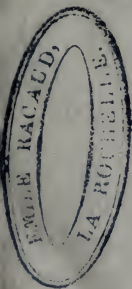


A P A R I S,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



MEMORANDUM

TO : [Illegible]

FROM : [Illegible]

DATE : [Illegible]

THE MATTER

[Illegible text]

[Illegible text]

[Illegible text]

[Illegible text]

[Illegible text]

[Illegible text]

[Illegible text]

[Illegible text]

[Illegible text]

[Illegible text]

[Illegible text]

[Illegible text]

[Illegible text]

[Illegible text]



[Illegible text]

[Illegible text]

[Illegible text]

[Illegible text]

[Illegible text]



HISTOIRE

D U

THÉÂTRE ITALIEN,

Depuis son origine jusqu'à ce jour.

PIGMALION.

Comédie en trois actes, en prose, suivie d'un Divertissement, 13 Janvier, 1741. (1)

PIGMALION ouvre la scène avec Timandre, son plus cher ami. Timandre combat le dessein que Pigmalion a formé de vivre dans un célibat perpétuel. Pigmalion lui répond en soupirant, que Vénus ne s'est que trop van-

(1) La scène est dans l'Isle de Chipre.

gée du mépris qu'il a fait éclater pour son empire. Timandre lui demande quelle est cette vengeance. Pigmalion ordonne à Sosie, son Esclave, de se retirer, pour ne le rendre pas témoin d'un aveu si extravagant. Sosie s'étant retiré pour se tenir à l'écart, & tout entendre sans être vu; Pigmalion tire un rideau qui couvre la statue d'Agalmeris; Timandre ne peut refuser son admiration à cette belle image, mais il ne comprend rien dans ce que Pigmalion vient de lui dire de la vengeance de Vénus. Il n'est que trop éclairci, quand Pigmalion lui dit qu'il est passionnément amoureux de ce chef-d'œuvre de son ciseau, & que c'est pour cette même Agalmeris, qu'il refuse d'accepter la main de Cléonide, dont il est tendrement aimé. Timandre est si surpris de cette passion pour un objet insensible, & si irrité du refus que Pigmalion fait d'une Amante, dont l'hymen voudrait le rendre heureux, qu'il veut briser cette fatale statue. Pigmalion l'empêche d'exécuter son dessein, & consent d'aller avec lui dans le temple de Vénus, pour prier cette Déesse de calmer sa colere. Ils sortent tous deux dans cette intention.

Sosie, qui d'un lieu où il se tenait caché, a tout entendu sans rien voir, reparait aux yeux des Spectateurs. Il ne peut s'empêcher de rire de la folie de son Maître. Nisis, Suivante de Cléonide, vient s'informer chez Pigmalion du sujet du refus qu'il a fait de la main de sa Maîtresse. Elle tire adroitement le secret de la bouche de Sosie, & s'en va le divulguer, pour exposer Pigmalion à la risée publique & pour venger sa Maîtresse.

Nisis n'est pas plutôt sortie, que Sosie veut satisfaire sa curiosité : il tire le rideau qui lui dérobe la vue de cet objet si fatal au repos de son Maître ; il en est frappé à son tour, peut-être même en devient-il amoureux ; il ne cesse de parcourir toutes les beautés qu'il decouvre dans cette charmante image. Quel est son étonnement, quand il la voit s'animer & se détacher de son pied-d'estal.

Agalméris, animée par un miracle qu'on suppose être un effet de la priere que Pigmalion est allé faire à Vénus dans son temple, s'avance sur le bord du Théâtre & fait un monologue très-convenable à sa situation.

Elle parle ensuite à Sosie, & lui

4
 demande où elle est, & ce qu'elle est :
 Sosie revenu de sa frayeur, a bien de
 la peine à satisfaire sa curiosité, sur
 toutes les demandes qu'elle lui fait.
 Toutes ses réponses sont autant d'énig-
 mes pour elle ; il veut essayer de lui
 plaire, & lui parler d'amour ; ce mot
 est encore une nouvelle énigme pour
 elle, & cette énigme est d'autant plus
 obscure, qu'elle ne trouve rien en lui
 qui puisse expliquer ce penchant réci-
 proque, dont il lui parle, & qui ne se
 fait entendre, que lorsqu'il se fait sen-
 tir.

Cette scène qui est bien traitée, est
 interrompue par l'arrivée de Cléonide,
 de Clitophon & de Nifis.

Cette dernière les a instruits de tout
 ce qui vient de se passer chez Pigma-
 lion, par la puissance de Vénus. Ils
 demandent à Sosie où est cette statue
 qui fait tant de bruit à Cythere. Sosie
 leur répond qu'elle est devant leurs
 yeux ; elle inspire différens sentimens ;
 Cléonide est jalouse de sa beauté, &
 Clitophon en devient passionnément
 amoureux. Il a sans doute plus de ta-
 lens dans son esprit, ou de graces
 dans sa personne, que Sosie pour faire
 reconnaître à Agalméris, l'amour que

Cet Esclave avait envain tenté de lui expliquer. Elle écoute Clitophon avec complaisance : cet effet d'un amour naissant & ingénu , redouble celui de Clitophon ; il lui parle de sa passion & n'en est pas rebuté ; elle lui donne même des raisons de concevoir quelques espérances , & il forme le dessein de l'enlever à son Rival. Cléonide a trop d'intérêt à cet enlèvement , pour n'en pas devenir complice , & le penchant secret d'Agalméris pour le premier objet aimable qui s'est présenté , la fait consentir facilement à se laisser conduire par-tout où l'on voudra.

Pigmalion , revenu du temple de Vénus , apprend avec joie de Sosie , que la Déesse a exaucé sa priere ; mais ne trouvant plus sa chere Agalméris chez lui , il court après son ravisseur & la ramene dans sa maison. C'est alors qu'il commence à sentir que Vénus ne l'a exaucé que pour se venger du mépris qu'il a fait de son empire. Il trouve dans la Statue animée , une coquette , une ingrante , une orgueilleuse ; en un mot tous les défauts dont son sexe est susceptible ; il ne laisse pas cependant de vouloir l'épouser , mais elle ne veut ni de son cœur , ni de sa main.

Les contradictions que Pigmalion éprouve, font la matiere des deux derniers actes, & ce n'est qu'à la fin du troisieme, que l'instant de son bonheur arrive. Agalméris, touchée de sa persévérance, & sur-tout de la soumission avec laquelle, il lui laisse la liberté de disposer de son cœur, lui rend enfin la justice qui lui est dûe, & lui sacrifie Clitophon, qu'elle n'a d'abord aimé que par ce que rien ne s'était présenté de plus aimable à ses yeux.

On convint que le sujet de cette Comédie déjà tant de fois rebatu, était traité d'une maniere ingénieuse; on en admira les détails, & la vivacité du dialogue; mais l'ensemble ne fit pas un grand plaisir, & ce n'est pas la seule Piece qui ait été goûtée par les connoisseurs, & peu accueillie du Public. Elle fut terminée par le Vaudeville suivant :

V A U D E V I L L E.

Fillette, malgré les appas
 Dont la nature l'a pourvue,
 Si l'amour ne la touche pas,
 N'est tout au plus qu'une statue;
 Mais qu'un agréable blondin,

Près d'elle heureusement s'exprime,
Voilà le dernier coup de main,
La Fillette s'anime.



Allez chez la jeune Cloris,
Et ne présentez à sa vue
Qu'un cœur sensiblement épris,
Vous n'adorez qu'une statue;
Mais débutez par des présens,
Ornez d'offrandes sa victime,
A l'odeur d'un pareil encens,
La Coquette s'anime.



Cette Piece était originairement de Bauran, Auteur de la Servante Maîtresse, mais Romagnesi & Procope-Couteau la retoucherent & la donnerent au Théâtre. Le dernier de ces deux Auteurs était originaire de Paris, & Docteur en Médecine de la Faculté de cette Ville, avait beaucoup d'esprit & d'enjouement, & sur-tout, le talent agréable de faire de jolis vers de société; il a donné au Théâtre Français l'Assemblée des Comédiens, & à la Comédie Italienne la Gageure, & de plus les Fées, en société avec Ro-

magnesi, & le Roman ou les deux Bâfiles avec Guyot de Merville, il est mort le 31 Décembre 1753;

LÉCHO DU PUBLIC.

*Comédie en un acte, en vers, 7 Mars
1741. (1)*

UN Suivant d'Apollon ouvre la scène avec la Critique, par un ordre exprès d'Apollon, qui veut qu'elle devienne l'écho du Public, & qu'en cette qualité, elle réforme les abus. La Critique a beau refuser un emploi, dont elle prévoit l'inutilité, elle est forcée d'obéir au Dieu du Parnasse. Le bruit de sa Dignité s'étant déjà répandu par-tout, la médifante Belise est la première qui vient la trouver pour savoir ce qui se passe dans toutes les conditions. La nouvelle Sybille ne peut rien lui apprendre, dont elle ne soit déjà informée, & sur quoi elle n'ait déjà fait des réflexions critiques, mais ce qu'elle ne fait pas, c'est ce que l'écho du Public lui apprend sur son propre compte.

(1) La scène est au Château des Thuilleries.

Ils disent que les traits d'une secrette envie ,
Contre tout votre sexe animent vos discours ;
Et que pour décrier une femme jolie ,
De cent propos malins empruntant le secours ,
D'un ridicule affreux vous noircissez sa vie ;
Que vous n'épargnez point votre meilleure
 amie ,
Qu'à peine de chez vous quelqu'un s'en est
 allé ,
Que de cents traits mordans on le voit accablé .
 Que ce goût pour la raillerie ,
 Vous fait souvent calomnier ;
Et qu'on n'est à l'abri de la plaisanterie ,
 Qu'en se retirant le dernier ;
 Que cet étrange caractère
Eloigne de chez vous la sincere amitié ,
Et que si vous traitez l'Univers sans pitié ,
Sur ce qui vous regarde il ne s'épargne guere .

Belise s'étant retirée peu satisfaite de la sincérité de l'écho du Public, Arlequin Français vient le consulter à son tour, après s'être défini lui même. Il n'approuve point la définition que la Critique fait de l'Esprit, & voici celle qu'il en donne ::

A votre Jugement vous donnez une erreur ;
Un mot suffit à pareil jeu ,

Et comme l'esprit est un feu ,
On doit sentir le coup , voyant partir l'amorce.

Il se plaint de la désertion des Spectateurs , qui venaient en foule quand on ne les entendait pas. L'écho du Public lui répond que c'est précisément parce qu'ils sont entendus , qu'on cesse de les venir voir. L'Arlequin Français veut savoir de la Critique , non ce que l'écho public dit de lui , mais il veut seulement apprendre d'elle ce qu'on dit de l'Arlequin Italien , voici ce qu'elle lui répond :

L'Italien est vieux , le Français ne vaut rien.

Et pour le corriger de la curiosité qu'il a de sivoir ce qu'on pense de son antagoniste , préféralement à ce qu'on dit de lui même ; elle parle ainsi :

Voilà comme on pense aujourd'hui ,
Chacun n'est occupé que des défauts des autres ;
Je le pardonnerais , si les fautes d'aussi

Pouvaient nous corriger des nôtres.
Mais cela ne se peut , & par bonne raison ;
Nos défauts & l'amour que l'on a pour soi-même ,

Ont une intime liaison.

Et comme l'on ne peut condamner ce qu'on
aime,

On blâme son voisin sans y connaître même
Et notre exemple, & sa comparaison.

L'Arlequin Italien qui survient, interrompt la conversation qui commençait à s'échauffer entre l'Arlequin Français & la Critique ; ces deux Arlequins se traitent d'abord avec beaucoup de politesse, & se disent avec la même hipocrisie ce qu'ils ne pensent nullement l'un de l'autre. L'Arlequin Italien demande à la Critique ce que l'écho du Public décide de ses talens ; la Critique lui demande s'il veut savoir les défauts qu'on lui impute ; il lui répond qu'il ne veut rien apprendre qui lui déplaît. L'Arlequin Français répond :

C'est des Comédiens l'usage accoutumé ;

Il sont comme le Petit-Maître,

Qui du moment qu'il est aimé,

Ne s'embarrasse pas s'il mérite de l'être.

La Critique désapprouve cet usage, & en fait connaître les pernicieuses suites par ces vers :

C'est le Public qui cause ce malheur.

Par la même raison qu'il se rend favorable :

Aux talens d'un passable Acteur ,

S'il abuse de sa faveur ,

Il lui doit être inexorable , &c.

Les deux Arlequins , après avoir assez long-tems dissimulé jusqu'à se louer réciproquement , en viennent enfin aux menaces & aux coups. La Critique les congédie par cette réponse décisive.

Les complimens que l'un à l'autre

En arrivant vous vous êtes poussés ,

De la façon dont ils étaient pensés ,

Font votre portrait & le vôtre.

Un Marquis fat , succède aux deux Arlequins. Il demande avec confiance à l'écho du Public, ce que la renommée publie de ses exploits dans les champs de Mars & dans ceux de l'Amour.

La CRITIQUE.

D'après moi , je vais vous parler :

Avec une exacte franchise.

Une vertu qu'on veut trop étaler ,

Ne mérite pas qu'on la prise.

Elle se fait timpaniser ,

Pour peu qu'elle soit fanfaronne ;

Et le Public malin se plaît à refuser
Ce qu'à soi même l'on se donne.
Rabattez donc de cette vanité,
A tant d'honnêtes gens funeste ;
Joignez à l'intrépidité,
L'heureux talent d'être modeste.
Si de vous faire aimer vous trouvez le secret,
Dans votre cœur renfermez cette gloire ;
Et sachez qu'en amour ; un Vainqueur indis-
cret,
Bien loin de triompher, avilit sa victoire ;
Puisqu'on en méprise l'objet.

Le Marquis est remplacé par un Mi-
santrope ; qui s'ennuye de tout , & qui
n'a qu'un dégoût affreux pour tout ce
qui n'a pas la grace de la nouveauté.

La CRITIQUE.

Je vois que votre esprit s'occupe ;
A chercher toujours du nouveau ;
Mais de ce sentiment on est toujours la dupe.
Le nouveau n'est pas toujours beau.
Ne vaut-il pas bien mieux voir ces divins ou-
vrages ,
Qu'on a de tout tems admirés ;
Qui font le désespoir de ces Auteurs peu sages ,
Dont les pas chancelants & souvent égarés ,

Courent après l'esprit dans leurs vers bigarrés?
 Et ne font que rimer les ennuyeuses pages
 Des Romans les plus ignorés.

PHILEMON.

Quoi! ne faire plus rien? J'en suis inconsolable.

Réveillez les Auteurs de l'assoupissement,
 Déesse, & le spectacle à mes yeux plus aimable,

Fera tout de nouveau mon seul amusement.

LA CRITIQUE.

Je ne puis seconder le desir qui vous guide;
 Par une Critique solide

J'effraye les Auteurs, loin de les animer.

C'est mon emploi de les tenir en bride,
 Mais vainement mon œil les intimide;
 Leur amour propre a soin de rallumer,
 Malgré ma censure rigide,
 La fureur qu'ils ont de rimer.

L'Auteur qui suit le Misantrope,
 veut se singulariser par une nouvelle
 maniere de composer pour le Théâtre,
 & veut faire une Piece où il n'y ait
 qu'un seul Acteur. Ce trait de Critique
 tombe sur l'Oracle que l'on donnait
 alors, & dans lequel il n'y a que trois

personnages. Elle est suffisamment désignée par ce portrait qu'en fait la Critique elle-même.

Une Actrice agréable & finement placée ,
L'an passé soutint le bonheur
D'une Piece flatteuse , où toujours la pensée
Sans éblouir l'esprit , arrivait droit au cœur.

La Critique finit la Piece par ces vers
qu'elle adresse au Public.

A corriger les faiblesses humaines ,
Le Seigneur Apollon perdra toujours son tems ;
Mes démarches ont été vaines ,
Mais quel bonheur , Messieurs , quel doux fruit
de mes peines ,
Si j'ai pu vous flatter pendant quelques instans !
Enfans de Terpsicore ,
Venez former des pas badins ,
Et que vos Jeux dans ces Jardins ,
Annoncent le retour de Flore.

Romagnesi & Riccoboni , qui ne manquaient pas de réussir dans ces sortes de Pieces à tiroir , n'eurent pas un succès moins heureux dans celle-ci. Elle fut très-bien reçue du Public.

La clôture du Théâtre se fit le dix-huit Mars par Samson, & l'Echo du Public, suivi d'un Compliment, prononcé par le sieur Rochard, qui fut très-applaudi.

DEBUT DU Sr. CARLIN.

Le 10 Avril l'ouverture fut faite par Arlequin Muet par Crainte, Canevas Italien, de Riccoboni pere, qui avait été donné en 1717, & dans lequel le sieur Carlo Bertinazzi, connu depuis sous le nom de Carlin, débuta avec beaucoup de succès. Il était alors âgé d'environ vingt-huit ans, & le Public le trouva digne de réparer la perte qu'il avait fait à la mort de Thomassin, qui n'était point encore remplacé.

Le sieur Rochard qui était chargé de faire le Compliment de rentrée, profita de cette occasion pour disposer les Spectateurs à bien recevoir le Débutant, & parla ainsi:

Messieurs, ce jour qui renouvelle nos soins & nos hommages, devait être marqué par une nouveauté que nous avions préparée; mais l'Acteur qui va avoir l'honneur de paraître devant

vous , pour la première fois , avait trop d'intérêt & d'impatience d'apprendre son sort , pour nous permettre de reculer son début.

« Si votre nouveauté tombe (nous » a-t-il dit) , j'apprendrai comme le » Public siffle , & c'est ce que je ne » veux point savoir ; si elle réussit , je » saurai comme on applaudit , & ferai » peut-être une funeste comparaison de » la réception à la mienne ». Pour ne donner au nouvel Acteur aucun lieu de reproche , nous nous sommes entièrement conformés à ses intentions.

Il fait , Messieurs , non-seulement ce qu'il a à craindre en paraissant devant vous , mais en y paraissant encore après l'excellent Acteur que nous avons perdu , dont il va jouer le même rôle. Les sujets d'une si juste crainte , seraient balancés dans son esprit , s'il connaissait les ressources qu'il doit trouver dans votre indulgence ; mais c'est en vain que nous avons essayé de le rassurer ; il ne peut être convaincu de cette vérité , que par vous-mêmes , & nous espérons , Messieurs , que vous voudrez bien souscrire aux promesses que nous lui avons faites de votre part ; elles sont fondées sur une si longue & si

heureuse expérience , que nous sommes aussi sûrs de vos bontés , que vous devez l'être de notre zele & de notre profond respect.

DEBUT DE VICENTINI, FILS.

Joachim Vicentini , dernier fils de Thomassin , & pour lors âgé de dix-huit ans , débuta aussi par le rôle d'Arlequin , dans Timon Misanthrope , 26 Août ; mais comme les talens ne sont pas toujours héréditaires , il ne fut point reçu , & fut obligé d'aller exercer les siens sur les Théâtres de Province.

DEBUT DE MOLIN.

Molin débuta aussi par le rôle d'Arlequin , le 16 Août , dans l'Embarras des Richesses , & ne fut pas mieux accueilli. Il retourna en Province ; il a depuis quitté le Théâtre , & s'est retiré à Toulouse , sa patrie.



LES ENFANS DE POITIERS.

Poitiers, Danseur & Compositeur de Ballets, arrivé depuis l'année dernière de Londres, avec la Demoiselle Rolland, dont nous avons déjà parlé; fit exécuter par ses enfans, le 16 Octobre un Ballet pantomime intitulé les Enfans Jardiniers. Le petit garçon était âgé de sept ans, & sa sœur de cinq. Ils firent le plus grand plaisir dans ce Ballet, ainsi que dans celui des Sabotiers, & plusieurs autres qu'ils exécuterent avec des graces & des talens incroyables, dans un âge si peu avancé. Ils amenerent toujours une foule prodigieuse de Spectateurs au Théâtre Italien, dont la gloire commençait à s'éclipser, & que la perte de Thomassin & celle de Romagnesi, dont nous parlerons bientôt, avaient rendu presque désert. Ces enfans aimables continuerent à faire l'admiration de Paris, jusqu'au mois de Février de l'année suivante, qu'ils parurent pour la dernière fois, à la suite du Faucon & du Retour de Tendresse. La recette de cette représentation fut entièrement à leur profit. Cet usage établi dès long-tems en An-

gleterre, fut introduit en France pour la première fois, en faveur de leurs talents, qui furent regrettés de tout le Public. Ils retournerent alors à Londres, & ils vivent maintenant en Province avec leur pere, du prix de leurs talents, & du fruit de leurs travaux.

Mort de Sticotti.

Fabio Sticotti, Gentilhomme du Frioul, sur les terres de la République de Venise, qui était venu à Paris en 1716, mais qui n'avait débuté qu'en 1733, dans le rôle de Pantalón, pour lequel il avait été reçu, mourut le 5 Décembre 1741, âgé de soixante-cinq ans. Il était bien fait de sa personne, & n'était pas moins désiré dans la société par son extrême gaité, qu'accueilli au Théâtre par son talent. Il avait épousé Ursule Astori, Cantatrice, avec laquelle il était venu à Paris, & dont il avait eû Antonio Sticotti; Michaelo Sticotti, dont nous avons parlé, & Agathe Sticotti, qui a paru quelquefois sur le Théâtre Italien, mais qui a été plus connue par ses qualités estimables, & par l'attachement invinci-

ble d'un homme de mérite qui l'a épou-
sée malgré les persécutions d'une famille
irritée.

LES ORACLES.

*Parodie en prose & en Vaudeville, de la
Pastorale d'Issé, 21 Décembre 1741.*

DORIMON, déguisé en Berger,
ouvre la scène par ce couplet, sur l'air:
Fille de la Tourlourette.

Moi qui dans mes tendresses,
Eus toujours du malheur,
Dont toutes les Maîtresses
Mépriserent l'ardeur,
Faut-il que je m'engage
Sous de nouvelles loix ?
Et n'est-ce pas dommage,
Qu'amour mette aux abbois,
Un si beau minois ?

Léandre, son cousin, lui reproche
la tristesse où il le trouvè enseveli.

LÉANDRE.

AIR: *Et voilà l'allure mon Cousin.*
Les pleurs & les chagrins
Mon Cousin,

Retardent l'aventure ;
 Le Sexe féminin ,
 Vif & fin ,
 Veut gaillarde encolure ,
 L'air badin ,
 Et sur-tout fringante allure ,
 Mon Cousin ,
 Et sur-tout, &c.

D O R I M O N .

A I R : Lucas se plaint qu'à sa femme.

C'est pourtant par ce langage ,
 Que d'Issé je suis vainqueur ;
 Par un tendre hommage
 Ses yeux demandent mon cœur.

L É A N D R E .

Quel avantage
 D'avoir fixé le Seigneur
 De son village !

Dorimon & Léandre s'étant retirés ;
 Issé vient exposer ce qui se passe dans
 son cœur.

I S S É .

Qu'est-ce à dire ?
 Le petit Amour
 Me joue un tour ;

Je soupire ,
Cela vient de lui ,
Oui ,
Lere lanlere ,
Je ne fais que faire.
Quand on veut lui résister ,
Le mal ne fait qu'augmenter ;
Je crois que pour en guérir ,
Il faut le souffrir.

Doris vient aussi demander à sa sœur quelle est la cause de sa rêverie.

D O R I S.

AIR Pour fuir l'Amour.

Quoi ! ma petite Sœur ,
Vous êtes donc seulette ?
Gageons que votre cœur ,
D'amour a fait emplette.
Le gros Colas ,
A la fin vous enchante ;
Pour vos appas
Depuis long-tems il chante.

Issé fait entendre à sa sœur que ce n'est pas pour cela qu'elle soupire. Colas vient & se plaint à elle de son indifférence. Mais il n'en est pas plus

heureux. Dorimon qui vient après que Colas s'est retiré, lui déclare son amour. Issé ne peut lui cacher plus long tems le penchant de son cœur, & le quitte en lui disant tendrement:

Je fuis l'amour, quand je vous fuis.

Léandre fait aussi une déclaration d'amour à Doris; mais, comme il ne veut pas aimer constamment, elle ne s'accommode pas de son humeur légère. Passons aux Oracles qui ont donné le nom à la Comédie.

L'action se passe dans la Forêt de Dodône.

Un Acteur Italien parle ainsi au Grand-Prêtre.

AIR: Un Cordelier.

Depuis un tems Paris nous idolâtre
 Sur notre théâtre,
 Et même applaudit
 A tout ce qu'on y dit.
 Quel changement! Serait-ce par caprice;
 Ou par la Justice,
 Qu'à la fin il rend
 A notre zele ardent?

Le GRAND-PRÊTRE.

Ni l'un, ni l'autre,

AIR:

AIR: *Ma fable est-elle obscure? lure, lure.*

Dans un désert parut un phénomène,
Pour l'admirer tout le monde y courut;
Tant qu'il brilla, l'audience y fut pleine;
Il s'éteignit, la foule disparut.

Italiens, ma Fable est-elle obscure?

Lure, lure, lure;

Le Public vous l'expliquera,

Lera, lera, lera.

L' O R A C L E.

AIR: *Adieu paniers, vendanges sont faites.*

Profitez bien de vos recettes,
Pendant que vous prenez six francs,
Lorsque vous n'aurez plus d'enfans,
Adieu paniers, vendanges sont faites. (1)

Issé paraît, & demande à son tour
quel sera le sort de son amour. L'O-
racle lui répond sur l'air de l'Opéra.

Issé, de Dorimon doit être le partage,

Il est Seigneur de ce Village.

(1) On comprend facilement que ce couplet portait sur les Enfans de Poitiers; dont j'ai parlé plus haut; & qui avaient attiré tout Paris. C'était en faveur de leurs jeunes talens, que l'on avait permis aux Comédiens de prendre six francs.

Nous passerons rapidement au dénouement, pour épargner au Lecteur les craintes d'Issé, qui ignore que le Berger qu'elle aime, est ce même Dorimon à qui l'Oracle la destine. Dorimon le lui apprend, & par cet aveu, il calme tous les troubles de son cœur.

La Parodie finit par leur union; tous les Habitans du Village qui prennent part à leur bonheur, forment des danses qui terminent cette Piece.

Elle eut beaucoup de succès. Romagnesi qui en est l'auteur, n'avait cependant fait que travestir & suivre pied à pied la Pastorale d'Issé, que l'on donnait alors pour la quatrième reprise. Les paroles en sont de la Mothe, & la musique de Destouches.

DEBUT DE BALETTI.

Le premier Février, le sieur Baletti, fils du sieur Mario & de la Demoiselle Silvia, débuta par le premier rôle dans la Comédie du Petit-Maître Amoureux. Il fut très-bien reçu du Public, qui lui trouva beaucoup d'intelligence, & que Mademoiselle Silvia avait favorablement disposé par le compliment suivant.

Messieurs , pardonnez à l'inquiétude qui m'amène ici , il n'appartient qu'à vous de la calmer ; elle est si forte & si naturelle , que vous en ferez peut-être touchés. Vous allez décider du sort du nouvel Acteur qui va paraître ; sa fortune est entre vos mains , c'est une mere encore plus tremblante que son fils , qui vient solliciter pour lui votre indulgence.

Il n'a pas tenu à moi qu'il n'ait renoncé au parti qu'il embrasse ; j'y ai fait tous mes efforts , mais ni mes prières , ni mes représentations n'ont pû l'en détourner ; en vain lui ai je montré toutes les difficultés , en vain en lui parlant des talens qui lui sont nécessaires pour mériter vos suffrages , l'ai-je humilié , peut-être , plus qu'il ne le méritait ; rien ne m'a réussi. J'y ai perdu jusqu'à mes larmes , & ce qui redouble en ce moment ma crainte , c'est que c'est moi que j'accuse de l'inutilité de mes efforts. Oui , Messieurs , c'est à moi à qui je m'en prends. Il est si doux de vous plaire , ou seulement de s'imaginer qu'on vous a plû ; & dans les occasions où vous avez bien voulu récompenser mon zèle par quelques applaudissemens , j'y ai paru si sensible ,

que j'en ai laissé éclater devant lui une joie si imprudente, qu'elle est devenue aujourd'hui l'attrait invincible qui le détermine, & qu'enfin l'espérance d'avoir quelque jour un peu de part à cette joie si délicieuse, ne lui permet plus de voir à quel prix vous la donnez ; ainsi, Messieurs, ce sont les bontés que vous avez eues pour moi, qui l'exposent aujourd'hui au danger qu'il va courir ; & j'ai recours à la même bonté pour l'en tirer.

Ce discours fut fort applaudi, & le jeune Acteur auquel on trouva beaucoup de dispositions, ne le fut pas moins. Il fut reçu avec le sieur Carlin au mois d'Août de l'année suivante.



LE MARI GARÇON.

*Comédie en trois actes, en vers libres,
10 Février 1742. (1)*

LÉANDRE ouvre la scène avec Finette, Suivante de la Comtesse, dont il passe pour être le frere, quoiqu'il soit uni avec elle par les nœuds d'un hymen secret. Il s'informe de l'état de la santé de sa sœur prétendue; Finette lui répond qu'elle se porte bien, & qu'elle ne perd aucun des plaisirs qui sont rassemblés à Forges, pour divertir les malades vrais ou faux. Elle fait le portrait du Médecin, qui préside à ces Eaux.

L'aimable homme! c'est un modele

Que devraient suivre ses Rivaux;

Ils veut que les Buveurs respirent

Le plaisir en tout tems, la joie à tout propos.

Plus on a soin, dit-il, de tracasser ces eaux,

Plus elles font de bien, & plus elles transpirent.

(1) La scène est aux Eaux de Forges.

Comme elles font d'ailleurs naître un grand
appetit,

Il les exhorte, il leur prescrit

De faire sur-tout bonne chere,

Et de ne dormir que de nuit.

Léandre se plaint à Finette de ne
pouvoir jamais s'entretenir avec sa
sœur, que Cidalise obsede sans cesse.
Finette lui répond par un nouveau por-
trait qu'elle fait de cette fâcheuse, qui
l'importune par plus d'une raison.

FINETTE.

Elle est vive, spirituelle.

Avec des personnes comme elle,

L'entretien ne tombe jamais.

Elle a pour en faire les frais,

Des ressources continuelles.

C'est un recueil vivant de toutes les nouvelles.

LÉANDRE.

Moi j'en ferais beaucoup de cas,

Sans un défaut, qui dans elle me blesse.

On voit toujours qu'elle s'empresse

D'être par tout où l'on ne la veut pas.

Sans vous connaître elle se livre,

Et vient hors de propos toujours vous acoster.

S'attache-t-elle à vous, rien ne peut l'écartier ;

Elle est la première à vous suivre ,

Et la dernière à vous quitter.

Quelques soins que l'on prenne , & quelque
part qu'on aille ,

On la trouve toujours ; on a beau l'éviter :

Elle est en même tems à Paris , à Versailles ,

Elle a le don de se multiplier.

Par son activité qui tient de la magie ,

Elle est de chaque fête & de chaque partie ,

Sans qu'on prenne jamais le soin de l'en
prier.

Léandre ordonne à Lisette d'aller
prier sa sœur de tâcher de se dérober
à Cidalise pour lui venir parler en se-
cret.

M. de la Joie , Médecin d'une nou-
velle espèce , & sur-tout grand ivro-
gne , vient faire lui-même l'étalage de
ses qualités , d'une manière qui a beau-
coup déplu aux suppôts de Galien.

. Un Médecin rassemble

Toutes les qualités & tous les arts ensemble ;

J'entends par arts , ceux qui par leur gaieté ,

Ont mérité le nom de talents agréables ,

Et concourent à la santé ,

Comme au délassement de tous les gens ai-
mables.

Il est tout à la fois Musicien, Gourmet,
 Poète, Cuisinier, & Maître de Ballet. . . .
 De toute façon il s'escrime,
 Il change comme il veut de ton & de main-
 tien ;
 Tantôt vif & badin, tantôt grave & sublime,
 Tout digne enfant de Galien,
 Doit être né Comédien.
 Notre profession n'est qu'une Pantomime,
 Adieu, je suis forcé de finir l'entretien,
 Car l'heure du dîner approche.
 Je ne veux point m'attirer de reproche,
 Et je suis sur-tout ponctuel,
 Quand il faut ordonner un repas solemnel.

La Comtesse succede à M. de la Joie,
 & c'est dans cette scène que se fait l'ex-
 position.

La COMTESSE.

Quoi, vous auriez voulu que risquant mon
 secret,
 J'exposasse avec lui mon bien & ma fortune?
 Que de quelques instans le plaisir indiscret,
 Fût peut-être suivi de trente ans de regret ?
 Jusques ici ma richesse incertaine,
 Est, vous le savez bien, attachée au succès
 Du difficile & long Procès,

Que doit juger le Parlement de Renne.
Cléon, qui pour son fils ma demandé ma
main,

Doit rapporter cette affaire importante,
Qui tient mon état incertain,
Et j'attends tout de sa faveur puissante.

J'ai, par cette raison, dû flatter son erreur,
Et cacher notre nœud jusques à la journée,
Qui doit par un Arrêt fixer ma destinée.

Songez que s'il venait à savoir par malheur,
Le secret de notre Hymenée,
Pour ennemi j'aurais mon Rapporteur,
Et qu'inafailliblement je serais ruinée.

Ai-je tort?

Un jeune Marquis, ami de Léandre & amoureux de la Comtesse, est fils du Rapporteur du grand procès, qui l'oblige à cacher son mariage. C'est le même à qui elle fait espérer le don de sa main pour son fils. Léandre & lui sont agréablement surpris de se retrouver à Forges, s'étant déjà liés d'amitié à Paris.

Le Marquis de Florange est charmé d'apprendre que son ami est le frere de sa chere Comtesse, ce qui met Léandre dans une situation très-comique. Plusieurs obstacles naissent de cette po-

sition, & l'Auteur surprend avec art, par des détails, l'attention des Spectateurs, jusqu'au moment où le Marquis de Florange vient annoncer à la Comtesse le gain de son procès.

La COMTESSE.

Vous comblez mon ravissement!
Ce jour pour vous, Léandre, est un jour de victoire.

Le MARQUIS.

Il en est un pour moi de bonheur & de gloire ;
J'apprends en même tems, vous m'en voyez ravi,

Que vous êtes l'heureux parti
Dont mon Pere a fait choix pour moi dans mon absence.

La reconnaissance jette la Comtesse dans le plus grand embarras, mais comme le Marquis devient pressant, elle dit à Léandre.

Ce n'est plus le tems de nous taire,
Vous savez mon secret, parlez donc, mon mari.

Le MARQUIS.

en n'ai qu'un tems je ! ô Ciel !

L É A N D R E.

Oui ,

C'est le mot de l'énigme , & sous le nom de
frere ,

L'époux s'est caché jusqu'ici . . .

(*A la fâcheuse Cidalise.*)

Oh pour le coup , je pourrai tête à tête ,
En dépit des fâcheux , vous parler & vous voir ,
Madame , & votre époux va l'être enfin ce soir.

Cette Comédie dans laquelle il est
aisé de reconnaître le ton & la faci-
lité de Boiffi , eut beaucoup de succès.
On lui reproche seulement d'avoir ren-
du trop vil le caractère du Médecin ,
qu'il pouvait rendre joyeux & comi-
que , sans le dégrader à ce point. Cette
Piece eut avant Pâques , neuf représen-
tations assez suivies & assez applaudies ,
mais elle a été rarement reprise.

Le dix Mars , les Comédiens firent
la Clôture de leur Théâtre par la Tra-
gi-Comédie de Samson , qui fut suivie
des Oracles & du Compliment or-
dinaire ; ils ne rouvrirent point au

tems accoutumé, à cause des réparations considérables qu'ils firent faire à leur salle. On la repeignit tout à neuf & ce fut alors que l'on plaça le balcon de pierre, qui est sur la façade de la rue Mauconseil. Pendant ce tems là ils allerent à Fontainebleau, où le Roi étoit alors avec toute la Cour, & n'en revinrent que le 19 Mai; qu'ils firent l'ouverture de leur Théâtre, par la première représentation du Valet Embarassé; mais avant de faire l'extrait de cette Piece, nous devons parler de la perte irréparable que le Public & les Comédiens firent dans la personne de Romagnesi.

Mort de Romagnesi.

Jean-Antoine Romagnesi, fils de Gaëtan Romagnesi, & petit-fils de Marc-Antoine Romagnesi, connu dans l'ancienne Troupe Italienne sous le nom de Cynthio, nâquit à Namur en 1690. Son pere étant mort, sa mere nommée Anne Richard, se remaria à Bruxelles avec un nommé Duret, qui maltraita fort le jeune Romagnesi, quoiqu'il eût débuté dans la Troupe de sa

mere , avec assez de succès , pour un jeune homme de quinze ans. Outré des duretés de sa mere , qui lui refusait son nécessaire , & désespéré par les mauvais traitemens de son beau pere , Romagnesi prit la résolution de quitter la maison paternelle, & d'entrer dans le service Militaire. Il s'empara de quelques petits effets , partit , & s'engagea avec un Capitaine , qui ne le traita pas mieux que son beau-pere , malgré le présent qu'il lui avait fait d'une montre , qui était le plus considérable & le plus précieux des effets qu'il avait emportés. Romagnesi qui avait l'ame fiere , & qui supportait impatiemment les mauvais traitemens qu'il n'avait pas mérités , déserta & passa dans les troupes du Duc de Savoye , où il trouva un Capitaine plus dur encore , & qui enchérit sur l'inhumanité du premier. Tant de malheurs coup sur coup firent prendre à Romagnesi la résolution de revenir en France , & pour y parvenir , il écrivit au fameux Quinault , qui était alors à Strasbourg , & lui exposa en termes pathétiques sa malheureuse situation. Quinault fut exact à lui répondre , & lui manda que s'il pouvait se transporter à Basle , il trouverait

une nouvelle lettre qui lui indiquerait le moyen de se rendre à Strasbourg.

Romagnesi prit si bien ses mesures, qu'il déserta une seconde fois, & de Curé en Curé, de Couvent en Couvent, il trouva le moyen de pourvoir à sa subsistance, & de se rendre aux portes de Basle, n'ayant pour tout vêtement qu'une veste, un mauvais chapeau & pas un denier dans sa poche. A ce triste état se joignit un nouvel inconvénient. Messieurs de Basle ne laissaient entrer dans leur Ville aucune personne venant du côté de la Savoye, sans s'informer exactement de son nom, de sa qualité & du dessein qui l'amenait.

Romagnesi qui ne jugeait pas à propos de faire part de ses aventures aux Magistrats de Basle, rêvait au moyen d'é luder leur ordre, lorsque le hasard lui en fournit l'occasion. A cent pas de la Ville, il apperçut un troupeau de cochons, qui étaient conduits par un garçon de dix à douze ans; il s'avança vers ce jeune homme, & se saisissant du fouet qu'il avait à la main, il lui ordonna d'un ton à le faire trembler de ne rentrer dans Basle, avant une

heure au plutôt ; qu'à l'égard de ses cochons , il les laisserait à l'entrée du Fauxbourg. Le petit garçon intimidé promit d'obéir , & Romagnesi sans perdre de tems , chassant les cochons devant lui , prit le chemin de la Ville , où il fit son entrée à la suite du troupeau , qu'il laissa ainsi qu'il s'y était engagé ; s'étant ensuite informé du Bureau de la Poste , il s'y rendit , mais il n'y trouva point la lettre qu'il attendait de Quinault. Le Courier de Strasbourg ne devant arriver que le jour suivant. Ce retardement fut cruel pour Romagnesi , qui n'avait pas mangé de tout le jour , & qui n'avait pas une obole. Il fallait prendre un parti , & il n'en trouva point d'autre , que celui d'entrer dans une petite Auberge voisine du Bureau de la Poste , où il demanda à souper & à coucher. L'état dans lequel il était , parut suspect pour le paiement , à l'Hôtesse. Elle parla de payer d'avance , & ne voulut rien donner qu'à cette condition. Romagnesi eut beau l'assurer qu'elle serait contente , & qu'il attendait une lettre qui le mettrait en état de la satisfaire , cette promesse parut douteuse à l'Aubergiste , l'éloquence de Romagnesi fut inutile ;

elle était prête à congédier son nouvel hôte, lorsqu'un Boulanger, voisin, qui avait entendu la harangue de Romagnesi, touché d'un mouvement de compassion, s'engagea de payer pour ce dernier, au cas qu'il ne tint pas sa parole. Les termes dans lesquels Romagnesi témoigna sa reconnoissance furent proportionnés au service qu'on lui rendait.

Le lendemain matin, le Boulanger vint prendre Romagnesi, & l'accompagna au Bureau de la Poste aux lettres; celle de Quinault était arrivée port franc. Cet A&teur lui marquait qu'il arriverait le même jour, & en effet sur les quatre heures du soir, il tint sa parole. Il serait difficile d'exprimer la joie de Romagnesi, qu'il marqua par les plus tendres embrassements, & avec une grande abondance de larmes. Quinault voulut absolument donner à souper au Boulanger, ayant appris le service qu'il avait rendu à Romagnesi. Le lendemain il fit habiller, le plus promptement qu'il fut possible, son nouveau Camarade; & partit avec lui pour Strasbourg, où ils arriverent sans aucun accident. Comme la désertion de France embarrassait Quinault pour Ro-

magnesi ; il jugea à propos de demander une audience secrète au Commandant , & à l'Intendant de Strasbourg. Il leur conta l'aventure du jeune Romagnesi , le plus à son avantage qu'il lui fut possible. Le Commandant & l'Intendant promirent leur protection , & dirent à Quinault qu'il pouvait faire paraître son Acteur quand il jugerait à propos. Quinault fit part de cette bonne nouvelle à Romagnesi , qui redoubla ses sentimens de reconnaissance ; il débuta au bout de quelques jours , & fut très-accueilli des Spectateurs. Peu de tems après les inquiétudes de Romagnesi , au sujet de sa désertion , cessèrent totalement , par une amnistie qui fut publiée , & un congé de son Capitaine , qui en avait reçu un ordre exprès. Après avoir passé deux ans à Strasbourg, Romagnesi quitta la Troupe de Quinault , pour passer dans celle qu'Octave tenait à Paris , aux Foires de Saint Germain & de Saint Laurent , sous le titre d'Opéra-Comique , où il remplit avec succès les rôles de premier Amoureux. Ce fut à ce Théâtre que Romagnesi se fit connaître pour Auteur , par une Piece en trois actes en prose & en vaude-

viles, intitulée Arlequin au Sabat, qui fut représentée à la Foire Saint Laurent de l'année 1716, & assez bien reçue du Public. A la fin de cette même année 1716, Octave ayant été obligé de quitter l'entreprise de son Spectacle, Romagnesi s'engagea dans une Troupe qui jouait alors à Marseille, & dans laquelle il resta jusqu'en 1718. Ce fut alors qu'il revint à Paris, où il débuta sur le Théâtre Français, le 4 Juillet, par le rôle de Radamiste. Il joua ensuite celui d'Alceste dans le Misanthrope; Néron dans Britannicus, Valere dans Crispin Rival de son Maître, & Xipharès dans Mitridate. Il fut assez accueilli du Public, & cependant il ne fut point reçu. Il joua depuis à Bordeaux, à Bruxelles, & à Cambrai, d'où il revint à Paris, où il débuta sur le Théâtre Italien, le 13 Avril 1725, par le rôle de Lelio dans les Surprises de l'Amour. Il fut reçu à ce Théâtre, dont il soutint long-tems la gloire, tant par ses talens pour la déclamation, que par le succès des Pièces qu'il y donna, & dont voici le catalogue :

A lui seul.

Le Retour de la Tragédie, Comédie en un acte en prose, suivie d'un divertissement, 1726, non imprimée.

Le Temple de la Vérité, Comédie en deux actes en prose, avec des divertissemens, précédée d'un Prologue, aussi en prose, 1726.

Samson, Tragédie en cinq actes en vers, 1730.

Le Petit-Maître Amoureux, Comédie en trois actes en vers, 1734, non imprimée.

La Feinte Inutile, Comédie en trois actes en vers libres, 1735.

Le Bailly Arbitre, Comédie en un acte en prose, 1735.

La Ruse d'Amour, Comédie en un acte, 1736, non imprimée.

L'Amant Prothée, Comédie en trois actes en vers, & trois divertissemens, 1739.

Le Superstitieux, Comédie en trois actes en vers, 1740, non imprimée. (On prétend que le plan, & une partie du dialogue des scènes en prose de cette Comédie, lui avaient été donnés par M. Perin).

Les Ombres Parlantes, Comédie

en un acte , dans le goût des Pièces Italiennes , 1740 , non imprimée.

Arlequin Amadis , Parodie en un acte , de la Tragédie lyrique d'Amadis , non imprimée.

Pigmalion , Comédie en trois actes en Prose , 1741 , non imprimée.

Alcione , Parodie en un acte de la Tragédie lyrique du même nom , 1741 , non imprimée.

Les Oracles , Parodie en un acte , de la Pastorale lyrique d'Issé , 1741.

Avec M. Niveau.

Le Temple du Goût , Comédie en un acte en vers libres ; suivie d'un divertissement , 1733.

Avec M. Davesne.

Le Frere ingrat , ou le Prodiges puni , Comédie en trois actes en vers , 1735 , non imprimée.

Avec M. Laffichard.

La Fille Arbitre , Comédie en trois actes en prose , 1737.

L'Amour Censeur des Théâtres , Comédie en un acte en prose , 1737 , non imprimée.

En société avec Dominique.

L'Italienne Française, Comédie en un acte en prose, suivie d'un divertissement, 1727.

L'Isle de la Folie, Comédie en un acte en prose, suivie d'un divertissement, 1727.

Arlequin Bellerophon, Parodie en un acte, de la Tragédie lyrique de Bellerophon, 1728.

La Bonne Femme, Parodie en un acte de la Tragédie lyrique d'Hipermnestre, 1728.

Alceste, Parodie en un acte, de la Tragédie lyrique du même nom, 1728.

Arlequin Tancrede, Parodie en un acte de la Tragédie lyrique de Tancrede, 1729.

Les Paysans de qualité, Comédie en un acte en prose.

Les Débuts, Comédie en un acte en prose, suivie d'un divertissement,

Baioco & Serpilla, Parodie en un acte du Joueur, Intermede Italien, représenté sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique; ces trois Pièces Précédées d'un Prologue, 1729.

D. Micco & Lesbina, Parodie en un

acte, de l'intermede Italien, du même nom, représenté sur le Théâtre de l'Académie Royale de Musique, 1729.

Le Feu d'Artifice, ou la Piece sans dénouement, Comédie en un acte en prose, suivie d'un divertissement, 1729, non imprimée.

Hésione, Parodie en un acte, de la Tragédie lyrique du même nom, 1729.

La Foire des Poëtes, Comédie en un acte en prose, suivie d'un divertissement.

L'Isle du divorce, Comédie en un acte en prose, suivie d'un divertissement.

La Sylphide, Comédie en prose, suivie d'un divertissement; ces trois Pieces précédées d'un petit Prologue, non imprimées, 1729.

Bolus, Parodie en vers & en un acte, de la Tragédie de Brutus, de M. de Voltaire 1731.

Arlequin Phaëton, Parodie en un acte de la Tragédie lyrique de Phaëton.

Arlequin Amadis, Parodie en un acte, de la Tragédie lyrique d'Amadis, 1731, non imprimée.

En société avec M. Riccoboni le fils.

Les Amusemens à la Mode, Comédie en trois actes, & en vers libres

Le troisieme en vers lyriques , mis en musique par M. Mouret , sous le titre des Catastrophes lyri-tragi comiques précédé d'un Prologue , 1732.

Le Bouquet , Comédie en un acte en vers , suivie d'un divertissement , 1733.

Les Ennuis du Carnaval , Comédie en un acte en vers , 1735.

Achille & Deidamie , Parodie en un acte , de la Tragédie lyrique du même nom , 1735.

Les Indes Chantantes , Parodie en trois petits actes & trois divertissemens du Ballet lyrique des Indes Galantes , précédée d'un Prologue entre deux Acteurs , 1733 , non imprimée.

Les Sauvages , Parodie en un acte en vers , de la Tragédie d'Alzire , 1736.

Les Complimens , petite Piece d'une seule scène , en vers , jouée à l'ouverture du Théâtre , 1736.

Les Gaulois , Parodie en un acte en vers , de la Tragédie de Pharamond , 1736.

Castor & Pollux , Parodie en un acte de la Tragédie lyrique du même nom , 1737.

Alys , Parodie en un acte , de la Tra-

gédie lyrique du même nom , 1738 ; non imprimée.

La Conspiration manquée , Parodie en un acte en vers de la Tragédie de Maximien , 1738.

La Querelle du Tragique & du Comique , Parodie en un acte en vers , de la Tragédie de Mahomet II , de M. la Noue , 1739 , non imprimée.

En société avec Dominique & Riccoboni fils.

Les Comédiens Esclaves , Prologue en Prose.

Arlequin toujours Arlequin , Comédie en prose & en un acte , suivie d'un divertissement.

Arcagambis , Tragédie burlesque , en un acte.

L'Occasion , Opéra Comique , en un acte , suivi d'un divertissement. La dernière Piece non imprimée.

Médée & Jason , Parodie en un acte ; de la Tragédie lyrique du même nom , 1726.

La fuite des Comédiens Esclaves , Prologue en prose , non imprimée.

L'Amant à la Mode , Comédie en un acte en prose , non imprimée.

Arlequin Hulla , Comédie en un acte

acte en prose, suivie d'un divertissement.

La Revue des Théâtres, Comédie en un acte en prose, suivie d'un divertissement, 1727.

Les Enfans-Trouvés, ou le Sultan poli par l'Amour, Parodie en vers & en un acte, de la Tragédie de Zaire, 1732.

Romagnesi était grand & bienfait, sa voix était un peu sourde, & sa poitrine semblait peiner, lorsqu'il débitait un couplet un peu long. Il était bon Acteur dans tous les genres, mais il excellait sur-tout dans les rôles d'Ivrogne, de Suisse & d'Allemand. Il mourut subitement à Fontainebleau, dans les bras de Mademoiselle Bellemont sa tante, le 11 Mai 1742, & le Curé de Fontainebleau lui ayant refusé la sépulture, son corps fut renvoyé à Paris, & inhumé à saint Sauveur sa Paroisse. Il emporta les regrets du Public, & sa mort fut une époque de la décadence du Théâtre Italien, qui ne revint en faveur, que lorsqu'il donna ses feux d'artifice, dont l'invention ramena le Public toujours avide de la nouveauté. On lit au bas de son portrait ces vers, qui caractérisent très-bien son talent, & qui sont de M. l'Abbé de V. . . de l'Académie Française.

Comédien sensé, Parodiste plaisant,
 En traits fins & légers, Romagnesi fertile,
 Couvrit les plats Auteurs d'un ridicule utile;
 Qu'on doit le regretter dans le siècle présent!

Le sieur Baletti prononça le Compliment de rentrée, qui précéda la première représentation de la Pièce dont nous allons donner l'extrait.

LE VALET EMBARRASSÉ, OU LA VIEILLE AMOUREUSE.

*Comédie en trois actes, en vers,
 29 Mai 1742. (1)*

ARISTE, Amant de Julie, fille du Comte Damis, qu'il a vue au Spectacle, se travestit en Soldat avec Valentin son Valet de Chambre, & tâche de s'introduire dans un château où elle est enfermée, sous la garde d'une vieille tante.

V A L E N T I N.

Dieu veuille en ce Château, que d'une Hôtesse
 affable,

(1) La scène est vis-à-vis le Château du Comte Damis.

Nous puissions recevoir un accueil agréable !
Mon cher Maître, avec vous je n'en fais pas
le fin ,

Le corps exténué de fatigue & de faim ,
Après avoir goûté d'un peu de bonne chere ,
Deux heures de repos feraient bien mon af-
faire ,

C'est pour moi que je parle; à des besoins si bas,
Sans se deshonorer, l'amour ne descend pas.
De sa propre substance il se nourrit lui-même;
Lui seul il se suffit, on a tout quand on aime.

Ariste convient avec Valentin que
l'amour lui a fait entreprendre un pro-
jet, dans lequel ils pourront rencon-
trer quelque difficulté, & il a recours
à lui pour imaginer des moyens pro-
pres à servir son amour, qui est ex-
trême.

VALENTIN, *ironiquement.*

Au Château cette nuit si nous mettions le feu ;
Dans le logis aussi-tôt grand vacarme ,
On s'éveille, on se leve, & chacun prend
l'allarme ;

La porte s'ouvre, on sort, on cherche du se-
cours ,
A la faveur du trouble & de ce grand con-
cours ,

Nous pouvons aisément tous deux nous introduire,
 Chez notre Belle alors nous étant fait conduire. . . .

Ariste à qui l'amour tourne la tête, saisit avidement ce projet qu'il trouve merveilleux.

VALENTIN.

. Il est extravagant!
 Pour faire votre cour à la belle Julie,
 Vous voulez débiter, Monsieur, par l'incendie!
 Et pour présent de nôce, offrant à ses beaux yeux
 Les débris consumés du bien de ses ayeux,
 En faire à votre gloire élever un trophée!
 Et si Julie était dans la flâme étouffée? . . .

Ce mot suffit pour faire sentir à Ariste combien ce projet était ridicule. Il en imagine un beaucoup plus simple, & beaucoup plus raisonnable; c'est de demander une retraite dans ce château, sous prétexte que l'un des deux a été blessé.

Valentin ne se prête d'abord qu'avec peine à ce dernier expédient, mais voyant approcher Arlequin, Concierge

du Château , il consent à contrefaire le blessé , & se couche sur le gazon , après avoir enveloppé son bras de l'écharpe de son Maître.

Arlequin à la vue des deux Soldats , qu'il prend pour des voleurs , ne se croit pas trop en sûreté. Ils ont beau vouloir exciter sa pitié , il est inexorable ; mais une bourse qu'on laisse tomber à ses pieds , le rend plus compâssant. Il leur promet de les servir ; & leur apprend qu'il n'y a dans ce Château qu'une vieille tante & une aimable niece , fille du Comte Damis , qui est absent depuis deux ans. Il leur conseille ensuite de commencer par cajoler la tante , & d'être sur-tout très-réservés avec la niece , devant laquelle un seul regard pourrait les trahir.

Ils lui promettent d'observer exactement la loi qu'il leur prescrit , & Arlequin les quitte pour aller prévenir la tante.

Le Valet d'Ariste veut abandonner une entreprise dans laquelle il prévoit trop de difficultés ; & justifie ainsi le titre de la Piece.

V A L E N T I N .

Convendez que je suis un homme universel.

Si je puis me tirer de tout ceci sans peine ,
 Me voilà de Valet , Apprentif Capitaine ;
 Malade & bien blessé , d'homme sain , vigou-
 reux ,

Je dois faire le fou quand je suis des plu-
 sages.

Suis-je à la fois chargé d'assez de personnages ?

Madame Duremont arrive avec Julie,
 & Arlequin. La vue de deux Soldats
 effarouche d'abord la tante ; elle veut
 leur refuser l'azile qu'ils lui demandent,
 mais Valentin lui jette des regards qui
 l'attendrissent. Julie de son côté , re-
 connaît dans Ariste , cet aimable in-
 connu qu'elle a vu à la Comédie , &
 qui n'a déjà fait que trop d'impression
 sur son jeune cœur. Ariste ne la voit
 pas plutôt , qu'il oublie les conseils
 d'Arlequin , & lui parle d'une manière à
 donner des soupçons à la vieille surveil-
 lante; Valentin tâche de l'excuser ainsi :

Son esprit se dérange en de certains momens,
 . . . Cela lui vient d'un excès de tendresse,
 De la perte qu'il fit jadis d'une Maîtresse ;
 Il en pensa d'abord mourir de désespoir ,
 Il croit depuis ce tems lui parler & la voir :
 Sitôt qu'il se rencontre auprès de quelque Belle,
 Cette idée à présent chez lui se renouvelle.

Madame Duremont ne serait pas si crédule , si elle était moins sensible : Valentin qu'elle prend pour un homme bien au - dessus de ce qu'il paraît , l'occupe toute entiere. Elle le lui fait connaître par ses discours , dont il serait très-flatté, s'ils ne renfermaient en même tems un ordre qui lui paraît cruel ; c'est qu'elle le condamne à une longue diete , de peur que les alimens trop solides , ne nuisent à sa blessure. Nouvel embarras pour Valentin , qui ne s'accommode point de l'abstinence.

Julie ouvre le second acte en cherchant un portrait que Madame Duremont a perdu , & que Valentin a trouvé ; mais cette perte est ce qui la touche le moins, Ariste l'occupe plus agréablement.

J U L I E , *seule.*

Mais quand je l'examine & que j'y veux rêver,
Cet air me frappe au point que j'y crois retrouver

Les traits d'un inconnu , dont à la Comédie
Le regard assidu , mais plein de modestie,
Mit un trouble en mes sens dont mon cœur
fut surpris ,

C'est lui-même , & ses yeux m'en ont assez appris ,

Pour connaître le but de sa métamorphose. . .
Hélas ! à quel danger sa poursuite m'expose !

Rosette que Valentin a sans doute disposée en sa faveur , lui promet de lui donner à manger & à boire à l'insçu de Madame Duremont , & le délivrer ainsi de l'embarras présent de la diete ; mais il tombe bientôt dans un autre. Des Chirurgiens qui viennent de la part de cette vieille amoureuse , veulent absolument le panser ; Ariste son Maître le tire heureusement de ce nouvel embarras au moyen de quelques pistoles. Cet Amant rencontre à la fin Julie , & lui parle de son amour ; elle veut fuir , il l'arrête & se jette à ses genoux.

A R I S T E.

Vous voyez un Amant soumis à vos genoux,
Qui croit pouvoir, Madame, aspirer jusqu'à
vous ;

Que sa délicatesse empêchait de paraître,
Mais que l'amour plus fort veut vous faire
connaître ,

Si vous lui permettez enfin de s'exprimer ,
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il ose vous ai-
mer , &c.

J U L I E.

Un austere devoir
Défend de vous parler & même de vous voir.
Ignorez-vous encor qu'un obstacle invincible
Vous interdit l'esperoir de me trouver sensible ?
Que mon cœur par mon pere à d'autres vœux
promis ,
Ne saurait jamais être heureux s'il n'est sou-
mis.
S'il ne fait s'immoler au pouvoir qui le lie ,
S'il ne fuit la raison & s'il ne vous oublie.

Rosette qui est présente à cette ten-
dre conversation, les rassure contre la
triste nouvelle du prochain retour de
son pere, qui doit lui amener un époux.

R O S E T T E.

Que craindre ayant pour vous & l'amour &
Rosette ?
Mais rentrez au plus vîte; & nous, faisons
retraite.

(lorsqu'ils sont partis.)

J'embarque nos Amans & je les mets à bord;
Mais je laisse à l'Amour à les conduire au
Port.

Arlequin commence ainsi le troi-
sieme acte.

Quel désordre au Château , lorsqu'à son arrivée

Le Comte va trouver sa sœur folle achevée ,
Et que de deux gaillards reçus maîtres chez
lui ,

Ces Dames ont fait choix pour charmer leur
ennui !

Comme il n'est pas doué d'un naturel fort tendre ,

C'est à moi sans façon qu'il pourrait bien s'en-
prendre ,

Prenons conseil avant qu'il puisse être arrivé.

(*Le Comte paraît.*)

D'un homme sensé qui le voilà tout
trouvé.

Arlequin prévoyant l'orage qui est prêt à fondre sur lui , veut se retirer ; mais le Comte l'arrête. Les réponses ambiguës du Valet , donnent des soupçons au Maître , & Arlequin pressé , avoue que deux Soldats qui se disent de son régiment , ont été reçus chez lui , par droit d'hospitalité. Les inquiétudes du Comte augmentent , & il ordonne à Arlequin de ne point parler de son arrivée.

Malgré cette défense , Arlequin inf-

truit Ariste & Valentin de la situation embarrassante où ils se trouvent tous. Valentin effrayé demande à son Maître pourquoi il paraît si content, & Ariste lui apprend que c'est à cause de la permission que Julie vient de lui donner de la demander en mariage à son pere. Valentin désespéré de cette joie déplacée, lui répond qu'il n'a pas son pareil pour se faire illusion, & lui conseille de quitter une entreprise si folle. Ariste ne veut point y consentir, & voyant Madame Duremont approcher, il le laisse aux prises avec cette folle.

Madame Duremont, ravie d'avoir un tête à tête avec Valentin, lui déclare l'amour qu'elle a pour lui; encore nouvel embarras pour ce Valet, qui a beau lui dire qu'il n'est qu'un pauvre misérable; elle ne veut pas l'en croire, & perdant enfin toute retenue; elle lui propose de l'enmener en Canada, où son pere, jadis Gouverneur de la nouvelle France, a laissé des biens immenses.

M^{de}. DUREMONT.

. . . . C'est-là que par d'heureux liens,
A l'abri du reproche, & goûtant sans envie

Le solide agrément d'une commode vie,
Éloigné pour jamais de ces climats pervers,
L'un de l'autre charmés, & seuls dans l'Uni-
vers,
Nous pourrons, satisfaits d'une tranquille
joie,
Nous-mêmes, nous filer des jours d'or & de
foye.

Pour son malheur, le Comte son frere, qui s'est approché d'elle sans en être apperçu, a entendu cette belle déclaration d'amour, & après lui en avoir fait toute la honte, il lui dit qu'il ne saurait mieux l'en punir, qu'en l'envoyant au Canada, avec son nouvel Amant.

Valentin veut se retirer, mais le Comte le retient & lui fait subir un interrogatoire plus pénible que tout ce qu'il a éprouvé d'embarrassant dans la folle entreprise de son Maître.

Cependant le Comte & Madame Duremont le pressent toujours plus vivement, il ne trouve point de meilleur stratagême, que de feindre qu'il est engagé ailleurs, & de le prouver par le portrait dont nous avons parlé & qu'il a trouvé à son arrivée. Ce por-

trait est justement celui de Madame Duremont, peinte en Flore.

Valentin n'avait garde de la reconnaître dans des traits si différens de ceux qu'il lui connaît. Trente ans s'étaient passés depuis qu'elle était l'original de ce portrait ; elle prend cette feinte de Valentin, pour une déclaration d'amour des plus galantes, elle lui dit tendrement qu'elle va bientôt lui amener cet objet de sa tendresse, & elle se retire pour aller s'habiller en Déesse Flore.

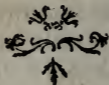
Le Comte Damis qui ne comprend rien, non plus que Valentin, à ce que Madame de Duremont dit au sujet du portrait, & de l'original, veut faire emprisonner ce valet embarrassé. Valentin crie au secours, & Ergaste arrive. Cet Ergaste est justement l'oncle d'Ariste, que le Comte a amené avec lui pour épouser sa niece.

Valentin qui le reconnaît, commence à respirer. Julie vient se jeter aux pieds de son pere, & le prie de vouloir bien ne la point condamner à épouser Ergaste. Ariste prie à son tour son oncle, de cesser d'être son Rival, puisque la belle Julie se déclare en sa faveur. Le Comte ne balance pas

à préférer le neveu à l'oncle , qui ne cede pas fans regret l'aimable objet dont on lui avait promis la poffeffion.

Madame Duremont revient déguifée en Flore , ce qui ne fait pas un habit trop commode pour le voyage du Canada , mais elle y renonce volontiers , lorsqu'elle apprend que le fol objet de fon amour n'eft qu'un Valet.

Cette Comédie eft d'Aviffe , déjà connu par la Piece de la Gouvernante , qui a été bien reçue. Celle-ci n'eut pas moins de succès ; on en trouva le fujet fimple , l'intrigue affez bien conduite , le dialogue naturel , mais le dénouement un peu commun ; elle eut cependant treize repréfentations également applaudies. Panard & Fufelier avaient déjà traité le même fujet à l'Opéra Comique.



LES DIEUX TRAVESTIS,
OU L'EXIL D'APOLLON.

*Comédie en un acte en vers , 2 Août
1742. (I)*

L'AUTEUR suppose que Minerve, dans le dessein de réformer la terre, croit ne pouvoir s'y prendre mieux, qu'en commençant par Paris, qu'elle regarde comme la Capitale du monde. Les progrès qu'Apollon a faits dans la Thessalie, pendant son exil, l'engagent à le choisir pour ce grand ouvrage. Quelques autres Dieux, tels que Mercure, Comus, Momus & Flore, ne trouvant pas cette entreprise de leur goût, & craignant que les hommes ne deviennent des Dieux à force d'être vertueux, se liguent pour traverser ce projet, & mettent Jupiter même dans une si injuste conspiration.

Minerve & Diane ouvrent la scène. La seconde demande à la première ce qui peut l'appeller à la Cour de Paris.

(1) La scène est à Paris dans une Salle du Louvre.

MINERVE.

L'intérêt du Public , les mœurs & les talens.
 Ne croyez pas pourtant que l'ardeur d'être utile,
 Me faisant préférer , dans les soins que je
 prends ,
 Les Sujets au Monarque , & les Petits au
 Grands ,
 Je laisse la Cour pour la ville ;
 Un autre que Minerve , un Dieu , qu'ont
 éprouvé
 Les rigueurs d'un destin contraire ,
 Remplira cet emploi qui m'était réservé ,
 Et j'ai jetté les yeux sur votre frere.

Apollon vient : Minerve l'engage à
 corriger les défauts qui regnent à Pa-
 ris , & dont elle fait une vive pein-
 ture.

L'humanité s'éteint , la nature périt ;
 Le vice est dans le cœur & l'erreur dans l'es-
 prit ;
 La vertu méprisée est en butte à l'outrage ;
 On déteste la vérité ,
 On chérit le libertinage ,
 Et le mensonge avec impunité ,
 Regne sur son visage.
 C'est sur de tels esprits , c'est sur de pareils
 cœurs ,

Qu'à travailler je vous engage.

Corriger à Paris les esprits & les cœurs ,
Mon frere voilà votre ouvrage.

Apollon n'est pas rebuté par la difficulté qu'il envisage. Il se livre tout entier à un projet si digne de Minerve.

Mercure , travesti en petit Maître, paraît devant Apollon , & n'en est pas reconnu. C'est sans doute un privilège que le destin a accordé à tous les Dieux qui doivent devenir les Interlocuteurs de cette Piece.

Le Messager des Dieux vient annoncer à Apollon une Belle qu'il a charmée. Apollon se prête au rendez-vous , & quitte Mercure pour y aller.

Momus & Comus arrivent aussitôt. Le premier avec ses attributs ordinaires. Le second en gros Financier. Ils apprennent à Mercure que de tous les Dieux ligués contre Apollon , aucun ne paraîtra si ce n'est Flore. Les autres en sont dispensés par les raisons suivantes.

Ils sont trop affairés ; altéré de carnage ,
Mars aux sanglans combats, traîne tous les
vivans ;

Neptune sur plus d'un rivage,
 Prête aux mêmes fureurs, & les flots & les
 vents;
 Dans les gouffres d'Etna, Vulcain forge des
 armes,
 Bacchus de l'aquilon tâche à parer les coups,
 Et Cupidon sèche les larmes
 De tant d'épouses, dont les charmes
 Sont enterrés si loin des yeux de leurs époux.
 Mais sur ces Dieux absents, soyez exempts
 d'allarmes;
 Comus & moi, nous les doublerons tous.

Mercure leur dit que cela suffit, &
 qu'il se charge de faire le rapport de
 l'entreprise à Jupiter.

Comus attend le retour d'Apollon,
 pour apprendre le succès du rendez-
 vous où Mercure l'a invité. Apollon
 revient, & dit de la Belle qu'il vient
 de voir.

Que si le Ciel avait à ses appas,
 Joint les vertus qu'elle n'a pas,
 Elle serait une femme accomplie.

Le reste de la scène roule sur la
 Musique & la Poësie.

COMUS.

Ah! si, Monsieur, si; passe encon

Pour la musique , elle me pique
Lorsque dans le gosier d'un moderne Médor ,
Ou d'une moderne Angélique ,
Et par sauts & par bonds , on lui donne l'essor ;
Mais pour la Poésie

Apollon qui se donne pour Poète
& pour Musicien justifie ainsi la Co-
médie.

Je vous assure
Que depuis quelque tems , qu'on y voit établi
Un enfant d'Appollon , un Acteur accompli ,
Qui joint , plein de noblesse ainsi que de
droiture

Au ton du sentiment , la voix de la nature ,
Je vois le Théâtre annobli ,
Et je m'y plairais , je vous jure.

Momus succede à Comus , & paraît
travesti en Poète. Cette scène qui est
une des plus agréables de la Piece , est
aussi une des plus instructives , on y
blâme sur-tout l'abus que quelques Au-
teurs font de l'esprit.

M O M U S.

Examinez la Comédie ,
Par qui de notre tems le Théâtre fleurit..
Qu'y trouverez-vous ? de l'esprit..
Examinez la Tragédie ,

Ce Spectacle pompeux que la France chérit,
 Que remarquerez-vous dans la plus applaudie?
 De l'esprit, de l'esprit, de cet esprit char-
 mant,

Qui de sons & de mots, heureux assortiment,
 Porte comme une éclair dans la tête engour-
 die

Et d'admiration & de ravissement,
 Une céleste mélodie,

Que sans réflexion on entend clairement,
 Et que l'on n'entend plus sitôt qu'on l'étudie.
 Enfin de cet esprit fait pour l'enchantement,
 Dont le plus faible trait & la moindre pein-
 ture,

Remplacent libéralement,
 Sans le secours de la nature,

L'intrigue, l'intérêt, le nœud, le dénouement.

Flore paraît dans la scène suivante,
 & tirant avantage du plaisir qu'elle a
 paru lui faire dans le chant & dans
 la danse; elle lui dit en le quittant :

Demain je vous attends, Monsieur, à mes
 genoux,

Oui demain dans la matinée,

A mes genoux, entendez-vous?

Pour y languir toute l'année,

A P O L L O N.

Je brave la menace , & je garantirai
Mon esprit & mon cœur d'une fatale yvresse ,
Par le soin dont j'éviterai
D'un sexe trop charmant l'approche enchan-
teresse.

Momus revient travesti en Comé-
dien , & Apollon le voyant marcher
& gesticuler d'une manière ridicule ,
reconnaît facilement sa profession. Ce
lui-ci le confirme encore en décla-
mant des vers à contre sens.

A P O L L O N.

Je vais vous parler franchement ,
Ecoutez ; que ceci dans votre esprit s'imprime,
Ce n'est que par un hurlement
Qu'en vous la nature s'exprime ,
Et vous braillez le sentiment.

Minerve vient avec Diane, annon-
cer à Apollon que cette dernière le
place à la Cour, dans un Office de
Chasse , créé exprès pour lui. Des Ber-
gers que Pan lui envoyé , viennent for-
mer un divertissement en son honneur,
& Mercure vient lui annoncer son
rappel au ciel par ces vers.

Alte-là , s'il vous plaît , tous vos projets sont
vains ,

Déesse , Jupiter approuve votre zele ;

Quant à vous Apollon , vous gâtez les hu-
mains ,

Et son ordre aux cieux vous rappelle.

Apollon est ravi de cet événement ;
mais Diane & Minerve ne consentent à
son départ , qu'après qu'il aura vu la fête
qu'on a préparée pour lui ; elle ter-
mine la Piece par les couplets sui-
vans . :

Quand le cœur à l'esprit se lie ,

Ils peuvent combler nos desirs.

On doit au sentiment le bonheur de la vie ,

Les talens en font les plaisirs ;

Mais il faut que du cœur la raison soit maî-
tresse ,

La nature à l'esprit doit imposer des loix.

Ah ! quelle sage & douce ivresse !

Lorsque pour l'inspirer elles n'ont qu'une voix !



On semble heureux aux yeux de tous ,

On fait grand nombre de jaloux ,

◦ D'un bien qui sur rien ne se fonde ;

Mais on se sent ronger le cœur ,

Par les remords ou par la peur ;
Voilà le monde.



Notre dernière nouveauté ,
Quoiqu'elle ait plu , n'a pas été
En Spectateurs beaucoup féconde ;
A celle-ci que votre voix
Nous fasse dire maintes fois ,
Voilà du monde.



Cette Piece qui est de Guyot de Merville, fut applaudie à cause des détails agréablement & quelquefois fortement écrits ; mais on fut scandalisé de voir les Dieux s'opposer à la réformation des mortels. On ne devait pas moins être étonné de les rencontrer au Château des Thuilleries. Cette Comédie est la dernière de cet Auteur, dont l'extrait se trouve dans le corps de cette histoire , celles données depuis , n'ayant eu que peu de succès.



Michel Guyot de Merville , né à Versailles le premier Février 1696 , est un des Écrivains , dont la vie privée est la moins connue. Il ne sortit de son obscurité que pour présenter aux Comédiens trois Tragédies , qu'on n'a pas jugé à propos d'insérer dans le recueil complet de ses Œuvres , qui vient d'être imprimé. Elles furent rejetées avec dédain ; il en fut indigné , & ce premier accueil ne s'effaça jamais de sa mémoire. Il donna plusieurs Pièces au Théâtre Français ; mais ni ses chûtes , ni ses succès ne purent le réconcilier avec ceux des Acteurs dont il avait le plus à se plaindre. Les applaudissemens que le Public donna à quelques-unes de ses Pièces , & sur-tout au *Consentement Forcé* , Comédie en un acte , qu'on regardera toujours comme un chef-d'œuvre dans son genre , auraient dû faire cesser toute querelle ; mais de nouveaux dégoûts l'obligerent de renoncer à ce Théâtre , & de porter ses ouvrages aux Comédiens Italiens. Il y eut encore de grands succès , & de plus grandes tribulations ; car il ne sçut jamais fléchir devant l'automate orgueilleux ,

orgueilleux , ni écarter des concurrens par des intrigues , ni se procurer des succès apparens par des démarches humiliantes. Il avait pris Moliere pour modele ; il tâchait d'imiter , dans son style & dans ses peintures des mœurs , la simplicité de ce grand homme. Etais-il surprenant que dans le siècle de l'esprit, M. de Merville trouvât des contradicteurs. Il renonça à la célébrité , quitta sa patrie , & se livra à son goût pour les voyages , qui , cependant n'éteignit point en lui celui qu'il avait pour son Art. On trouve dans la nouvelle édition de ses Œuvres , des corrections considérables qu'il a faites dans ses Pièces anciennes , & un volume entier de Comédies non représentées. Il se retira ensuite vers l'an 1750 ou 1751. Son esprit , son caractère doux , liant , sensible , lui procurerent l'amitié d'un Gentilhomme Suisse , auprès duquel il a passé les dernières années de sa vie , & qui s'aperçut que M. de Merville était dévoré de chagrin ; il chercha à le partager. L'ami qui s'afflige de nos peines est le plusdoux des bienfaiteurs ; nous lui devons bien plus qu'à l'ami qui se rend heureux de nos plaisirs ; car notre bon-

heur ne passe que faiblement dans l'ame de ceux à qui nous le communiquons ; au lieu que l'infortune touche , attendrit tout ce qui nous environne , & semble diminuer en proportion de la part qu'y prennent ceux qui nous consolent : M. de Merville , fit confiance à son ami de ses malheurs domestiques. Le plus cuisant de tous était de voir une épouse qu'il adorait , une fille qu'il aimait tendrement , associées à sa misère. Ses querelles avec les Comédiens lui avaient ôté toutes les ressources qu'il eût pu trouver dans ses talens ; une Gouvernante infidelle avait abusé de sa confiance , il ne touchait plus que quelques petites rentes qu'il avait à Paris , dont le paiement était suspendu par l'interruption des fonctions des cours de Justice. Pour dissiper sa tristesse , il entreprit de nouveaux voyages. Les infortunés s'imaginent que le spectacle des malheurs qu'offre sans cesse la scène du monde , adoucira les maux qu'ils éprouvent ; mais lorsque la douleur s'empare d'une ame tendre , les malheurs d'autrui ne font que l'aggraver encore. Il alla à Francfort , parcourut la Hollande , se transporta en Provence , & revint à Lyon par Ge-

nève, dans le dessein de s'y fixer. Il sçut que M. de Voltaire venait s'y établir. Des vers qu'il avait faits autrefois à l'instigation de Rousseau & de l'Abbé Desfontaines, l'avaient brouillé avec ce grand homme. M. de Merville, pénétré de regret, fit des démarches pour se réconcilier avec lui ; il lui adressa des vers qui contenaient une rétractation, mais ils furent sans effet. Il ne se rebuta pas, il alla voir M. de Voltaire, qui le reçut avec politesse, mais froidement. Il semble que les lèvres d'un infortuné convertissent en fiel le lait même dont il veut s'abreuver. Après cette dernière épreuve, il revint chez son ami, pour y passer huit à dix jours. Il partit pour Genève, mit ordre à ses affaires, fit un état de ses effets, & s'assura que le prix de leur vente suffirait pour acquitter ses dettes. Il fit un bilan qu'il mit sur sa table, écrivit plusieurs lettres, en laissa une pour un Magistrat de ses amis, dont il connaissait l'intégrité ; il le chargea de l'exécution de ses volontés ; laissa ses habits, son épée & tout ce qu'il possédait, ne prit qu'une mauvaise capote, & sortit de la maison qu'il habitait le 23 Mai 1765, en disant qu'on ne l'attendit

point le lendemain. Vers ce tems là on trouva sur les bords du lac de Genève, dans le territoire de Savoye, un cadavre que les flots y avaient jetté. La disparution de M. de Merville, sa situation affligeante, les mesures qu'il avait prises pour que ses créanciers fussent payés, toutes ces circonstances firent conjecturer qu'il s'était noyé. Son ami qui lui connaissait une ame trop forte pour ne trouver d'autre ressource contre son sort, que la destruction de son être, n'ajouta aucune foi au bruit public, fit des recherches, écrivit de tous côtés ; on lui marqua qu'il s'était retiré dans un couvent du pays de Gex, à deux ou trois lieues de Genève, & ce n'est que long-tems après que le Résident de France, avec qui M. de Merville avait été en relation, a constaté sa mort. La conduite qu'il observa avant de disparaître, prouve une droiture de cœur bien rare dans ces funestes circonstances. La cause même de ses chagrins n'est pas le trait le moins beau de son caractère. La tendresse paternelle & l'amour lui rendaient sa misere plus insupportable. Il ne lisait jamais le Consentement Forcé, sans répandre un torrent de larmes. Cette Comédie était sa propre histoire ;

il faut convenir que , si son épouse ressembloit à Clarice , M. de Merville devoit être inconsolable ; mais avec une ame telle que la sienne , il n'est pas surprenant aussi que cette Piece soit la meilleure de ses Comédies. On exprime avec bien plus de chaleur des sentimens qu'on éprouve , que les sentimens factices que l'on donne à ses Acteurs.

On a trouvé dans ses papiers quatre Comédies nouvelles , & quelques Poësies fugitives ; ces ouvrages forment le troisieme volume de ses Œuvres. On a trouvé encore une critique des Œuvres de M. de Voltaire ; un ouvrage intitulé *l'Esprit d'Horace* , & un troisieme dont le titre est , *les Veilles de Vénus*. L'Editeur de ses Œuvres , de qui nous avons emprunté la plûpart des Anecdotes que nous venons de rapporter , ne dit point si c'est une traduction du *Pervigilium Veneris*. Ces trois ouvrages ne sont point imprimés.

Ceux qu'il a donnés sur le Théâtre Français sont :

Achille dans l'Isle de Scyros ; Comédie héroïque en vers & en trois actes.

Le Consentement Forcé, Comédie en un acte en prose.

Les Époux Réunis, Comédie en trois actes en vers.

Le Médecin de l'Esprit, Comédie en un acte en prose.

Au Théâtre Italien.

Les Mascarades Amoureuses, Comédie en un acte en vers libres.

Les Amans Assortis sans le savoir, Comédie en trois actes en vers.

Les Vieillards Intéressés, Comédie en un acte en vers.

Les Dieux Travestis, Comédie en un acte en vers.

L'Apparence Trompeuse, Comédie en un acte en prose.

Les Talens Déplacés, Comédie en un acte en vers.

Et enfin au même Théâtre, en société avec M. Procope Coutaux, les deux Basiles, ou le Roman, Comédie en trois actes en vers.



HIPPOLITE ET ARICIE.

Parodie , 11 Octobre 1742. (1)

ARICIE, seule.

AIR : *Qui des deux pourrons-nous choisir.*

L'AMOUR excite mon desir ,

Et je m'offre à Diane.

Qui des deux pourrai-je choisir

Pour vivre avec plaisir ?

Cherchons la paix ;

Non, le monde profane

N'a jamais

Que de faux attraits.

Mais sans Amans ,

Perdrai-je ici mon tems ,

Dans les ennuis ?

C'est encor pis.

Hippolite son Amant paraît & achève
de la déterminer par ce Madrigal.

Notre Hiver est à la Sagesse,

Notre Printems est à l'Amour.

(1) Le théâtre représente le Temple de Diane.

Ce Héros lui déclare le sien ; la Princeſſe feint de n'en rien croire , afin de s'en voir mieux aſſurée ; elle ſe défend quelque tems , mais comme il ne lui convient pas de faire une plus longue réſiſtance qu'à l'Opéra , elle dit à Hippolite , qui la preſſe de lui donner ſon cœur.

Abregeons , il eſt à vous. Ils invoquent aſſez mal à propos Diane , afin qu'elle les protege dans leurs amours , & les Prêtrefſes de cette Déeſſe viennent former un Ballet qui n'eſt pas moins déplacé.

HIPPOLITE.

Rangez-vous , laiſſez danser
La grande Prêtrefſe (1).

ARICIE, *après qu'on a danſé.*

Mais il eſt à propos que la danſe finiſſe ,
La vieille Phedre vient , & ſa jeune Nourrice (2).

Phedre vient féliciter Aricie ſur le

(1) C'étoit à l'Opéra Mademoiſelle Carville , qui n'étoit pas une petite Danſeuſe.

(2) La vieille Eremans , qui avoit 30 ans de plus que Mademoiſelle Coupé , qui faiſoit le rôle d'Enone.

parti qu'elle a pris d'aller au Couvent ; celle-ci lui répond qu'elle a bien changé de sentimens, & Hippolite qui l'approuve comme de raison, soutient qu'on ne doit gêner personne ; alors Phedre entre dans une colere affreuse, & se met à crier de toute sa force. Lorsque les Amans sont fortis, Phedre dit à Œnone qu'elle a découvert leur intelligence, & elle se met à jurer de plus belle ; elle accuse son mari de tout ce qui arrive. Œnone convient que les absens ont tort, mais lorsqu'elle apprend que Thesée est aux enfers ; elle dit à Phedre :

AIR : Nous autres bons Villageois.

Par cette nouvelle-là,
Votre flâme est autorisée.

P H E D R E.

Nourrice, comment cela ?
Hippolite est fils de Thesée.

Œ N O N E.

Bon ! qui vous en assurera ?
Le doute vous excusera,
Qui fait d'où je venons tretous ?
A votre penchant livrez-vous.

Phedre ne demande pas mieux que
D v

de suivre le conseil de sa nourrice, & elle rentre pour l'exécuter.

Le Théâtre représente les enfers. Thésée paraît persécuté par l'ombre de sa première femme, sous la forme de Thisiphone.

THÉSÉE.

AIR : *Que je suis à plaindre.*

Rien ne peut-il donc fléchir ton ame ?

THISIPHONE.

Mon devoir est de t'affliger,

Je ne serais par l'ombre de ta femme,

Si je ne te faisais enrager.

L'enfer s'ouvre, on voit Pluton sur son trône, les Parques sont à ses pieds.

THÉSÉE.

AIR : *Quand on parle de Lucifer.*

Salut à Monsieur Lucifer,

Souverain du sombre empire.

(à part.)

Avec sa grande fourche de fer,

Sa gravité me fait rire.

(haut.)

Je suis fatigué d'être dans l'Enfer,

Permettez que je me retire.

A I R : *Des Pendus.*

Seigneur , je suis de qualité ,
De Neptune l'enfant gâté ,
Ainsi je suis de la famille.

P L U T O N .

Oh bien je veux que l'on t'étrille
En faveur de la parenté ,
Tu ne l'as que trop mérité.

Pluton lui reproche d'avoir voulu
lui enlever sa femme , & Thesée s'en
excuse sur ce que c'était pour rendre
service à son ami , ce que l'usage au-
torise.

P L U T O N .

A I R : *Il faut suivre la mode.*

On est chez moi fort mal venu ,
En suivant pareille maxime.

T H E S É E .

De rendre le Diable cornu ,
Est-ce donc faire un si grand crime ?

P L U T O N .

Tu veux de ton oncle Pluton ,
Faire donc un mari commode ;
Est-ce le fait d'un Dieu Démon ,
De se mettre à la mode ?

D vj

Thésée veut en vain défendre sa cause, Pluton le fait rentrer & assemble le tribunal infernal. Tous les Diabes paraissent en robes de Palais, avec des cornes, & Pluton leur adresse ainsi la parole.

AIR : *Que devant vous tout s'abaisse.*

Or écoutez, honorable assistance,
Deux insolens sont venus ici bas,
Pour me traiter comme un mari de France;
Jugez le fait, vous étiez dans le cas, &c.

CHŒUR, *de Démons.*

AIR : *Que le mal de dents.*

Que le Phlegeton,
Le Stix, le Tenare,
Que tout se prépare
A vanger le front
De Monsieur Pluton;
Qu'en style barbare,
On dresse un factum;
L'honneur se répare,
Quand on y déclare,
L'affront tout au long.

Thésée revient, criant après son ami Pirithois, & demandant aux Parques de le faire mourir, parce qu'il

ne peut plus vivre loin de son ami.
Il adresse ensuite cette priere à son
pere.

AIR: Un jour le malheureux Lisandre.

O toi qui regne sur les soles,
Neptune, entends ma triste voix!
Tu m'as promis que par trois fois,
Tu remplirais mes vœux frivoles,
Tu juras fort imprudemment,
J'en ai profité sottement;
Mais ici tu m'es nécessaire,
Lé Stix a reçu ton serment,
Tire-moi d'ici, mon cher pere,
Et ne va pas être Normand.

Neptune a exaucé la priere de son
fils, & Mercure vient le redemander
à Pluton, qui refuse d'abord de le
rendre.

PLUTON.

AIR: Un jour le bon Pere Abraham.

Il voulait, comme un suborneur,
M'enlever Proserpine,
Et de plus, c'est un franc voleur,
Il a pillé Racine.
Dans les Enfers il doit rester,
Pour n'avoir pas su profiter
D'une telle rapine.

Mercure le disculpe de son mieu~~x~~ ; en disant qu'il faut excuser les fots, & les fous ; Pluton consent enfin à le rendre, mais avant de le renvoyer, il veut qu'on lui dise la bonne aventure. Thisiphone lui regarde dans la main, & lui prédit qu'il va retrouver chez lui une autre femme encore plus Diab^{le}ssé qu'elle.

Pluton & le Sénat infernal rentrent, & Thesée suit Mercure.

Le Théâtre représente le Palais de Thesée ; on voit la mer dans l'enfoncement, Phedre paraît suivie d'Ænone, & adresse cette Priere à Vénus.

A I R : *A sa Voisine.*

Galante mere des Amours,
 En moi ton feu petille ;
 Combien as-tu joué de tours
 A ma tendre famille ?
 Chez nous ton goût passa toujours
 De mere en fille.

Hippolite vient faire à Phedre son compliment de condoléance, mais elle lui répond :

Le bonhomme avait fait son tems,
 Ne parlons plus que des vivans.

Elle lui déclare son amour & lui offre sa couronne & sa main; Hippolite lui répond sans détour, qu'il aime mieux sa chere Aricie. Phedre ne se rebute point, mais elle essaye en vain de le toucher, & voyant qu'elle ne peut l'attendrir; elle lui arrache son sabre pour s'en percer.

HIPPOLITE.

Arrêtez donc, il a le fil.

Thesée arrive en ce moment, & demande à sa femme ce que tout cela veut dire.

P H E D R E.

N'approchez point, l'Amour est outragé.
Que l'Amour soit vangé,
De vous je prends congé.

T H E S É E, à *Hippolite*:

Toi, mon fils?
Approche & m'éclaircis.

H I P P O L I T E.

Ah! Seigneur . . . Justes Dieux!

T H E S É E.

Il ne répond pas mieux.

HIPPOLITE.

Je vous fais aussi mes adieux.

Cenone, que le Roi interroge veut aussi se retirer, mais il l'arrête, & la force de lui expliquer ce qui leur a troublé la cervelle à tous. Comme il entend à demi mot; dès la première parole qu'Enone prononce, il lui dit de ne pas achever, & sur ce beau témoignage, il condamne son fils, & l'abandonne à la fureur de Neptune. Mais il n'a pas plutôt invoqué ce Dieu, qu'il s'en repent.

A I R : *Des Trembleurs.*

De Courroux l'Onde s'agitte,
 Tu vas périr, Hippolite,
 N'ais je pas été trop vite,
 Je suis un nigaud trois fois;
 Mais ma sottise dernière,
 L'emporte sur la première,
 Et Neptune à ma prière,
 En un jour en a fait trois.

Des Matelots choisissent ce moment pour venir le complimenter, & célébrer son retour par leurs chants & par leurs danses, & il les chasse.

Le Théâtre représente une Forêt.

Hippolite (*seul*) se plaint de l'exil
auquel son pere le condamne.

AIR: *Je ne regrette point la Ville.*

Je ne regrette point la Ville

Ni les Bourgeois qui sont dedans ,

Ma Lirette ,

Ni les Bourgeois qui sont dedans.

Je ne regrette qu'une fille ,

Qui m'aurait fait passer mon tems, &c.

Aricie paraît & lui reproche son im-
politesse de la quitter sans lui faire ses
adieux.

HIPPOLITE.

[AIR: *On y va deux on revient trois.*

Eh bien, faisons une chose ,

Suivez moi.

ARICIE.

Que dis-ta là?

HIPPOLITE.

L'Hymen recouvrira cela.

ARICIE.

Tenez. . . je n'ose ,

Je le voudrais bien; mais oui da!

Le monde glose.

Nous avons dit qu'Aricie n'a pas coutume de se défendre long-tems, aussi se rend-elle facilement aux désirs d'Hippolite; on entend un bruit de Cors, Hippolite veut l'enmenner, mais Aricie dit qu'elle aime à voir ces Ballets, où l'on ne s'attend jamais. Les Chasseurs paraissent & forment une danse, après laquelle on entend une tempête affreuse qui ne sert qu'à annoncer l'arrivée d'un Monstre, qu'Hippolite combat & tue, à la faveur d'un nuage, ainsi qu'il vient l'apprendre un instant après à sa Maîtresse. Diane paraît au grand étonnement d'Hippolite & d'Aricie.

A R I C I E.

A I R : *Aimez, belle Pastourelle.*

O chose surnaturelle!

La lune tombe des Cieux!

H I P P O L I T E.

A l'aide d'une ficelle

Elle descend en ces lieux.

A R I C I E.

Pourquoi donc ici la Lune ?

H I P P O L I T E.

C'est la voiture commune

De Diane à l'Opéra.

ARICIE.

Comment peut-on sans désastre,
Ainsi déplacer un astre?
Quelle sottise est-ce là !

DIANE.

AIR: *l'occasion fait le Larron.*

Je viens aider à votre mariage.

ARICIE.

Auriez-vous dû prendre cet emploi-là?

DIANE.

Comme Croissant je préside au ménage,
Et comme Lune, à l'Opéra.

AIR: *Si ma Philis vient en vengeance.*

D'avoir causé tant de ravages,
Phédre & Thésée enfin sont las.

On leur a fait jouer de si sots personnages,
Qu'au dénouement ils ne s'exposent pas.

AIR: *Toujours va qui danse.*

(à Hippolite.)

Diane a pris tes intérêts,
J'ai fait dédire Neptune,
Je te fais Roi de ces forêts.

HIPPOLITE & ARICIE.

Pour nous quelle fortune !

Tous.

La , la , la , la , la , la ,
Toujours va qui danse.

V A U D E V I L L E .

Comment donc, qu'ai-je appris? Vraiment,
De remplir les vœux d'un Amant,
Ma fille on vous accuse!
La fille répond d'un ton doux,
Maman, je fais tout comme vous;
C'est une excuse.



De chérir ces Mugnets coquets,
Qui portent de petits colets,
A tort on nous accuse;
On reçoit les gens à rabats,
Quand les Guerriers sont aux combats,
C'est une excuse.



On doit toujours fuir un Amant,
Il ne faut pas, me dit Maman,
Qu'à l'entendre on s'amuse.
Je fuyais Colin; mais hélas!
En fuyant, je fis un faux pas,
C'est une excuse.



Cette Piece a beaucoup d'endroits
Qui peuvent vous paraître froids,
Messieurs, on s'en accuse ;
Mais nous avons bâti cela,
Sur des paroles d'Opéra,
C'est une excuse.



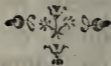
On chantait encore en dansant en
rond ce branle si connu.

V'la ce que c'est d'aller au bois,

Cette ingénieuse Parodie fut univ-
ersellement applaudie ; le Public en fut en-
chanté, & les Gens de lettres, ou les
envieux, ce qui revient au même, con-
vinrent qu'il n'y avait pas un couplet
qui ne renfermât un trait de critique,
aussi juste que plaisant. M. Favart, qui
en est l'Auteur, s'était déjà fait con-
naître très avantageusement au Théâtre
de la Foire, par différens Opéra-Co-
miques, & sur-tout par la Chercheuse
d'Esprit, qui est, sans contredit, le
chef-d'œuvre de ce Théâtre ; il fit es-
pérer qu'il réparerait sur celui des Ita-
liens, la perte qu'ils venaient de faire
en la personne de Romagnesi, comme
Auteur, & qu'il ne contribuera pas
moins à sa gloire, ce qu'il n'a pas

manqué de tenir , par le succès d'un grand nombre d'ouvrages , dont nous ne manquerons pas de parler.

Robert des Brosses, né à Bonn en Allemagne , entra d'abord dans l'orchestre du Théâtre Italien , en qualité de Musicien ; il débuta depuis en 1744 par le rôle de Frédéric dans Sigismond , & celui du Pere dans Samson ; il a depuis été reçu à pension pour les rôles de Pere dans le Comique Français, & tous les rôles rompus dans les autres genres. Cet Acteur estimable par ses mœurs & par ses talens y joint celui de Compositeur pour la Musique ; il a fait celle d'un grand nombre de Ballets & de trois Opéra-Comiques, savoir ; les Sœurs Rivales, le Bon Seigneur & les deux Cousines ; on revoit toujours la premiere de ces Pieces avec un nouveau plaisir , que l'on ne doit qu'à la musique.



LE SILPHE.

*Comédie en un acte en prose ,
5 Février 1743. (1)*

LE Marquis, Amoureux de Julie, se déguise, & entre au service de sa Maîtresse, sur le pied de femme de Chambre, & sous le nom de Florine; Frontin le présente comme son neveu à sa Maîtresse, qui est nouvellement arrivée de Gascogne.

Ce premier déguisement n'est que le préparatif d'un second sur lequel le Marquis fonde les plus flatteuses espérances. Il est instruit que Julie, élevée par une vieille tante, a été bercée de contes de Fées, de livres de cabale & d'histoires de Peuples élémentaires, de sorte qu'elle s'imagine être toujours entourée de Génies.

Le Marquis, donc, instruit de ces circonstances, veut en profiter, & commence par le rôle de Soubrette, pour être bientôt à portée de jouer celui de

La scène est chez Julie.

Sylphe & d'Amant. Quand il parle à sa Maîtresse comme Florine, il affecte constamment l'accent Gascon ; mais lorsque pendant la nuit, il l'entretient comme Ziblis, qui est son nom de Sylphe, il reprend sa voix & sa prononciation ordinaire.

Après quelques conversations nocturnes, aussi tendres que merveilleuses, où l'amoureux Ziblis s'est emparé de l'imagination & du cœur de sa chère Julie, il lui a promis enfin de se rendre visible, & Julie le presse de lui tenir parole.

Le M A R Q U I S.

Eh sous quelle forme voulez-vous que je vous apparaisse ?

J U L I E.

Sous la vôtre apparemment.

Le M A R Q U I S.

Sous la mienne, belle Julie ! Les corps des Habitans de l'air, fluides, transparens & dissous par la lumière, ne peuvent tomber sous les sens, & être apperçus par les yeux des mortels.

JULIE.

JULIE.

Comment donc , Ziblis. . . Mais en vérité . . . je fais bien que je ne vous aime que pour vous cependant.

Le MARQUIS.

Quoique vous ne m'aimiez que pour moi , cependant votre imagination , n'est-il pas vrai , ne serait pas satisfaite ? Je vous propose donc aussi le moyen que nous avons , nous autres Sylphes , pour nous communiquer aux mortels , en prenant à leur gré , la figure qui leur plaît. . . . Voulez-vous que je vous apparaisse sous celle. . . .

JULIE.

Vous n'en prendrez aucune s'il vous plaît , & votre proposition me parait même fort étonnante ; si je vous nommais quelqu'un , n'inquieterais-je pas votre amour ? Ne devriez - vous pas en être jaloux , & soupçonner un Rival ? . . .

Le MARQUIS.

Oh je vois votre délicatesse. Eh-bien il me vient une idée : je vais prendre la figure de Florine ; elle ne fera plus

une fille , & la simple confidente de votre passion. Pour moi , elle sera moi-même ; oui, moi-même belle Julie , l'Amant le plus tendre & le plus passionné ; il ne me faut que le moment de disposer de son ame ; c'est-à-dire , de la placer dans un autre corps , tandis qu'ici j'occuperai le sien.

Toute cette scène se passe dans l'obscurité ; Julie veut retenir son Amant , mais sans l'écouter il part , & un moment après l'appartement de Julie se trouve éclairé.

Le Marquis paraît vêtu d'un habit léger & brillant , sous les traits de Florine , & se jette aux genoux de Julie ; elle veut retirer sa main , qu'il baise avec transport.

Le M A R Q U I S.

Mais, Madame , il était donc inutile que je prisse un corps ; apparemment que la figure sous laquelle je vous apparais , vous déplaît.

J U L I E.

Non, mon cher Ziblis , & soit qu'elle emprunte de votre ame , qui l'anime , ce certain agrément que l'amour seul peut donner ; soit préjugé de mes sen-

timens pour vous , je trouve , que sous tous les traits de Florine , vous êtes mieux , mais mieux , beaucoup mieux qu'elle . . . vous riez . . .

Le MARQUIS.

Je ris, il est vrai : car enfin , ce n'est pas dans cet instant , la première fois , que je vous apparais sous ces mêmes traits , & ce matin encore à votre toilette. . . .

JULIE.

J'entends. L'ame de Florine , par votre ordre , se promenait hors de chez elle.

Le MARQUIS.

Oui ; tandis que je formais ces boucles , que je plaçais ces fleurs dans vos beaux cheveux , tandis . . . vous rougissez. . . .

JULIE.

Ah Ziblis , cela n'est pas bien ; on croit être avec une fille , on ne prend point garde à soi ; on est dans un certain désordre , & justement c'est avec un Amant. . . .

Le MARQUIS.

Mais croyez-vous que depuis que

je vous adore. Mon ame errante, sans cesse, dans ces lieux, ne vous ait pas vue plusieurs fois. . . .

J U L I E.

Oh, ce n'était que votre ame; mais avec un corps; cela est bien différent.

Le M A R Q U I S.

Très-différent, belle Julie, & j'en sens bien la différence, que vous trouverez bon, que l'ame de Florine ne revienne plus ici, & que sous sa figure, que je m'approprie dès ce moment, j'y reste désormais toujours avec vous.

J U L I E.

Non, s'il vous plaît; il est trop difficile au cœur, de ne se point laisser distraire par les sens. Que fais-je? Le mien pourrait quelques fois s'échapper vers ces traits, qui vous sont absolument étrangers, &, en vérité, vous n'y pensez point, vous dis-je, de vouloir vous obstiner à les garder auprès de moi; ce serait en quelque façon, vous même, y placer un Rival.

Après quelques autres discours, qui partent également de la délicatesse de

Silvie ; elle propose à son Amant de la rendre Sylphide.

SILVIE.

Croyez-vous que quand même je ne l'aurais pas lû dans nos plus fameux Cabalistes, l'amour ne m'inspirera pas, que lorsqu'un Sylphe aime véritablement une mortelle, au lieu de s'abaisser jusqu'à elle, il peut l'élever jusqu'à lui, & la rendre participante à son essence. Oui; la force & l'attraction de son amour secondé du nôtre, exaltent en nous les parties d'air, les rendent dominantes, & les ayant détachées de celles des autres élemens, dont nous sommes composés, nous en organisent un corps, purement aërien & semblable à celui des Sylphides.

Le Marquis ferait fort embarrassé pour se tirer de cette situation, sans la complaisance si naturelle à toutes les femmes, pour leur beauté; aussi profite-t-il adroitement de ce moyen. Julie qui voit qu'il lui faudrait renoncer à ses charmes terrestres, renoncé d'elle-même à devenir Sylphide. Le Marquis n'a pas moins d'adresse pour lui découvrir peu à peu la réalité de

son existence , & il parvient facilement à se faire pardonner de sa Maîtresse , la ruse qu'il a employée pour lui plaire.

Cette Petite Comédie qui est de M. de Saint-Foix , eut le succès qu'elle méritait , & fut très-applaudie ; on n'y trouve pas ce que les anciens appelaient *vis comica* ; mais un sujet simple , des situations agréables & un dialogue facile , peuvent quelques fois dédommager de ce qui manque du côté du Comique.



PAMELA EN FRANCE,
OU LA VERTU MIEUX ÉPROUVÉE.

Comédie en trois actes , en vers libres,
4 Mars 1743. (I)

PAMELA seule écrit à ses parens le bonheur qu'elle a eu d'échapper au Maître qui en voulait à sa vertu , & celui qu'elle a eu de trouver une Comtesse Française qui la traite moins comme une Servante, que comme une propre Sœur.

Cette Maîtresse dont Paméla fait un éloge dicté par sa reconnaissance, est un Marquis amoureux d'elle , & qui s'est déguisé en femme pour ne pas effaroucher la délicatesse de cette vertueuse Suivante. Ce Marquis surprend Paméla dans son occupation ordinaire, c'est-à-dire écrivant à *ses chers parens*. Il a lieu d'être flatté de l'article qui le regarde , & la prie seulement d'y ajouter une invitation à son pere & à sa mere de venir la trouver , l'assurant

(I) La scène est à la Campagne, dans un Château.

qu'ils partageront son amitié pour elle.

Nouveaux transports de reconnoissance de la part de Paméla, qui se remet à écrire aussitôt que sa prétendue Maîtresse est partie.

PAMELA, *seule.*

Ecrivons , écrivons . . .

Lorsqu'ils ont à parler de ce qui les regarde ,

Les bons cœurs ne tarissent pas ,

Et la reconnaissance est toujours babillarde.

Cette précision dont on fait tant de cas ,

Est le langage des ingrats.

Mathurin, Jardinier du Marquis, n'a pas été plus insensible que son Maître, aux charmes de Paméla; ce qui n'est pas étonnant, car comme dit M. de Voltaire dans Nanine en pareille situation; *Blaise est un homme*; mais ce qui surprend davantage, c'est la tournure adroite que Mathurin employe pour déclarer son amour; & son langage grossier jure un peu avec la délicatesse de sa démarche. Il apprend donc à Pamela qu'il est amoureux d'une fille aussi belle que sage, & que son dessein est de partager avec elle sa fortune, qui est assez considérable pour son état. L'obligante Paméla, qui aime beaucoup à

Écrire , n'a garde de lui refuser ce service, & Mathurin lui dit.

» Mademoiselle j'étouffons d'amour
» pour vous , & je croyons qu'il est
» plus sage de vous le dire , que d'en
» crever. Je ne vous avons vu que qua-
» tre fois , & ne vous avons parlé qu'une
» seule , en passant ; & si je sommes
» plus rassoté de vous , que si je vous
» avons connu toute notre vie ; sans
» tant tourner autour du pot , vous
» avez plus de mérite & plus d'esprit
» que moi ; mais j'avons plus de bien
» & plus d'argent que vous. J'arni-
» goy ! Marions ma fortune avec vo-
» tre beauté , l'une vous rendra plus
» riche & l'autre me rendra plus con-
» tent.

P A M E L A.

Plus content ; Est-ce tout ?

M A T H U R I N.

. . . . J'avons encore à mettre

Trois mots sans plus , pis je farmons la
lettre.

(*Il dicte.*)

» J'avons avec ma personne , un hé-
» ritage de près de vingt mille écus ; je

E v.

» vous offrons l'un & l'autre de bon
 » cœur ; morgué ! acceptez-les de mê-
 » me. Boutez en même tems votre
 » main blanche dans la mienne, quoi-
 » qu'elle soit plus noire : & qui sautera
 » d'aïse ? Ce sera Mathurin.

Paméla lui demande à qui s'adresse ce billet, & quel est le nom qu'il faut mettre, & Mathurin lui répond que c'est à Mademoiselle Paméla. Elle est fort étonnée de ce détour de Mathurin, mais sa douceur ordinaire l'empêche de se fâcher de la déclaration, & quelqu'un qui survient, lui sauve l'embaras de la réponse.

C'est un Chevalier gascon amené, dit-il, par le bruit de sa haute vertu. Paméla s'excuse de l'écouter, sur ce qu'elle n'a pas coutume de s'entretenir avec les hommes tête à tête.

Le CHEVALIER.

Ne craignez rien de mon transport,
 Me prenez-vous pour un Milord ?

Les gens de mon pays ont l'abord plus hon-
 nête,

Des faveurs du Beau Sexe ils sont friands, d'ac-
 cord ;

Mais lorsqu'ils en font la conquête,

C'est toujours poliment & du ton qui convient :

Un Anglais les arrache , un Français les obtient.

P A M E L A.

Plus vos manieres sont aimables ,
Plus nous devons vous éviter ,
Et plus pour nous vous êtes redoutables ;
Nouveau motif de vous quitter.

Le Chevalier Gascon soutient à Pamela :

Que pour bien éprouver la vertu d'une fille ,
Il faut absolument le creuset de Paris.

Nérine , Concierge du Château , qui arrive , est du même avis , & soutient que ce n'est pas un grand effort de vertu que de résister à un Amant brusque & grossier : tandis qu'ils plaident cette cause , le Marquis arrive , est reconnu par son ami le Chevalier. Pamela est au désespoir d'avoir été la dupe du stratagème du Marquis , dans la crainte que sa gloire n'en soit ternie.

Le M A R Q U I S.

C'est un secret.

E v j

P A M E L A.

Il est à la discrétion
 D'un Gentilhomme d'Avignon,
 Il va par-tout publier mon histoire.

Le C H E V A L I E R.

C'est l'épreuve qu'il vous fallait,
 On n'en peut trop parler pour votre gloire,
 Et la voilà dans le creuset.

Pamela continue à se désespérer, & dit que rien ne peut laver cette tache qu'une fuite soudaine, elle continue ainsi :

J'aime mieux n'être rien, errer dans l'indigence,

Avoir contre moi l'apparence,
 Et vivre sage dans le fond;

J'aime mieux être en butte aux traits de la malice,

En faisant mon devoir; souffrir plus d'un affront,

Et sans le mériter; subir le sort du vice,

Qu'acheter lâchement, comme tant d'autres font,

Une fortune illégitime,

Par un dérèglement d'un beau fard revêtu;

Et sous un faux dehors, jouer, au sein du
crime,

De tout l'éclat de la vertu.

Elle fort, & sa douleur lui prête de
nouveaux charmes aux yeux du Mar-
quis. Quant au Chevalier dont le ca-
ractere est de se divertir de tout, il
s'apprête à rire aux dépens de ce qui
pourrait arriver. Nérine, qui de son côté
a ses raisons sans doute, pour ne pas
trop compter sur la vertu, finit l'Acte
par ces Vers :

On est sage aujourd'hui, l'on ne l'est pas de-
main,

Notre vertu va droit dans la journée,

Selon le tems qu'il fait & selon le chemin,

Elle tombe l'après dînée,

Et se relève le matin.

Nérine ouvre le second Acte avec
le Marquis, à qui elle s'efforce de faire
prendre des espérances plus heureuses,
au moyen des secours qu'elle lui pro-
met; & voyant venir Paméla, elle se
retire en confidente discrete.

Le Marquis cherche à s'excuser sur
la violence de son amour, & apprend
à Paméla qu'il y a long-tems que cette

passion est entrée dans son cœur, qu'il l'éprouva dès le moment qu'il la vit au Comté de Bedford, chez M. Jeukes son Maître, qu'il la suivit dans le Comté de Lincoln, & que le bon M. Williams, trompé par l'apparence, l'avait engagé de sa part, à le suivre en France. Paméla est fort étonnée de ce qu'elle apprend, & n'en est que plus embarrassée par la reconnaissance qu'elle doit au Marquis pour un amour si délicat, & pour des procédés si généreux. Elle persiste cependant à partir, lorsque Nérine vient la déterminer à rester par une ruse qui ne pouvait manquer de faire son effet. Cette adroite intrigante verse dans le cœur de Paméla le poison de la jalousie, en lui apprenant que le Marquis doit se marier le lendemain à une femme de qualité des environs, & que cette Dame a pris une si haute idée de sa vertu, qu'elle desire la garder avec elle malgré l'inclination qu'elle n'ignore, pas que son mari a eue pour elle.

Paméla outrée de la perfidie du Marquis, se résout à écouter les propositions de Mathurin. Elle sort pleine de dépit, pour aller écrire la réponse que ce Jardinier lui a demandée, & qu'elle lui jette un instant après par la fenêtre,

mais un petit inconvénient empêche ce manant d'être instruit de sa bonne fortune. Il ne sçait pas lire, & se trouve obligé de s'en rapporter au Chevalier, qui au lieu de lui dire ce que contient la lettre, la lui lit ainsi :

» Apprenez Monsieur Mathurin ,
» que Paméla n'est pas faite pour être
» la femme d'un Jardinier. Une autre
» vous dirait peut-être, pour se servir
» du langage qui vous convient, que
» vous n'êtes pour tout potage, qu'un
» manant, & qu'un rustre, mais je suis
» trop douce & trop polie pour
» employer de pareils termes, quoique
» l'excès de votre audace, & la force
» de la vérité, eussent pu me les arracher.
» Si la personne qui s'intéresse à
» moi, & de qui vous dépendez vous-même,
» était instruite de votre insolence, vous n'en seriez pas quitte
» pour des épithètes, & le bâton sans
» doute s'exprimerait plus fortement
» sur vos épaules.

Mathurin ne veut pas que le Chevalier lise plus avant, & sort en donnant au diable la lettre, celle qui l'a écrite, & celui qui l'a lue.

Le Chevalier se réjouit de l'aventure, & compte bien la faire tourner à

son profit. Il montre à Nérine qui survient la lettre de Paméla , qu'il dit lui avoir été adressée. Nérine a de la peine à le croire , mais il la presse de lui être favorable.

Le CHEVALIER.

Compte sur ce que je te dis ,
 Je te promets un diamant de prix ;
 Si pour nous garantir de sa vue importune ;
 Tu prends ici le soin d'amuser le Marquis ,
 Tandis que Pamela doit venir , sur la brune ,
 Me joindre d'un pas clandestin ,
 Juste à la porte du Jardin.
 Là , crac , j'enleve mon Europe ;
 Je la mets dans ma chaise , & fouette Postillon ,
 A toute bride je galope ,
 Et la conduis en Avignon.

NÉRINE.

Vous oubliez en partant avec elle ,
 Le diamant que vous m'avez promis.

Elle apprend au Marquis qui arrive le choix que Paméla a fait d'un Chevalier pour la défendre sur la route , le Marquis n'en peut rien croire ; mais il reste confus , lorsque son ami lui mon-

tre la lettre qui est conçue en ces termes :

» Dans le nouveau malheur qui ma-
» rive , vous êtes la seule personne à
» qui je puisse m'adresser ; ma priere va
» vous marquer ma confiance. J'ai tout
» à craindre d'un trompeur qui veut me
» séduire ; j'implore votre aide pour me
» tirer de ses mains. Vous m'avez té-
» moigné tantôt les sentimens d'un hon-
» nête homme, prouvez-les moi en met-
» tant à couvert mon innocence expo-
» sée , & trouvez-vous dès qu'il sera
» nuit à la petite porte du Jardin. J'irai
» vous y joindre seule , & vous me con-
» duirez chez votre oncle » (il ajoute)
le Comte d'Asbarac qui demeure à Pa-
ris (il continue à lire.) » Je sçai que
» lui & votre tante sont des gens de
» bien , ils auront pitié de ma jeunesse
» & je les laisserai les maîtres de mon
» sort «.

Le Marquis est accablé , & le Cheva-
lier triomphe ; mais Mathurin qui s'est
approché sans être vu de personne , &
qui a tout entendu , redemande sa lettre
au Chevalier. Celui-ci veut soutenir
pendant quelque tems qu'elle lui est
adressée , il est enfin obligé de se rendre
à la vérité , & il reste confondu par

Mathurin , qui raconte avec franchise
comme tout s'est passé.

Le Marquis ne s'attendait pas à avoir
ce nouveau Rival, dont la concurrence
ne lui cause pas beaucoup d'effroi ; mais
Nérine & le Chevalier lui font enten-
dre que celui qui veut épouser, pourrait
bien être préféré par la vertueuse Pa-
méla ; & le Chevalier propose au Mar-
quis , d'employer l'art magique pour
vaincre la rigueur de sa belle.

Le CHEVALIER.

Oui , sois moins effrayé ;
C'est celui qu'on exerce au théâtre Lirique ,
Il peut sans crime être employé.
Venge-toi d'abord en musique ,
Et punis Mathurin , d'une façon comique.
Il faut te faire un jeu de sa terreur ,
Qu'il en soit quitte pour la peur.
Pour Pamela, le Spectacle la charme ;
La danse la ravit , & le chant la défarme ;
Pour la soumettre , enleve-la
Dans une gloire d'Opéra. . . .

NÉRINE.

Ouf , quand elle sera parmi ces Demoiselles ,
Comptez qu'elle fera comme elles ,
Et l'exemple l'emportera.

Le Marquis approuve fort ce stratagème , que la fête qu'il a fait préparer , rend encore plus facile à exécuter.

La première scène du troisième Acte se passe dans l'obscurité. Paméla vient au rendez-vous qu'elle a donné à Mathurin qui arrive un moment après elle ; comme ils sont prêts à partir , le tonnerre se fait entendre & des Lutins paraissent. Mathurin est tremblant de frayeur , mais il l'est bien davantage lorsqu'un Lutin tenant un flambeau à la main , vient le saisir par le bras , & l'entraîne avec lui dans une trappe.

P A M E L A.

Je trouve hélas ! un Amant de ma sorte ,
Le seul qui m'aimait sagement ;
Il voulait m'épouser , & le Diable l'emporte.

Second LUTIN.

Ne craignez rien pour Mathurin ,
Quoique son crime soit très grave.
Par cette trappe , le Coquin
Vient doucement de tomber dans la cave ;
Il est bien là , car il aime le vin.

Paméla se doute malgré sa frayeur , que l'enchanteur qui opère ce prodige , n'est autre que le Marquis : au même

instant elle se trouve dans un Palais brillant, & elle entend chanter ces paroles :

Pour exprimer la beauté de mon choix,
De vos accords redoublez l'harmonie.

Le Marquis paraît sous l'emblème du plaisir, sa suite est composée de la décence, de la sagesse, & de la gaité, il chante :

Que votre crainte cesse
Pour obtenir votre tendresse,
J'ai pris la forme du plaisir,
Et j'adore en vous la sagesse.

Après beaucoup de couplets repliqués de part & d'autre, le Marquis en vantant l'attrait du plaisir, Paméla en faisant valoir les droits de la vertu, l'Amour descend dans un char, & la Décence s'éloigne.

PAMELA, *déclame.*

Dans le péril, ah! la vertu me laisse,
L'amour a prévenu ses pas.

Le PLAISIR.

A la qualité de Déesse,
Je veux élever vos appas.

P A M E L A.

Hélas! de ma faiblesse,
Plaisir, n'abusez pas.

Le P L A I S I R.

Venez jouir d'une gloire brillante.

P A M E L A.

Ah! doucement; je sens dans ce Char-là,
Chanceler ma vertu tremblante.

Le P L A I S I R.

Vôle, Amour, conduis-nous tout droit à l'O-
péra.

P A M E L A.

Miséricorde! ô Ciel! c'est fait de Pamela;
Mais non, cruel, non, vous avez beau faire,
L'Amour & vous, ne me séduirez pas.
Non, je serai d'une sagesse austère,
Et jusques dans son temple, & même dans vos
bras.

Le Marquis se sent vivement touché
de la véritable douleur que Paméla lui
montre, & la prie d'excuser cette en-
treprise, qui n'était que pour l'éprou-
ver, il ajoute.

Un sort plus digne vous est dû,
Et ce dernier effort y contraint ma tendresse.

Le plaisir ne se doit unir à la sagesse,
Que par les nœuds de la vertu.

L'AMOUR, à *Pamela*.

Oh ! pour le coup je vous tiens, par ma foi ;
Et votre résistance est vaine.

L'Hymen vous livre tout à moi ,
Vous me payerez ce soir mon voyage & ma
peine.

L'Hymen arrive, amené par la dé-
cence & par la gaité, & l'on chante
le Vaudeville suivant.

VAUDEVILLE.

Le PLAISIR.

La sagesse dans les beaux ans,
Est d'employer tous les instans
A bien goûter mes charmes ;
Riez du soir jusqu'au matin,
Sans embarras du lendemain,
Vive la joie, & plus d'allarmes.



Lorsqu'on cède au feu d'un Amant,
Ah ! pour le plaisir d'un moment,
Qu'il en coule de larmes !

Mais quand nos efforts sont vainqueurs ,
Et que l'Hymen unit nos cœurs ,
Vive la joie , &c.

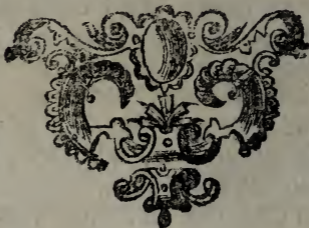


L'austere vertu de ma sœur ,
Du fort attire la rigueur ,
Ma gaieté le défarme.
Je vais toujours chantant , dansant ,
Et fais fortune en badinant ,
Vive la joie , &c.



Cette Comédie est de M. Boissy. Il l'a tirée du Roman de Paméla de Richardson qui occupait alors tout Paris, mais cette Piece n'eut pas un succès tout-à fait si brillant. La fête qui en fait le dénouement qui est très-ridicule à lire, mais qui était fort agréable à la représentation , la fit jouer treize fois, M. de la Chaussée en donna aussi une au Théâtre Français le 6 Décembre suivant , mais elle n'eut qu'une seule représentation & ne fut point imprimée ; ce qui engagea M. Dancourt à donner une Comédie intitulée *la Déroute des deux Paméla*.

Le 30 Mars , les Comédiens firent la clôture de leur Théâtre par la Comédie de Paméla , & l'Isle des Talens , & ils rouvrirent le 15 Avril par la double Inconstance , & l'Isle des Talens précédée d'un compliment en Vaudevilles, dialogué entre la Demoiselle Thomassin , & le Sieur Rochard , qui avait fait celui de la clôture.



L'ISLE DES TALENS.

Comédie en un acte ; en vers , suivie d'un Divertissement , 19 Mars 1743. (1)

Le GÉNIE FACARDIN.

JE vois des mortels indiscrets
S'avancer le long du rivage ;
Echappés du naufrage ,
Cet azile leur semble un séjour plein d'attraits.
Ils ignorent de cet empire ,
Quelle est la rigoureuse loi.

Bientôt à leurs transports va succéder l'effroi.
Ils s'approchent ; je dois au plutôt en instruire
La redoutable Fée , à qui dans ces climats
Tout obéit ; courons & volons sur ses pas.

Léonore , Valere , Florine , Agathe ,
Damon , Arlequin & Pasquin , paraissent au fond du Théâtre. Léonore exhorte ses compagnons & ses compagnes à aller chercher un Temple pour

(1) La scène est dans l'Isle des Talens.

rendre grace aux Dieux , dont le secours les a sauvés du naufrage.

ARLEQUIN.

Allez , si vous êtes pressés ,
Allez , allez toujours , car pour moi je demeure.

Ce qui l'engage à rester , c'est qu'il se rappelle d'avoir mis à part dans sa pacotille , de quoi se rafraîchir ; mais à peine a-t-il commencé à manger , que le Théâtre s'obscurcit , le tonnerre se fait entendre , il tombe de frayeur ; & la Fée Urgandina, Souveraine de l'Isle, paraît.

La FÉE E.

Reconnais , Mortel audacieux ,
Celle qui regne en ces contrées ;
La Fée Urgandina , Reine des autres Fées ;
C'est moi qui les forçant d'exercer leurs talens,
Leur fais produire au jour cent chefs-d'œuvres
brillans.

La Fée Urgandina annonce à Arlequin que bientôt ceux qui sont échappés du naufrage avec lui , vont lui être présentés , & que celui d'entre eux qui ne se distinguera point par quelque ta-

lent , sera puni. Arlequin tremble pour lui tout le premier. Il expose par quel accident ils sont dans cette Isle , & raconte à la Fée leur triste aventure en ces termes :

Léonore , Valere & Damon , & Florine.
Pasquin , Agathe & moi , tous jeunes gens
dispos ,

Voici notre histoire en deux mots.

Nous avons voulu prendre une route commune ,

Et nous avons vogué vers l'Isle de Paphos ,
Laisant sur les côtés l'Isle de la Fortune.

En allant , Monseigneur Neptune
A très-bien gouverné les flots ;
Mais au retour , ce n'était que chaos.

Par une tempête importune ,
Tourmentés fort mal à propos ,

Nous avons cru devoir nous échapper des
eaux ,

Et nous sommes venus , Madame , sur vos
terres.

Mais pour des beaux arts , des talens ,
Des chefs-d'œuvres , des dons brillans ,
Et semblables mysteres ,

Si nous en possédons , nous n'en possédons
guères.

La FÉE.

Il suffit ; en ce cas , il faut que dans ce jour
 Un spectacle affreux se prépare ;
 Au traitement le plus barbare ,
 Vous serez tous livrés avant la fin du jour.

Le Génie vient apprendre à la Fée ;
 qu'il a prononcé ses décrets à la Troupe
 qui a fait naufrage sur ses terres ; il
 lui dit qu'ils en ont d'abord frémi ,
 mais qu'ils se sont enfin rassurés , & qu'ils
 se flattent d'obtenir leur grace en fa-
 veur de deux de leurs camarades , dont
 l'un sçait un peu chanter , & l'autre joue
 assez passablement d'un instrument. La
 Fée répond au Génie :

Mais n'avez-vous pas dit qu'il faut que l'on
 excelle ?

Car dans tous mes Etats ,
 Qui ne fait acquérir une gloire immortelle ;
 Est semblable à celui qui rampe le plus bas.

Ce dernier décret acheve d'ôter
 toute espérance à Arlequin , & lui fait
 dire en tremblant :

Pour le coup , c'en est fait ; quel malheur est
 le mien ?

Car. . . tout ce que je fais, c'est que je ne
fai rien.

Il ajoute en pleurant :

O mon pere & ma mere !

Pourquoi ne m'avoir rien appris ?

Une fanfare annonce que l'épreuve
des Talens va commencer. Les étran-
gers arrivent, & Valere chante le pre-
mier :

Amour, fais-moi favorable,
Toi seul fais naître les talens ;
Amour, fais-moi favorable,
Elevé, adoucis mes accens,
Ton feu divin m'est secourable,
Au fond de mon cœur je le sens ;
Amour, &c.

Que l'on adore
Deux beaux yeux,
Par tout on est victorieux,
Et ce sentiment fait éclore
Mille dons précieux.

Que l'on adore
Deux beaux yeux,

La voix s'anime, & se ranime encore ;
Il suffit, pour former des sons mélodieux ;

Que l'on adore

Deux beaux yeux.

Amour, &c.

Léonore fait la seconde épreuve en récitant un conte ingénieux, mais qui tiendrait ici trop de place.

Le fleur Laveau, sous le nom de Damon, se présente à son tour, & après avoir demandé de l'indulgence, il joue sur la flûte & sur le hautbois plusieurs morceaux, dont le premier caractérise parfaitement la crainte & l'espérance. Il fut généralement applaudi.

Les autres épreuves se succèdent, & celle d'Arlequin est la dernière.

ARLEQUIN.

Je viens de rassembler mon art & ma science ;
J'avais grand tort d'avoir autant de défiance,

Oui, Madame, il est étonnant

Combien je suis savant.

Je suis surpris de ma propre abondance,

Je fais, regardez bien, je fais mille lazis.

Voyez-vous? Je fais faire aussi la capriole;

Est-elle bien? Je fais répondre aux clis, clis,

clis,

Il ne me manque enfin que la parole.

La Fée ne peut s'empêcher de rire,
& dit :

Que répondre ? Allons donc ; en ces derniers
instans

Qu'on ne me parle plus de supplice ;
L'esprit & la gaité , valent bien les talens ;
&c.

V A U D E V I L L E .

Une simple Bergere ,
Sans art , fans ornemens ,
Dans sa taille légère ,
Dans son humeur sincere ,
Fait voir mille agrémens ;
Le premier des talens ,
Est le talent de plaire.



Colin , tendré & sincere ,
M'offre des feux constans ;
Comment être sévere ?
Par une ardeur trop chere ,
Il enchante mes sens ;
Le premier des talens ,
Est le talent de plaire.



Cette Comédie ingénieusement ima-
ginée pour faire briller chaque Acteur

dans son genre, est de Fagan, qui n'auroit pas été moins bien reçu dans l'Isle des Talens, que sa Piece le fut du Public. Elle eut dix représentations qui furent toutes également applaudies.

LES PETITS MAITRES.

Comédie en trois actes en vers,
2 Juillet 1743. (1)

LA Comtesse, parente du Marquis, chez qui la plus grande partie de l'action théâtrale se passe, ouvre la scène avec un Chevalier, faux ami du Marquis, chez lequel ils arrivent de grand matin pour tramer sa perte.

Le CHEVALIER.

. . . Maîtres & Valets, tout dort dans ce logis ;

Notre Marquis sommeille au sein de l'indolence ,

Ou bercé des regrets de sa mauvaise chance,
De ses déréglemens se reprochant l'excès ,
Il veille en maudissant un malheureux succès.

(1) La scène est dans la Maison du Marquis.

La Comtesse apprend au Chevalier que le Marquis a fait une grosse perte au jeu, & qu'elle en a instruit ses parens, par un bon motif. Le Chevalier loue son bon cœur & vante le service qu'ils vont lui rendre tous deux, en le faisant interdire. Ils sont très-surpris de voir la Marquise si matin chez le Marquis; le Chevalier se propose de lui parler, & dit à la Comtesse de cacher sa surprise.

La Marquise, qui se défie également de la Comtesse & du Chevalier, plaint avec eux le sort déplorable, où la passion du jeu a jetté le Marquis. Ils s'exhortent les uns les autres à remuer tous leurs amis; le Chevalier & la Comtesse quittent la Marquise pour aller agir de leur côté, après l'avoir invitée à en faire autant.

La Marquise étant restée seule, fait connaître ses véritables sentimens dans ce Monologue.

Je ne m'en tiendrai point à des propos stériles,
J'espère lui donner des secours plus utiles;
Voilà nos gens de Cour, grand tapage, grand bruit,

Toujours bien des discours , & toujours peu
de fruit ;

Encore si ceux-ci n'avaient que le langage ,
Que les dehors fardés , dont la Cour fait
usage ;

Mais vouloir pousser l'art , jusqu'au point de
trahir

Ceux qu'avec plus de zèle on semblerait ser-
vir ,

De tout vice , à mon sens , c'est le plus détes-
table ,

Et je croirais garder un silence coupable ,
Si je ne découvrais au Marquis , aujourd'hui ,
Les indignes complots que l'on fait contre lui.

La Marquise se promet d'être mieux
instruite de ces mêmes complots par le
retour de Marton , sa fidele suivante.
Cette Marton vient habillée en Dame ,
elle demande à sa Maîtresse quel doit
être l'objet de son travestissement ; la
Marquise lui répond qu'elle en sera bien-
tôt instruite , & lui demande compte de
la commission dont elle l'a chargée au-
près d'Oronte. Marton le lui rend par
cette lettre d'Oronte même.

Marquise , vos soupçons ne sont que trop
certains :

Le Chevalier & la Comtesse

M'ont découvert leurs coupables desseins ;
Jugez si ma délicatesse
A pu souffrir la proposition,
Que contre le Marquis ces bons amis m'ont
faite ,
De quitter ma retraite ,
Et poursuivre avec eux son interdiction.
J'ai cru devoir , autant qu'il m'a paru possible ;
Pour n'être point suspect ,
Cacher par mon silence & mon air circon-
spect ,
A de tels procédés combien j'étais sensible ;
Agissez donc ; suivez votre cœur généreux
S'il est besoin , je vous seconde ,
Je ne renonce point au monde ,
Pour le secours des malheureux.

La Marquise se dispose à tirer le Marquis des pièges que le Chevalier & la Comtesse lui tendent. Pour s'en prévaloir, elle dit à Marton de la seconde dans une si noble entreprise; elle fait entendre que le Marquis lui avait été destiné autrefois pour époux; qu'elle l'a toujours estimé, quoiqu'il n'ait pas trop pris soin de s'en rendre digne; qu'elle n'oubliera rien pour le faire changer; elle ajoute, parlant toujours à Marton:

Je veux dans tout ceci , que tu me sois utile ;
Obliger le Marquis , & sous un autre nom.

Depuis huit jours au plus que tu me sers ,
Marton ,

On ne te connaît point ; j'ai donc sur toi la
vue ,

Pour jouer près de lui le rôle d'inconnue ;

Voilà le vrai motif de ton déguisement ,

Je remets à t'instruire après plus amplement.

Elle fait descendre Marton dans le Jardin , voyant venir Merlin , confident du Marquis. La Marquise flatte Merlin , de manière à lui faire croire qu'elle est amoureuse de lui. Merlin se trouvant au dessus de son état de Valet , & voulant faire accroire à la Marquise qu'il n'est pas ce qu'il paraît à ses yeux , lui dit d'un air de fatuité.

Ah! Madame , il en est que le malheur expose

A l'affront d'un état indigne , au-dessous d'eux...

Mais , non ; le vice seul doit nous rendre hon-
teux.

La Marquise se retire , & prie Merlin de prévenir son Maître en sa faveur.

Le Marquis querelle Merlin , & lui fait sentir tout le poids de sa mauvaise

humeur ; Merlin le radoucit d'abord , en lui apprenant qu'un de ses Fermiers vient d'apporter un gros sac d'argent à son Intendant ; le Marquis en est transporté de joie , & dit à Merlin d'aller chercher le Chevalier.

La Marquise vient se présenter au Marquis , qu'elle trouve chantant quelques fragmens d'Opéra. Elle l'avertit des pièges qu'on lui dresse & lui promet des secours effectifs. Le Marquis ne se refuse pas aux secours qu'elle lui offre, mais il lui dit qu'elle est mal instruite sur la défiance qu'elle prétend lui donner au sujet de la Comtesse & du Chevalier ; il lui apprend que son Intendant lui doit apporter une grosse somme , & que c'est ce qui le met de si bonne humeur. La Marquise lui inspire la même défiance sur son Intendant , qui conspire contre lui avec ses ennemis ; il n'en veut rien croire , & la Marquise ne lui fait pas moins espérer de le servir efficacement.

La Marquise étant sortie , le Marquis lui rend justice en ces termes , tant pour le passé , que pour le présent & pour l'avenir.

Au fond , la Marquise est aimable ;

Elle est solide amie , & franche & serviable ;
Et je ne puis la voir sans quelque émotion
&c.

M. Bertrand Intendant du Marquis ;
vient à lui chargé de papiers , qu'il lui
fait signer aveuglément , parce qu'il lui
en doit revenir de l'argent , à ce qu'il
lui fait entendre. Ces papiers qu'il lui
fait signer , doivent servir au Chevalier
& à la Comtesse , à faire interdire le
Marquis. Cet Intendant , qui est d'in-
telligence avec les faux amis du Mar-
quis , le quitte après lui avoir promis
de lui faire prêter de l'argent par un
Usurier , avec qui il partage le fruit de
cette usure.

La Comtesse & le Chevalier dispa-
raissent ensuite aux yeux du Marquis ,
& il apprend avec surprise qu'ils se sont
mariés à son insçu , & qu'ils n'ont rien
oublié pour le faire interdire & pour
achever de le ruiner : c'est la Marquise
qui instruit le Marquis de toutes ces
perfidies ; quoiqu'elle lui fasse toucher
au doigt toutes les circonstances de la
plus noire des trahisons , il en est si peu
ému , que voici toute la réponse qu'elle
en tire :

Un Intendant me vole !

Qu'ai-je à dire à cela ? Cet homme fait son rôle.

Peut-être, s'il avait beaucoup de probité,

Je n'y trouverais pas la même utilité, &c.

La Comtesse me trompe . . . Eh ! quoi ? c'est ma parente ;

Ce titre est suffisant, pour que mon bien la tente.

Mon ami me trahit par le plus lâche tour,

Mais il fait son emploi ; c'est un ami de Cour.

La Marquise voyant qu'elle s'est vainement flattée de le secourir, & que pour son malheur elle ne saurait le rendre digne de ses soins, lui dit enfin :

Soins, discours, actions, rien ne peut vous convaincre ;

Vous êtes l'ennemi que je ne saurais vaincre ;

Inutiles efforts ! j'en dois désespérer ;

Le fond de votre cœur vient de se déclarer.

Jamais la folle erreur n'en peut être bannie.

Vous l'avouerez-vous encore ? Après m'avoir punie

De l'orgueil d'avoir cru pouvoir vous corriger,

J'ai regret aux remords qui doivent me venger.

Ces dernières paroles de la Marquise font si humiliantes pour le Marquis, & il en est si vivement pénétré, qu'il se jette aux pieds de sa généreuse Aman-
te, & lui marque son repentir par ses
vers :

Jusqu'au fond de mon cœur votre discours pé-
netre ;

Il éclaire mes yeux, exprime un sentiment,
Qui dans mon ame opere un subit change-
ment ;

Il en bannit l'erreur, & ne laisse en sa place,
Que l'espoir d'obtenir votre estime & ma
grace ;

Ne la refusez point, je l'implore à genoux.

La Marquise, touchée de son repen-
tir, lui pardonne, & tous deux font gra-
ce à Merlin de toutes ses friponneries,
dont il promet à son tour de se corri-
ger.

Cette Piece est d'Aviffé ; elle n'eut
qu'un succès médiocre, parce qu'elle
n'offrait aux Spectateurs que des situa-
tions communes, & la beauté du ca-
ractere de la Marquise ne put faire
pardonner l'atrocité de ceux du Che-
valier & de la Comtesse.

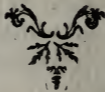
ARLEQUIN ET SCAPIN,
MAGICIENS PAR HAZARD.

*Canevas Italien en quatre actes ,
15 Juillet 1743.*

ARLEQUIN & Scapin entreprennent dans cette Piece de devenir les rivaux de leurs Maîtres, & d'enlever leurs Maîtresses ; mais ayant manqué leurs coups , ils quittent la Ville , & se retirent dans un bois , chacun avec un fusil , dans le dessein d'y vivre de leur chasse. Au premier coup que tire Arlequin , il voit tomber d'un arbre un livre , ou espee de grimoire , lequel contient tous les secrets de la magie. Ils ouvrent ce livre , & aussitôt trois Diablotins ou Génies , viennent leur offrir tout ce qu'ils demandent. Tantôt Scapin , tantôt Arlequin , munis du grimoire , font diverses niches à leurs maîtres. Arlequin se trouvant en prison , pendant que Scapin a le livre , il se voit prêt à être condamné à mort : Scapin revient avec le grimoire , le tire d'embarras , le fait disparaître aux yeux de ses Juges , & enlever par deux Diables,

dans une chaise à Porteurs. Enfin l'or qu'ils ont reçu des Génies , leur fait prendre la résolution de demander pardon à leurs Maîtres , & de brûler le grimoire.

Quoique cette Piece Italienne ait amené beaucoup de monde , & ait fait beaucoup de plaisir , par le jeu continu d'Arlequin & de Scapin , qui ne faisait que de débiter , je n'en aurais rendu aucun compte , à cause de la médiocrité de l'intrigue , & du peu d'intérêt qui s'y trouve , si elle n'avait été l'époque des feux d'artifice que donnerent les Sieurs Ruggieri , qui par cette nouveauté , ramenerent en foule pendant plusieurs années au Théâtre Italien , le Public qui commençait à l'abandonner , sans autre raison que son inconstance ordinaire.



LE COMBAT MAGIQUE.

*Caneyas Italien en cinq actes ,
12 Septembre 1743. (1)*

ON suppose que dans une de ces Isles régnoit un Roi juste, intègre, aimé de ses Sujets; la Reine son épouse, était à peu près du même caractère; ils avaient un fils unique nommé Cléatre, lequel quitte la Cour de son pere, pour se rendre dans la Cour d'un autre Souverain, afin d'y disputer le prix d'un fameux tournois, dans lequel la main d'une belle Princesse devait couronner le Vainqueur.

Après le départ du Prince, un Courtisan nommé Agénor, homme intrigant, adonné à la magie, & d'une ambition démesurée, trouve le moyen de se mettre en crédit parmi le Peuple, & de former un parti pour envahir le trône; il vient à bout de son dessein;

(1) La scène est dans une des Isles des Mers d'Ethiopie.

il trouve le moyen d'empoisonner le Roi.

Cependant Agénor n'est pas sans inquiétude, depuis la mort du Roi; il craint qu'Arlequin ne le soupçonne d'y avoir eu part; il prend le parti de l'enfermer dans un souterrain, & de l'y laisser pendant quelque tems, se chargeant lui-même du soin de lui porter tous les jours de quoi se nourrir.

Agénor a grand soin encore par les secours des Génies & des Esprits, d'empêcher que Cléatre & son épouse ne reviennent dans leur patrie; il leur fait même subir le joug de l'esclavage. Il ne s'occupe plus qu'à trouver les moyens de se faire déclarer Souverain de cette Isle, & d'y régner sur ses nouveaux Sujets; il ordonne même à son fils Tindare, d'aller disposer la Reine à devenir sa bru, en donnant la main à son fils.

Agénor, ennuyé de voir Arlequin dans le souterrain, où il est renfermé depuis fort long-tems, prend le parti de l'enterrer pour le faire mourir; il frappe la terre avec sa baguette, & aussitôt Arlequin en sort, paraissant fort étonné de revoir le jour. Agénor le rassure, & lui promet de l'envoyer dans un Pays où il trouvera tout à souhait, pour

contenter son appétit ; fromage , macarons , &c. Au même instant Agénor appelle ses gens , & leur commande d'exécuter ses ordres. Ils conduisent Arlequin dans un bois , pour le faire mourir , & dans le moment qu'on va exécuter un ordre si cruel , l'air paraît tout en feu ; ses assassins épouvantés prennent la fuite. Il paraît au fond du Théâtre un Tombeau , duquel s'éleve l'ombre du feu Roi , qui adresse ces paroles à Arlequin :

Arlequin , ne crains point ; c'est moi , qu'innocemment ,

Par l'ordre d'Agénor , tu privas de la vie ;
Enfermé dans ce lieu j'attends l'heureux moment ,

Qu'à mon lâche assassin elle sera ravie.

Cet arbre , qu'à Merlin ont consacré nos loix ;
De tout autre pouvoir brave l'effort vulgaire ;

Viens-en prendre une branche , & sa magique voix

T'apprendra ce que tu dois faire.

Qu'on punisse Agénor ; qu'on couronne mon fils ;

Je suis libre , je vole aux champs de l'Elisée ;

Le bonheur descendra sur mes Peuples sou-
mis,

Et la fidélité sera récompensée.

Adieu ; Merlin par moi te l'ordonne ; obéis.

Arlequin muni de cette branche, se promet de renverser tous les enchantemens d'Agénor, qui venait d'exciter une furieuse tempête, dans le tems que Cléatre & son épouse, l'accompagnés de leur suite, revenaient dans leur patrie, dans le dessein de le faire périr. Ils abordent enfin au rivage, quoiqu'ils aient été séparés par la tempête. Arlequin reçoit la Princesse & ses deux Suivantes, & les fait conduire à la Cour ; il recommande fort à Cléatre de ne pas paraître devant la Reine sa mere, de crainte qu'Agénor ne s'oppose à cette entrevue, & qu'il ne les éloigne de la Cour, par quelque autre nouvel enchantement. Mais voyant que Cléatre s'oppose à ce conseil, & qu'il est dans l'impatience de voir la Reine, Arlequin remédie à tout, en le touchant de sa baguette, & dans le moment les traits de Cléatre sont si changés, que la Reine ne le reconnaît plus pour son fils ; ce qui donne lieu à un jeu de Théâtre aussi plaisant que singulier.

Tindare, fils d'Agénor, trouve Cléandre; celui-ci est fort étonné de voir que le fils d'un simple Courtisan ne lui rende pas tous les honneurs qui lui sont dûs, comme Souverain depuis la mort de son pere, ils mettent l'épée à la main; Arlequin qui survient dans le moment, les touche de sa baguette & les rend immobiles, ce qui termine la dispute.

Cependant Agénor commence à s'apercevoir que sa magie réussit fort mal dans tout ce qu'il entreprend; il ne se rebute point; il parait au fond du Théâtre avec ses papiers & ses livres, sans épargner un grand in-folio qui contient toute la magie d'Atlas. Agénor, effrayé de tout ce qu'il voit, prend sa baguette pour appeller les gens les plus expérimentés en magie; mais Arlequin la brise en la touchant de la sienne, & il est obligé de se sauver, fort effrayé de tous les prodiges qu'il voit.

Arlequin apperçoit Serpilla, une des Suivantes de la Princesse, avec laquelle il avait déjà fait connaissance lorsqu'il avait fait conduire sa Maîtresse à la Cour; Scapin, Amant de Serpilla, trouve fort mauvais qu'un autre soupire pour

elle; ce qui occasionne encore une scène assez comique.

Agénor toujours résolu de ne pas abandonner son projet, & de se faire déclarer Roi, se fait de nouveaux amis, & répand parmi le Peuple des sommes considérables.

Les fideles Sujets du feu Roi en avertissent la Reine qui veut absolument faire punir le traître; Arlequin l'en empêche, & lui apprend qu'Agénor a causé la mort du Roi son époux; mais qu'elle peut compter qu'avec le secours de sa baguette, il vengera non-seulement la mort du Roi, mais qu'il fera régner son fils à sa place avant la fin du jour.

Cléatre se présente à la Reine sa mere, qui le méconnaît encore; mais comme Arlequin n'a plus les mêmes raisons, il le touche de sa baguette: le Prince reprend sa figure, se jette aux pieds de la Reine, qui l'embrasse comme son fils, & comme l'héritier du trône. Arlequin les prie d'aller tous deux chez la Princesse, & de se rendre tous sur la place publique, au moment où Agénor viendra pour s'y faire couronner. Arlequin conseille même à la

Reine

Reine qu'elle consent de feindre à la proposition qu'Agénor lui fera de donner la main à son fils.

Agénor arrive en grande pompe, & suivi du Peuple, il se place sur le Trône qui avait été préparé. La Reine arrive un moment après : Agénor ne manque pas de lui proposer le mariage dont son fils lui a déjà parlé ; la Reine ne sçait si elle doit accepter ou refuser, & se trouve dans une grande perplexité ne voyant point arriver Arlequin, mais il paraît tout d'un coup devant Agénor. Il lui reproche d'abord l'ordre qu'il a donné de le faire mourir, & après lui avoir rappelé tous ses crimes, il touche de sa baguette le Trône ou Agénor s'est placé, & il se change à l'instant en une cage de fer, ou cet usurpateur se trouve enfermé.

Arlequin apprend alors à la Reine, au Prince son fils, à la Princesse & à leurs Sujets, que sa baguette n'avait de pouvoir que pour punir Agénor & placer le fils du Roi sur le Trône ; il ajoute que ne pouvant plus en faire un aussi noble usage, il s'en servira seulement pour ordonner une fête destinée à célébrer le retour du Prince. La fête est composée de plusieurs divertissemens,

qui sont terminés par un feu d'artifice superbe.

Cette Piece Italienne, qui renferme plus de morale & offre plus d'intérêt que les Canevas ordinaires, fut très-applaudie & a toujours été remise avec succès.

LE TUTEUR.

*Canevas Italien en un acte, 7 Janvier
1744. (1)*

MARIO, Amant de Camille, se plaint à Scapin son Valet de la difficulté qu'il trouve à s'introduire chez Pantalon, Tuteur de sa Maîtresse. C'est une Orpheline fort riche, que son pere a confiée en mourant à Pantalon, qui la tient rigoureusement enfermée. On ne dit point dans la Piece comment les deux Amans ont fait connaissance, mais il y est exprimé qu'ils soupçonnent que Pantalon veut lui-même épouser Ca-

(1) Le théâtre représente une rue, où l'on remarque la Maison de Pantalon, & une autre Maison qui appartient à Scapin.

mille, pour se dispenser de lui rendre compte de son bien, & la suite fait voir qu'ils ont soupçonné juste. Scapin assure son maître qu'il viendra à bout de tromper la vigilance du Tuteur, & Mario sort en lui recommandant ses intérêts. Pendant que Scapin rêve aux moyens d'exécuter sa promesse, il voit arriver Arlequin équipé en voyageur, Scapin & lui se reconnaissant pour amis intimes, ils se rendent compte mutuellement de leurs aventures depuis qu'ils ne se sont vûs ; le résultat de celles d'Arlequin, c'est qu'il est fort las, qu'il meurt de faim, & qu'il n'a point d'argent pour payer son gîte, & acheter de quoi manger. Scapin lui apprend qu'il est au service d'un Seigneur fort riche & fort généreux, à qui l'habileté d'Arlequin peut être utile, & qui le récompensera bien, & fournira à tous ses besoins; il ajoute qu'en attendant il lui offre un azile dans une maison qu'il lui montre, qu'il a déjà acquise des libéralités de son maître, & dont Arlequin peut compter dès ce moment que la moitié est à lui ; en même tems il le fait entrer dans cette maison, & va rendre compte à Mario de ce qu'il vient de faire pour son service. Il revient un mo-

ment après avec Mario, auquel il conseille de ne pas manquer de donner une bonne idée de sa libéralité à l'habile intrigant qu'il vient de mettre dans ses intérêts, il frappe à la porte du logis où il l'a laissé; Arlequin lui répond de dedans la maison, & lui désignant différents ustensiles qu'il y a trouvés, & dont il lui demande le nom, il lui crie à mesure que Scapin l'en instruit, qu'il vient de les manger, jusqu'à de la chandelle & des bottes. (1)

Enfin Arlequin sort de la maison, & Scapin le présente à Mario, auquel il promet des merveilles. Cette scène est interrompue par des Lazzis d'Arlequin, qui s'imagine sentir alternativement dans toutes les parties de son corps les éperons des bottes qu'il vient de manger. Scapin quitte la scène, & le laisse avec Mario, qui lui promet de récompenser généreusement ses services, & lui montre une bourse pleine d'or qui excite l'avidité d'Arlequin. Tout en entretenant Mario de son zèle, & de

(1) Cette scène est prise du Baron Allemand, Comédie en trois actes, de l'ancien théâtre Italien, aujourd'hui réduite en un acte au nouveau, sous le nom d'Arlequin Baron Suisse.

la capacité qu'il a acquise dans ses voyages, il fait ce qu'il peut pour s'en saisir sans en pouvoir venir à bout, Mario qui la tient de sa main, esquivant toujours en gesticulant celle d'Arlequin qui suit la sienne, sans faire semblant de s'apercevoir de son dessein. Enfin, il fait le geste de la remettre dans sa poche, & la laisse tomber; Arlequin met le pied dessus, & Mario qui affecte de se promener en lui parlant, a toutes les peines du monde à lui faire quitter sa place pour le suivre; il allégué un rhumatisme qui le rend boiteux, & obligé de céder aux raisons de Mario, qui lui persuade que l'exercice est bon pour son mal, & aux efforts qu'il fait pour l'attirer à lui, il se baisse, ramasse la bourse le plus adroitement qu'il peut, & la cache sous sa veste. Mario s'aperçoit d'une tumeur qui lui est survenue à la poitrine, & veut à toute force ouvrir cet abcès avec son épée; Arlequin effrayé, s'écrie qu'il se sent mieux, & en effet, l'abcès disparaît, la bourse ayant changé de place, & Arlequin l'ayant cachée sous son chapeau. Mario après avoir joui encore quelques momens de l'embaras d'Arlequin, le quitte en lui ôtant son chapeau fort hon-

nêtement, & lui disant : adieu mon cher Arlequin. Il répète deux ou trois fois cette politesse & fort ; mais Arlequin n'a pas beaucoup de tems pour s'en applaudir, car il rentre dans l'instant, & vient comme par réflexion reprocher à son nouveau valet sa grossiereté de ne pas ôter son chapeau à son Maître qui lui marque tant d'amitié, & qui le salue le premier ; il ne peut comprendre qu'un homme qui doit avoir appris à vivre en voyageant tombe dans une pareille faute, Arlequin s'excuse sur un gros rhume, mais Mario lui répond que le peu de tems qu'il faut pour ôter son chapeau & le remettre, ne peut lui faire courir aucun risque, & en même tems il le lui ôte lui-même ; la bourse tombe ; Mario s'en fait, & feint une grande colere ; il fait les plus vifs reproches à Arlequin, & malgré sa résistance, il lui saisit le bras, disant qu'il veut percer de son épée la main qui a fait un coup si hardi ; mais au lieu de la percer, il remet dedans la bourse qu'il vient de ramasser, & assure Arlequin qu'il en a beaucoup d'autres pareilles pour le payer de chaque service qu'il lui rendra ; en même tems il le quitte tout de bon, & le laisse transporté de

joie. Scapin revient sur la scène, Arlequin lui fait part de sa bonne fortune, & lui propose de lui vendre la part qui lui reste de la maison dont il lui a donné la moitié, parce qu'il aime à loger à son aise, & qu'il est bien aise d'être en droit de le prier de chercher un autre logement; Scapin a bien de la peine à lui faire comprendre que son intention, en partageant sa maison avec lui, a été de lui donner un asile, & non le droit de le mettre lui-même à la porte. Ils sortent ensemble. Le Théâtre change & représente le cabinet de Pantalon, où on le voit qui appelle Coraline sa Servante, & qui défend qu'on le vienne troubler. Il se met à une table à compter de l'argent, (*) dont Arlequin qui s'est déjà introduit chez lui, & jusques dans cette chambre, on ne sçait comment, se saisit à mesure. D'abord il croit se tromper dans son comp-

(1) Cette scène & les suivantes, jusqu'au moment où Pantalon se prépare à sortir, ont été ajoutées quand on a repris le Tuteur trompé, sous le titre du Tuteur; elles sont prises du Canevas Italien, intitulé: *l'Amour extravagant, ou les Filles amoureuses du Diable.* On en fait usage dans plusieurs Pantomimes à la Foire.

te, puis il appelle Coraline, croyant que c'est elle qui veut l'inquiéter par plaisanterie; elle arrive, lui prouve qu'elle n'est point entrée dans le cabinet depuis qu'il l'a renvoyée, & se retire. Pantalon se prend de tous ses mécomptes à la force d'une imagination préoccupée; il se remet à calculer, & surprend enfin la main d'Arlequin. Il se tourne, voit une face noire à côté de la fienne, & s'écrie avec frayeur que c'est le diable; le tremblement qui doit le saisir, & les autres symptômes d'effroi donnent beau jeu au talent de l'Acteur chargé de ce rôle. Coraline accourt à ses cris, & ne trouvant plus personne avec lui, parce qu'Arlequin s'est caché pendant le saisissement de Pantalon, elle se moque de lui, & le rassure avec bien de la peine. Il ne veut pas même continuer le calcul qu'il avait entrepris, & dit à Coraline qu'il est obligé de sortir pour une affaire pressée, mais il lui parle, avant que de s'en aller, de l'inquiétude où il est toutes les fois qu'il est obligé de s'absenter du logis; il lui confie ses vues sur Camille, & les motifs qui les ont fait naître; il lui recommande, en lui promettant une bonne récompense, de faire une garde

assidue, & lui défend de laisser entrer personne qu'il ne soit revenu; elle promet d'obéir, & Pantalon fort de chez lui. Le Théâtre change encore, & représente l'appartement de Camille, où elle s'entretient avec Coraline, de la sévérité de son Tuteur, dont la sou-brette gagnée par les promesses qu'il lui a faites, excuse le procédé. Mario, Scapin & Arlequin, qui vient apparemment d'introduire les deux premiers, entrent pendant cette conversation. D'abord Coraline les querelle avec beaucoup de volubilité, en haussant la voix de plus en plus; mais au milieu d'une tirade fort vive, la vue d'Arlequin qui lui est nouvelle, fait sur elle une telle impression, qu'elle en perd la parole, & ne fait plus que bégayer quelques mots, avec la joie peinte sur le visage. Enfin après avoir écouté tout ce qu'Arlequin lui dit du pouvoir de l'amour, que Pantalon a grand tort de vouloir borner, en captivant Camille comme il fait, & dont lui-même qui lui parle n'a pu se défendre, à la première vue de Coraline, elle recouvre l'usage de la parole pour déclamer sans ménagement contre la tyrannie de son Maître, & pour engager sa jeune Maîtresse

à s'en affranchir. Mario s'entretient avec Camille ; Arlequin & Scapin se disputent à qui fera la conversation avec Coraline , mais elle préfère Arlequin , qu'elle appelle un joli brunet, au grand regret de Scapin qui en est depuis long-tems amoureux. Son nouvel Amant lui apprend qu'il est un des bons partis de la Ville ; qu'il possède une bourse pleine d'or , sans compter toutes celles qu'on lui a promises , & la moitié d'une maison ; il atteste Scapin de la réalité de cette dernière possession ; pendant ce détail & les lazzis de jalousie de Scapin , Pantalon frappe à la porte ; Mario & les deux Valets effarouchés se cachent sous un tapis , auquel les femmes font prendre la forme d'un canapé ; (*) elles disent à Pantalon, après l'avoir fait entrer, que c'est un meuble nouveau dont Camille vient de faire emplette. Pantalon s'asseoit dessus , & à chaque mouvement qu'il fait , le canapé prend une nouvelle situation ; à cette incommodité se joignent les malices que lui fait Arlequin , auquel d'un autre

(1) Cette scène est prise de la Comédie Italienne , intitulée : *le Mariage entre les vivans & les morts.*

côté la posture gênée du Maître & des Valets donnent lieu de se livrer à beaucoup de lazis. Enfin Mario lassé de se contraindre, se leve, & voyant Pantalon porter la main à son poignard, il tire son épée pour lui en imposer, & lui déclarer que quoiqu'il soit Tuteur de Camille, il n'a aucun droit de l'empêcher de l'épouser, puisque c'est un établissement convenable pour elle, & qu'il est résolu de terminer malgré lui. Pantalon répond qu'il ne lui fera pas aussi aisé² d'ôter de ses mains le bien de Camille que sa personne; Mario replique qu'il va se saisir de ce qui l'intéresse le plus, & qu'il attendra les ordres de Camille sur le reste; en même tems il sort avec Camille; Arlequin & Scapin le suivent, & le premier emmène Coraline; Pantalon n'ose s'opposer au départ de la pupille, non plus qu'à celui de sa Servante, & la Comédie finit.

Ce Canevas avoit été donné en 1733 sous le titre du Tuteur trompé; lorsqu'il fut remis en 1744, on y ajouta plusieurs scènes tirées de différentes autres Pièces; & ajusté de cette manière, il fit le plus grand plaisir: il y a encore

un Canevas Italien en trois Actes qui fut donné le 14 Septembre 1716, sous le titre (Tapeti) les Tapis. Elle est de l'ancien Théâtre Italien.

LES MARIAGES ASSORTIS.

*Comédie en trois actes, en vers,
10 Février 1744. (1).*

DORIMON reproche à Damon, son fils, une maniere de vivre trop singuliere; mais ce jeune homme vertueux, en convenant avec son pere de la justice du reproche qu'il en essuie, lui montre que ce défaut apparent, est une vertu réelle.

Out, je suis accusé de singularité,
Car tout homme à talens est par moi respecté;
La plûpart, il est vrai, ne vont point dans
le monde,
On s'y pique à l'envi d'ignorance profonde;
On déclare la guerre au seul titre d'esprit,
Et l'on paraît méchant, lorsqu'on approfondit

(1) La scène est à Paris.

Dans le monde, faut-il qu'un Savant se répande?

Quels discours découfus voulez vous qu'il entende?

J'espérais rencontrer dans ce monde charmant,

Des vertus où l'esprit sème son agrément;

Dans ce qu'on nomme ici la bonne compagnie,

J'ai cru qu'on se formait le cœur & le génie,

Et que ce qui faisait une bonne maison,

C'était l'art d'être aimable avec de la raison.

Je l'ai connu ce monde; ah! grands Dieux, quelle école!

C'est de nos jeunes gens une cohorte folle,

Sans principes, sans goût, s'accrochant à des mots,

Révoltans dans leurs airs, libres dans leurs propos,

Dont l'esprit effrené, sans respect, sans prudence,

Fait rire la Folie, & rougir la Décence;

J'ai cru que je pouvais, sans me faire aucun tort,

Laisser ces Messieurs-là qui me déplaisent fort,
&c.

D O R I M O N.

Damon , on pense bien quand on fait se con-
duire ,

Et ce grand art consiste à savoir se produire.

Fréquentez ces Maisons , où , sans être sou-
mis ,

Dans l'éclat des honneurs , on se fait des amis :

Tous les vôtres , mon fils , plus chagrins que
sauvages ,

Au Dieu de la fortune ont offert des homma-
ges.

Ces hommes rebutés , méprisent par dépit

Ceux dont le crime fut d'effacer leur crédit ;

Libres en apparence , ambitieux dans l'ame ,

C'est l'animosité qui fronde & qui déclame ;

Ils haïssent les Grands par pure passion ,

Et leur misantropie est de l'ambition.

Leur esprit dédaigneux , que leur disgrâce en-
traîne ,

Paraît briser leurs fers , tandis qu'il les en-
chaîne ;

Ce qu'on nomme vertu , je le vois d'un autre
œil ;

On ne hait l'Univers , que par esprit d'or-
gueil.

Ces deux portraits pour être oppo-
sés ne se détruisent pas l'un l'autre , &

Dorimon qui voudrait que son fils mît un peu moins de sévérité dans sa philosophie, est ravi d'apprendre de lui-même, qu'il ne sent aucune répugnance pour le mariage. Ce pere a déjà chargé le Chevalier son second fils, de chercher un parti convenable à Damon; ce cadet aussi superficiel que l'aîné est solide, arrive & apprend à son pere qu'il a trouvé pour son frere le Philosophe, une épouse dont il fait le portrait suivant :

C'est une fille riche; elle n'a plus de mere,
C'est toujours une avance, & sur-tout point
de frere.

Elle n'a qu'une sœur qui fait choix du Cou-
vent,

Le pere sera mort dans un an, même avant.

DORIMON.

T'a-t-il donné parole ?

Le CHEVALIER.

Oui, sa face est mourante;

Cette fille a de plus une assez vieille tante,
Décrépite & coquette, & dont le teint fané
Cache les passions sous un front sillonné.

Le tems chez elle encor n'a point éteint leur
braise ,

Sa mine a soixante ans , son cœur n'en a que
seize ;

Elle a du bien vraiment , il serait dangereux
Qu'un jeune homme parût trop aimable à ses
yeux ,

Il s'en emparerait par un bon mariage ,

Et c'est à quoi je veux pourvoir en homme
sage.

Damon n'est pas trop satisfait du portrait que son frere vient de faire d'Angélique, sa future, & son éloignement est justifié, par les impertinences que Finette, Suivante de cette Angélique, débite en venant le consulter de la part de sa Maîtresse, sur la coëffure qu'elle doit préférer pour lui plaire ; elle lui apprend qu'elle desirerait aussi que l'entrevue se fit au Bal de l'Opéra. Damon sort, & le Chevalier apprend à Angélique qui arrive, que la proposition qu'il a faite à son frere de l'épouser, n'est qu'une ruse dont il veut se servir pour l'obtenir lui-même, attendu que le pere d'Angélique, ne pourra se résoudre de son plein gré, à don-

ner sa fille , qui est riche , à un Cadet de famille ; il continue ainsi , après avoir fait de son frere le portrait d'un pédant.

C'est un homme à souhait pour servir notre flâme ;

Car , fut-il au moment de vous prendre pour femme ,

Il s'en défilera sans aucun repentir ,

Si Monsieur votre pere y veut bien consentir.

Or , il ne faut qu'un point afin qu'il y consente ;

C'est de pouvoir jouir du bien de votre tante ,
Car cet article seul doit être notre objet.

Il faut donc vous prêter à servir mon projet ,

Jouez l'impertinence aisée & nonchalante ,

D'une femme à grands airs , dont l'époux représente ,

Vous verrez aussi-tôt mon frere épouvanté.

Voilà tout votre rôle , & moi de mon côté

Je serai l'Amoureux ; à la bonne Arxminute

Avec succès déjà j'ai commencé la feinte ,

Son ame s'adoucit & ne doute de rien ,

Et quand j'aurai son cœur , j'aurai bien-tôt son bien.

Damon commence le second acte avec Beauval son ami , qui n'approuve

pas la facilité avec laquelle Damon consent au mariage que son pere, ou plutôt son frere le Chevalier a projeté par des vues qui ne regardent que lui-même ; ce galant homme est digne de toute la confiance que Damon lui accorde , & lui parle ainsi sur l'union précipitée qu'il est prêt de former.

Je suis trop votre ami , pour n'être pas sincere ;

L'Hymen & le bonheur ne se rencontrent guere ;

De l'Hymen aujourd'hui l'on ne serre les nœuds ,

Que pour être opulent , & non pour être heureux.

Cette foi qu'on se donne , est un vœu mercenaire ,

Qu'on forme effrontément , sans aimer & sans plaire ,

C'est à la soif du bien qu'on cherche à s'immo-
ler ;

Ce sont des chaînes d'or , dont on veut s'accabler ;

Ce lien dépouillé de tendresse & d'estime ,

N'a point cette vertu qui le rend légitime ,

Qui produit des époux le charme naturel ;

Et ce bonheur se change en un malheur réel.

Damon ne pense pas tout à fait comme son ami sur le mariage, il lui dit :

L'Amour n'est pas toujours un flambeau bien
fidele ,
Sa flâme éblouit trop , pour ne consulter qu'elle ;
Et quand la main du tems l'éteint dans notre
cœur ,
Souvent de notre choix nous découvrons l'er-
reur.

BEAUV AL.

Je sai trop quel malheur le mariage entraîne ,
Je voudrais n'en avoir jamais ferré la chaîne.

DAMON.

Vous êtes marié ?

BEAUV AL.

Non , je ne le suis plus.
Le tems ne peut calmer mes chagrins superflus ,
Je pleure tous les jours l'épouse la plus sage ;
Des graces , des vertus , elle était l'assem-
blage.
J'étais riche , un naufrage enleva tout mon
bien ;
Ma femme me restait , je crus ne perdre rien.
Elle suivit mes pas au fond d'une retraite ,

Ce fut-là qu'au-dessus des faux biens qu'on regrette ,

L'Amour me fit sentir , que malgré le malheur ,

L'homme possède tout , quand il jouit d'un cœur.

La mort frappa ma femme ; il m'en reste une fille ,

Elle seule aujourd'hui fait toute ma famille ;

Mon ami , concevez quel est mon désespoir !

On ne m'accorde pas la douceur de la voir.

Un oncle plus généreux par vanité que par sentiment , s'est chargé du soin d'élever cette fille , qu'il refuse aux embrassemens de ce pere malheureux , qu'il ne veut pas même reconnaître pour son parent. Damon demande à son ami le nom d'un parent si cruel ; mais il est interrompu par l'arrivée du Chevalier , auquel il cede la place , après l'avoir suffisamment relevé sur quelques propos peu honnêtes , que sa mauvaise fortune lui a attirés de la part de cet étourdi.

Dorimon leur pere , vient annoncer à Damon sa future épouse , & son futur beau-pere. Ils ne se font pas long-

tems attendre; ils sont suivis d'une vieille tante & d'une prétendue sœur d'Angélique, dont nous apprendrons le sort au dernier acte.

Cette scène entre les parties contractantes, est du nombre de celles qu'on appelle remplies de jeu comique. L'équivoque continuelle qui en fait tout le prix, est de convention entre le Chevalier & Angélique; la Vieille qui y est jouée, se croit aimée du Chevalier, qui n'en veut qu'à Angélique; pour Hortense, qui ne trempe nullement dans la fourberie du Chevalier, la bonne Araminte lui donne ce conseil:

Hortense, écoutez bien, & sentez cet honneur;

D'Angélique ma niece, il faut vous dire sœur,
Il faut ensevelir l'état de votre pere,
De peur de vous tromper, ayez soin de vous taire.

Ces mesures bien prises, & bien observées, produisent une scène très-amusante. Lisimon, pere d'Angélique, ne retrouve point en Damon l'homme singulier qu'on lui a peint sans doute d'une manière ridicule, il l'en félicite.

D A M O N.

Si j'osais me charger d'un pareil personnage ;
 Pour pouvoir m'approuver, je vous trouve
 trop sage ;

Qui cherche à s'annoncer sous ce titre affecté,
 N'est souvent dans le fond, qu'un esprit avorté,
 Qui veut en imposer, à la faveur d'un terme,
 Sur l'incapacité qu'en soi-même il renferme ;
 Mais celui qui s'applique à n'avoir jamais
 tort,

Qui malgré ses talens, paraît simple à l'a-
 bord,

Qui pour faire plaisir, desire des richesses,
 Qui connaît l'amitié, qui passe les faiblesses,
 Qui des travers publics rit en particulier,
 Voilà ce que j'appelle un homme singulier.

Chaque personnage remplit son caractère dans cette scène. Les deux pères parlent d'intérêts, Angélique minaudes, & la vieille Araminte lorgne tendrement le Chevalier, qui persifle son frere, lequel est tout occupé à admirer la douceur & les perfections de l'aimable Hortense qui le charme.

La scène suivante se passe entre Araminte, Angélique qui n'est vue que du Chevalier, & celui-ci qui lui adresse toutes les choses tendres, que la folle Ara-

Artemite a la sottise de prendre pour elle.

Damon a ensuite une conversation avec Hortense , qui développe leur caractère , & leurs penchans réciproques.

Dans la premiere scène du troisieme acte, le Chevalier a pris soin d'obtenir le consentement de Lisimon , pere d'Angélique , à qui il a expliqué ses projets.

LISIMON.

En faisant le bonheur d'une fille que j'aime ;
Dans cette affaire-la , mon plaisir est extrême,
De voir qu'avec adresse on attrape ma sœur ;
Et lorsque de son bien vous serez possesseur ,
De concert avec vous , je me mocquerai
d'elle.

Le Notaire que le Chevalier a mis dans ses intérêts , parle ainsi à Lisimon :

De la donation la forme sera telle ;
Qu'Artemite sera frustrée entièrement ,
Et ne touchera rien que par votre agrément ;
Je fais , graces au Ciel , mon métier de Notaire.

Artemite vient confirmer ce que le Notaire vient d'assurer à Lisimon.

ARAMINTE.

Chevalier , ayez soin de faire bien transcrire
Ce qu'en votre faveur ma tendresse m'inspire.

Le NOTAIRE, *écrivant.*

Par devant fut présente en son plein jugement.

ARAMINTE, *dictant.*

Jacqueline Araminte.

Le CHEVALIER.

A l'âge où sûrement
Une fille a son bien sans être émancipée.

ARAMINTE.

Ayant de tous les tems eu du goût pour l'épée ,

Aimant du Chevalier la personne & l'état. ? ?

Ecrivez : pour donner force à cet acte-là ,

Que si du mariage il ne sort pas lignée ,

Malheur , dont , grace au Ciel , je suis bien éloignée ,

Je donne néanmoins mon bien au Chevalier ,
Sans qu'aucun autre puisse en être l'héritier.

Araminte se trouve par cet acte aussi bien liée qu'on le peut-être dans un mariage de Comédie ; mais celui de
Damon

Damon avec Angélique, est plus éloigné que jamais. Il a eu une conversation avec Hortense, dans laquelle il a eu lieu d'admirer plus que jamais les belles qualités de cette charmante personne; & ne pouvant plus résister aux sentimens qu'elle lui inspire, il lui avoue le penchant qu'elle lui a inspiré dès la première vue: elle s'en défend d'abord, mais Damon a lieu de voir que c'est moins son indifférence que sa raison, qui la fait s'opposer au dessein qu'il a de la demander à Lisimon, de qui elle lui avoue qu'elle ne dépend pas entièrement. Quoi qu'il puisse en arriver, il est résolu de rompre absolument avec Angélique qui vient aussi dans la même intention. Quoiqu'ils ne ressentent aucun penchant l'un pour l'autre, la simple honnêteté les jette dans un grand embarras qui redouble réciproquement par l'erreur où ils sont l'un & l'autre de leurs sentimens particuliers; ce qui produit une scène vraiment théâtrale. Enfin ils s'expliquent, & leurs satisfactions se déclarent à mesure que leurs sentimens se développent. Damon fait part de sa joie à son ami Beauval qui l'en félicite, & auquel il est prêt de confier sa nouvelle pas-

sion, lorsqu'un laquais de M. Lifimon, vient prier cet ami d'aller trouver son Maître, pour une affaire de la dernière importance.

Damon reste seul & se livre à l'idée flatteuse de posséder sa chère Hortense, qui paraît, & par une action digne de sa générosité, elle vient mériter le bonheur qu'il lui destinait, & lui apprend qu'elle n'est point fille de Lifimon.

On voudrait cependant vous en faire un mystère ;

Comment pourrai-je, hélas ! désavouer mon père ?

Par quel motif encor, Damon, pour vous tromper ! . . .

DAMON.

Que ce discours, Hortense, a lieu de me frapper !

HORTENSE.

On fait bien plus, on veut que de cet artifice, Mon père même soit le malheureux complice ; A ne me plus connaître, on veut le condamner ;

De l'appeller mon père on veut me détourner ;

Je mourrais de douleur, s'il allait me défendre
De prononcer un nom & si cher & si tendre,
Non, je ne le pourrais; tout viendrait me
trahir,

Mon cœur me forcerait à lui désobéir.

D A M O N.

Pour jeter sur son nom la honte du silence,
Qu'a donc fait votre pere ?

H O R T E N S E.

Il est dans l'indigence.

La fortune autrefois cherchant à l'enrichir,
Ne lui donna des biens que pour les lui ravir.
Ils les a tous perdus; voilà quel est son crime.

D A M O N.

Le malheur qu'on soutient, rend plus digne
d'estime.

De grace, nommez-moi ce pere infortuné ?

Il paraît; ce pere n'est autre que
Beauval, & Hortense se jette à ses ge-
noux.

Mon pere, à votre aspect que mon ame est
ravie !

Ah! ne prononcez pas le malheur de ma vie,
Je ne voudrai jamais Damon pour mon époux,
S'il faut pour l'obtenir que je renonce à vous;

H ij

Votre seule amitié pour mon cœur a des charmes ,
 Nommez-moi votre fille , & calmez mes alarmes.

D A M O N .

Ciel ! qu'entens-je ? Sa fille ! ô bonheur inoui !
 Quoi , le pere d'Hortense est mon meilleur ami !

BEAUV AL, à Damon.

Comblé de vos bienfaits, j'étais dans l'impuissance
 De vous rendre certain de ma reconnaissance;
 Trop heureux qu'aujourd'hui l'Amour soit de moitié ,
 Et vienne à mon secours pour payer l'amitié.

Dorimon ne peut refuser son consentement à une union si bien assortie ; & celle du Chevalier avec Angélique, qui ne l'est pas moins, acheve de remplir le titre de la Piece, qui finit au gré de tous les Acteurs ; si ce n'est Araminte qui mérite d'être punie, pour avoir voulu, par un caprice condamnable, priver ses véritables héritiers de sa succession. Je ne crois pas cependant que ce motif excuse suffisamment la

conduite du Chevalier, & qu'il doive devenir Escroc, pour apprendre à sa Tante à n'être plus folle; c'est créer un vice pour corriger un ridicule. Au reste, cette Piece eut tout le succès qu'elle méritait, par la beauté des détails & des autres caracteres, & même par l'intérêt qui se fait sentir dans plusieurs scènes, & dont on ne peut se défendre au dénouement. Elle eut quinze représentations avant Pâques, & plusieurs reprises également applaudies; elle est de M. l'Abbé de V. . . .



 L'APPARENCE TROMPEUSE.

*Comédie en un acte en prose , 2 Mars
1744. (1)*

DORIMON, *Amant de Florise.*

DE toutes les especes d'amour que la nature nous inspire pour un sexe trop charmant , il n'y en a point de plus pénible , que celui que l'on sent pour une veuve ; une fille coûte bien moins à conquérir. Le charme de la nouveauté , l'attire d'un bonheur inconnu , & le penchant d'un cœur sans expérience , lui font faire la moitié du chemin ; & si la pudeur , ou l'orgueil , ou sa petite malice , lui imposent silence sur ses sentimens , une démarche , un coup d'œil , un geste , les trahit & les décele ; avec une veuve , on n'a point ces ressources là ; & il semble que par une fatalité attachée à ce que l'on possède , elle tire de l'étendue de ses connaissances , le droit & le pouvoir d'en mépriser l'usage.

(1) La scène est à Paris , chez Florise.

J'aime Florise depuis un an ; je me suis déclaré six mois après ; depuis trois mois je demande à l'épouser , & je ne fais pas encore si elle m'aime , . . . Oh parbleu ! je perds patience ; & il est tems enfin que je sorte d'une incertitude si cruelle , &c.

Dorimon ne croit pouvoir mieux s'éclaircir du doute où il est sur son amour , qu'en interrogeant Carlin & Nérine. Le premier est Valet d'Ariste , qu'il soupçonne d'être son Rival , & l'autre est Suivante de Florise , dont il est Amant. Ce Carlin & cette Nérine sont mariés , & ne s'accordent pas trop bien ; ils viennent ; il les interroge , & pour les mieux mettre dans ses intérêts , il leur promet de les mettre en état de se passer d'être Valet ou Suivante , s'ils le servent bien dans cette occasion. Les éclaircissemens qu'il en tire , ne font que le mettre dans une plus grande incertitude. Nérine lui promet de nouveaux soins ; il lui promet à son tour cent louis , si elle lui tient parole. Voici comment elle y réussit ; Florise vient ; Nérine tâche de pénétrer son cœur , mais inutilement ; sa Maîtresse ne la croit pas assez discrète , pour mériter

sa confiance ; elle écrit à Arifte, & charge Nérine de lui porter son billet, qu'elle cache avec soin. Florise s'étant retirée, l'infidelle Suivante voudrait bien savoir ce qu'elle vient d'écrire, les cent louis promis augmentent la tentation ; elle y succombe ; elle rompt le cachet ; elle ouvre le billet, voici ce qu'il contient :

« Qu'avez-vous, mon cher mari ?
 » Pouvez-vous m'abandonner comme
 » vous faites ? Quoi ! trois jours sans
 » me voir, ni m'écrire : c'est trop me
 » négliger. Venez au plutôt vous justi-
 » fier de cette froideur. Adieu, mon
 » cher mari, je vous attends ».

Le nom de mari que Florise donne à Arifte, fait le nœud de la Piece. Dorimon ne vient que trop tôt pour son malheur ; Nérine lui fait part de la découverte qu'elle vient de faire ; elle lui remet cette fatale lettre, dont le port lui est assez largement payé ; elle reçoit les cent louis que Dorimon lui a promis, & le prie très-instamment de ne point déceler l'infidélité qu'elle a faite à sa Maîtresse, en faveur de son bienfaicteur. Dorimon est aussi surpris qu'irrité du mariage qu'il vient d'apprendre, & de la dissimula-

tion d'Ariste ; il prend le parti de dissimuler à son tour. Ariste le presse de demander la main de Florise ; Dorimon ne manque pas de prendre cette marque d'amitié pour une insulte ; cependant il garde le silence pour tenir parole à Nérine. Cette dissimulation donne lieu à d'autres scènes qui sont très-amusantes pour les Spectateurs ; elles sont cependant un peu multipliées ; enfin Dorimon outré de la fausseté d'Ariste & de Florise, montre la lettre qu'il a reçue de Nérine ; l'équivoque est facilement éclaircie , & Florise qui aime Dorimon , & qui ne peut qu'être flattée de sa jalousie , signe le contrat qu'Ariste avait pris soin de faire dresser , ainsi que de préparer une fête qui termine la Piece , & après laquelle on chante un Vaudeville.

Cette Piece qui eut beaucoup de succès est de Guiot de Merville. On peut lui reprocher d'avoir cherché à y mettre un peu trop d'esprit , défaut commun alors à presque tous les Auteurs qui travaillaient pour le Théâtre , & dont ceux d'à-présent se sont bien corrigés. Cette Comédie eut huit représentations avant Pâques , & fut reprise

avec le même succès après la rentrée du Théâtre ; elle attira à l'Auteur les vers suivans :

D'un Comique riant, naturel , raisonnable ,
Sois le hardi restaurateur ;

Par ta Piece nouvelle , on juge que l'Auteur
Peut donner à Thalie , un ton vrai , convenable ;

Cette apparence-là ne nous trompera pas ,
Et l'Oracle est plus sûr que celui de Calchas.

La Clôture du Théâtre se fit cette année le 21 Mars par la Comédie intitulée la ****, qui fut suivie de l'Apparence trompeuse , du Berceau , Feu d'artifice nouveau qui amenait beaucoup de monde. Le tout terminé par le Compliment suivant.

SCENE PREMIERE.

M. ROCHARD.

Messieurs, si dans nos jeux le destin mesurait

Notre succès à notre zèle ,

Votre bonté pour nous bientôt nous comblerait

D'un bonheur aussi flatteur qu'elle. . .

SCENE SECONDE.

M. ROCHARD, Mlle. RICCOBONI, sous le nom d'une Marquise.

La MARQUISE.

Que faites-vous, Monsieur Rochard? . . .

M. ROCHARD.

Ah! Madame, qu'osez-vous faire?

Interrompre un discours.

La MARQUISE.

Par ce discours sans art,

Vous allez révolter, Monsieur, en voulant
plaire;

C'est ce qui de ma loge ici me fait courir,

Car je prends à votre théâtre,

(Dont mon sexe d'ailleurs, n'est pas fort idéalâtre)

Trop d'intérêt pour le souffrir.

M. ROCHARD.

Mais, Madame.

La MARQUISE.

On dirait, Monsieur, sur votre Exorde,

Que malgré le concours & nombreux & constant,

Qu'une fois par semaine à vos vœux on ac-
corde ,

Vous seriez encor mécontent ?

M. ROCHARD.

Au fond si je le suis , c'est (soit dit sans scan-
dale)

Que de nos nouveautés , même avec votre ap-
pui ,

Aucune en tout un an n'ait orné notre salle

D'autant de monde qu'aujourd'hui.

La MARQUISE.

Que ne les donnez-vous meilleures ? . .

M. ROCHARD.

A merveille !

Mais où les trouve-t-on ? Et n'avez-vous pas
vu

Qu'au théâtre , enrichi par Racine & Cor-
neille ,

Hors Mérope , toutes ont eu

Une réussite pareille.

La MARQUISE.

Eh ! de quoi donc vous plaignez-vous ? .

M. ROCHARD.

De ce que nos Auteurs , n'étant pas des Mo-
lières ,

Ne peuvent (quelqu'ardeur qui les anime
tous)

Rien offrir au Public qui soit digne , entre
nous ,

De son goût & de ses lumieres.

La M A R Q U I S E.

De vos Pieces pourtant , Monsieur , les deux
dernieres

Ont dû répondre à votre espoir ,

La petite sur-tout , de chacun vient d'avoir

Le même accueil que ceux qui peut-être en
soupirent ,

Seraient charmés de recevoir.

Tout le monde la loue , & bien des gens l'ad-
mirent.

M. R O C H A R D.

Et personne ne la vient voir.

La M A R Q U I S E.

En revanche , à l'Auteur la Troupe rend jus-
tice ,

Vous le soutenez bien , & voilà le grand
point ;

Quand l'art ne réussit point ,

Vous vous sauvez par l'artifice.

M. R O C H A R D.

Aussi , pour enfanter un plaisir qui saisisse ,

Il faut qu'avec les sens l'esprit se trouve joint.

La M A R Q U I S E.

Songez pour rappeler la foule disparue ,

A remplacer les feux , qui

M. R O C H A R D.

C'est notre dessein ;

Et d'Italie , au mois prochain ,

Nous attendons une recrue.

La M A R Q U I S E.

C'est bien fait ; après tout il regne un préjugé
Que vous devez travailler à détruire.

On pense qu'un morceau par Phébus protégé ,
Chez vous ne saurait se produire.

La plûpart au mauvais prétendent vous ré-
duire ,

Et le bon au Français est toujours adjugé ,

Quoique plus d'un écrit , sûrement bien jugé ,
Du contraire eût pu nous instruire.

Montrez donc , en dépit de ce bruit abusif ,

A qui la vérité veut que l'on remédie ,

Que pour la bonne Comédie ,

Il n'ont point de bail exclusif.

○ Revendiquez vos droits qui ne sont point fri-
voles ;

Dans quelques bons morceaux que vous nous
préparez ,

Jouez le mieux que vous pourrez ;

A vos gestes , à vos paroles ,

Donnez le ton & l'âme , & le feu désiré ,

Et sur-tout sachez bien vos rôles ,

Je vous promets que vous plairez.

Voulez-vous qu'en deux mots ici je vous ménage

Le Parterre pour Protecteur ?

M. ROCHARD.

Le haranguer , Madame , ah ! vous n'êtes pas sage.

La MARQUISE.

J'ai pour autorité , l'exemple d'un Auteur . . .

Messieurs , si de l'honneur de quelque déférence

Par vous mon sexe est illustré ,

Des Acteurs d'un théâtre , à votre appui livré ,

Soutenez la faible espérance.

Ce sont de bonnes gens ; effrayés des dangers

Où plonge votre indifférence ,

Mais sur vous néanmoins fondant leur assurance ,

D'autant plus qu'ils sont étrangers ;

Italiens , enfin , nés presque tous en France ,

Vous les avez formés , vous les avez instruits ,

Que de votre bonté l'attrait les encourage !
 Leur zèle , leurs travaux , leurs talens sont
 vos fruits ,
 Daignez cultiver votre ouvrage.

M. ROCHARD.

Oui , Messieurs , c'est l'espoir qu'en ce jour je
 conçois ;
 Votre propre intérêt nous engage à le croire.
 Vos cœurs sont notre but , vos plaisirs notre
 emploi ,
 Et vos suffrages notre gloire.

Ce Compliment fut très-applaudi ,
 & celui par lequel les Comédiens rou-
 vrirent leur Théâtre , ne le fut pas moins.
 Il fut précédé de la Comédie des Fées ,
 & d'un Canevas Italien en un acte , in-
 titulé la Jouëte d'Arlequin & de Sca-
 pin , & comme de raison le Feu d'ar-
 tifice , qui tenait alors le premier rang
 sur les plus excellentes Pieces.

C O M P L I M E N T .

*Le Caprice représenté par la Demoiselle
 Riccoboni.*

Messieurs , vous pouvez aisément
 Sous l'habit féminin , connaître le Caprice ,
 C'est le sexe & l'ajustement

Qui sont le plus à moi propice.

Le caprice est dans l'homme une espee de
vice ;

La femme en fait un agrément.

Ce théâtre léger fut toujours mon domaine ;

Les autres sont soumis à de séveres loix ,

Qu'on cite avec orgueil , qu'on observe avec
peine ,

Qui resserrent l'esprit , qui dessèchent la veine ;

A force de les suivre , on vous a quelquefois

Renvoyé la migraine.

Telle témérité chez nous a du succès ,

A telle autre on fait le Procès.

Le Caprice en échec , pour se tirer d'affaire ,

Met en avant son caractère ;

Sa gloire n'est point un défaut.

Il n'a point d'un grand nom la pesante chi-
mere :

Apprécié le peu qu'il vaut ,

Il ne tombe pas de bien haut ,

Et sa chute en est plus légère.

Il peut se relever par sa fécondité ;

Il la perd quand on l'intimide ,

Ses écarts ne sont pas un délire effronté ;

Il veut la Nouveauté pour guide ,

Et pour compagne , la Gaïeté.

C'est un trio qui devrait plaire ; . . .

Mais du fond du Parterre on me lance un regard. . . .

Le Lorgneur vient à moi . . . c'est mon Juge ordinaire ,

C'est le Goût . . . Aurait-il , Messieurs , de votre part ,

Quelque remontrance à me faire ?

Le G O U T.

En doutez-vous ?

Le CAPRICE , à part.

Faisons-lui nos adieux. . .

Non , demeurons . . . Par un ton gracieux

Si j'apprivoise la Censure ,

C'est presque en triompher.

(Haut.)

Seigneur , quel jour heureux !

Quel doux présage pour nos Jeux ,

De vous voir à leur ouverture !

Le G O U T , à part.

La présence du Goût la flatte & la rassure ,

Le compliment est orgueilleux.

Le CAPRICE , à part.

Qu'il a l'air froid !

Le G O U T , à part.

Ah ! que de révérences !

Le CAPRICE, à part.

Ne perdons pas le fruit de nos avances,
Il ne m'a jamais tant imposé qu'aujourd'hui ;
Je ne me trouvais point tête à tête avec lui.

(*Au Goût.*)

Je fais que rien n'est beau que par votre suf-
frage,

Vous regardez ? . . . on a fait de son mieux
Pour vous recevoir.

Le G O U T.

Moi ! me prend-on par les yeux ?

Le C A P R I C E.

La Salle vous plaît-elle ?

Le G O U T.

Eh ! qu'importe la cage ?
Ce sont des oiseaux que je veux,
Dont le ramage se varie.

Le C A P R I C E.

Il nous est arrivé des Acteurs d'Italie.

Le G O U T.

Peut-être elle a bien fait de les remercier ;
Et vous apportent-ils quelque nouvel ou-
vrage ?

Le CAPRICE.

Oui , Seigneur.

Le GOUT.

Je respire. Et l'Artificier

Ne fera plus chez vous le premier personnage?

Donnez-vous du Français ?

Le CAPRICE.

On nous en a promis.

Le GOUT.

Je crains l'événement.

Le CAPRICE.

Nous aussi , je vous jure.

Vous plaire est de nos soins & l'objet & le prix;

Nous nous réglerions bien sur votre tablature.

Le GOUT.

Le Caprice ne veut ni règle, ni mesure.

Le CAPRICE , *à part.*

J'en fais quitte ; il me va refuser ses avis.

Le GOUT.

J'en donne volontiers ; les avez-vous suivis ?

Le CAPRICE.

Aussi d'un ton fort clair , mais un peu laconique ,

Seigneur, vous prononcez vos décrets souve-
rains ;

Vous sifflez ou battez des mains,

C'est s'expliquer par signe.

Le G O U T.

Est-il énigmatique ?

Le C A P R I C E.

Non ; pour le rendre utile, il faudrait seule-
ment

Y joindre les motifs de votre Jugement.

Le G O U T.

Ce serait un art Poétique.

Devinez-les.

Le C A P R I C E.

Ici l'on ne se pique

Que d'apprendre de vous.

Le G O U T.

Notez donc mes Arrêts ;

Tenez-en par année un journal historique.

Mes principes, toujours uniformes & vrais,

Tournent au sentiment, c'est ma boussole
unique.

Que le vain préjugé, la mode fanatique,

La vogue du clinquant, le mécanisme épais ;

La haine du moderne , ou l'amour de l'antique
Ne feront décliner jamais.

Le CAPRICE , à part.

Il pense m'arrêter . . . mais non , il me re-
dresse.

(*Haut.*)

Il faut, pour épargner vos dedains & nos
frais ,

Envoyer chaque Auteur chez vous, lire sa
Piece ;

Ils rimeront les plans que vous aurez régis.

Le GOUT.

Les Auteurs ? La plupart savent-ils mon adresse ?
Ils se tromperaient de logis.

Eh ! me trouveraient-ils dans ces bruyans ré-
dits ,

Où la passion juge, où le jargon impose ,

Où les Pradons du théâtre éconduits ,

Aux Boileaux font perdre la Cause ?

Un Abbé doucereux, un Marquis turbulent ,

Un Sénateur, chez Thémis indolent ,

Une Coquette désœuvrée,

Un Financier qui décide en ronflant ,

Là , pensent créer le talent ,

En l'affublant de leur livrée.

Je ne lis point de Piece, il faut la voir ici ;

Je ne fais point d'essais, l'on me sert, je décide.

Le CAPRICE.

Mais vous trouvez tout mets trop fade, ou trop acide.

Le GOUT.

Mais dans certains ragoûts vous avez réussi.

Par exemple, la Parodie;

Le genre est fait pour vous. Libre, brillant & vif,

Vengez, vengez le goût de cette rapsodie,

De ce Ballet plat & massif,

De cette triste Comédie,

De ce Conte sopporatif.

Le CAPRICE.

La Parodie admise avec du lénitif,

Est un casuel lucratif;

Mais ailleurs que chez nous elle est plus applaudie,

Et nous n'en avons pas privilege exclusif.

Le GOUT.

Gagnez les autres de vitesse,

L'Opéra va bien-tôt vous faire une largesse,

Un morceau, vieux & neuf, revient sur le tapis;

La haine du moderne , ou l'amour de l'antique
Ne feront décliner jamais.

Le CAPRICE , à part.

Il pense m'arrêter . . . mais non , il me re-
dresse.

(*Haut.*)

Il faut, pour épargner vos dedains & nos
frais ,

Envoyer chaque Auteur chez vous, lire sa
Piece ;

Ils rimeront les plans que vous aurez régis.

Le G O U T.

Les Auteurs ? La plûpart savent-ils mon adresse ?
Ils se tromperaient , de logis.

Eh ! me trouveraient-ils dans ces bruyans ré-
duits ,

Où la passion juge , où le jargon impose ,

Où les Pradons du théâtre éconduits ,

Aux Boileaux font perdre la Cause ?

Un Abbé doucereux , un Marquis turbulent ,

Un Sénateur , chez Thémis indolent ,

Une Coquette désœuvrée ,

Un Financier qui décide en ronflant ,

Là , pensent créer le talent ,

En l'affublant de leur livrée.

Je ne lis point de Piece , il faut la voir ici ;

Je ne fais point d'essais, l'on me sert, je décide.

Le CAPRICE.

Mais vous trouvez tout mets trop fade, ou trop acide.

Le GOUT.

Mais dans certains ragoûts vous avez réussi.
Par exemple, la Parodie;
Le genre est fait pour vous. Libre, brillant & vif,
Vengez, vengez le goût de cette rapsodie,
De ce Ballet plat & massif,
De cette triste Comédie,
De ce Conte sopporatif.

Le CAPRICE.

La Parodie admise avec du lénitif,
Est un casuel lucratif;
Mais ailleurs que chez nous elle est plus applaudie,
Et nous n'en avons pas privilege exclusif.

Le GOUT.

Gagnez les autres de vitesse,
L'Opéra va bien-tôt vous faire une largesse,
Un morceau, vieux & neuf, revient sur le tapis;

Des vers repris sous œuvre, étayés, récré-
pis,

Par l'amphion de la plus noble espèce,
Par celui dont on voit tous les autres jaloux

La Parodie à vous s'adresse.

Le CAPRICE.

Mais si le Spectateur la faisait avant nous?

Le GOUT.

Vous nous rebattrez votre vieux répertoire.

Le CAPRICE.

Vous vous y réduirez ; je commence à le
croire.

Le GOUT.

Tant pis.

Le CAPRICE.

Le neuf a du malheur.

Le GOUT.

Vous prenez le travers. Dans un nouvel ou-
vrage,

Entre l'Auteur & l'Acteur,

La critique se partage ;

Dans les autres, l'Auteur nous échappe au-
jourd'hui ;

Vous payez pour vous & pour lui.

Le

Le CAPRICE.

Ainsi toujours revêrs, toujours faible recette,
Vous nous désesperez . . . Songeons à la re-
traite.

Déjà plus d'une fois la Comédie en pleurs,
Pour partir fit sa malle.

Le GOUT.

Et vous l'avez défaite.

Le CAPRICE.

Quoi qu'il en coûte, on nous regrette ;
Rien n'est tel que de vivre avec des connais-
seurs.

Le GOUT.

Il est de bons momens.

Le CAPRICE.

Faites-en les douceurs ;
Ce seul espoir nous fixe , on nous rappelle ;
Eh ! vous avez pour nous quelque inclination,
Car nous auriez-vous, sans elle,
Passé l'imperfection ?

Même en cet entretien , où vous haussez le
ton ,

C'est pour nous éprouver & piquer notre zele.

Le GOUT.

Et vous croyez avoir raison.

Anna Veronèse sa fille, plus connue sous le nom de Coraline, pour les Soubrettes. Tous deux parurent dans la même Piece, intitulée le Double Mariage d'Arlequin, excellent Canevas Italien de l'ancien Théâtre. Tous les deux sont originaires de Venise ; le pere était âgé d'environ quarante-deux ans, & la fille en avait à peine quatorze. Ils firent le plus grand plaisir ; & furent également applaudis ; mais les talens ainsi que la beauté de la jeune Débutante, n'ayant fait qu'augmenter chaque jour ; elle se vit long-tems sans Rivale sur ce Théâtre, où elle fut reçue, ainsi que son pere, peu de tems après leur début ; & ses talens & sa beauté inspirerent ces vers à M. de Marmontel.

Oui Lucinde, je t'aime ; & mon ame ravie,
 A puisé dans tes yeux une nouvelle vie ;
 Volage dans mes goûts & froid dans mes desirs,
 Je ne trouvais par-tout que l'ombre des plaisirs ;
 Je t'ai vue, & mon cœur a reconnu son Maître.
 Surpris de ses transports il s'est senti renaître,
 Et pareil à l'aiglon de son œuf échappé,
 Sous l'aile de l'amour il s'est développé.

Ce feu que je puisais dans le sein de Voltaire ,
N'est plus dans ton Amant , que l'ardeur de te
plaire ;

L'amour est mon génie , il dicte mes écrits.
Comme il en est la source en sera-t-il le
prix ?

Heureux , si sur les pas de Tibulle & d'Ovide ,
Cueillant pour toi les fleurs du Parnasse ,
Je pouvais voir ta main mêler , à mon retour ,
Aux rameaux d'Appollon les myrthes de l'a-
mour !

La Lyre de Tirfée a gagné des batailles ,
Aux accents d'Amphion , Thèbes dut ses mu-
railles ;

Orphée a su toucher par ses tendres accords ,
Les Monstres de la Trace & le Tiran des
morts ;

Ovide abandonné sur des rives proscrites ,
Des traits de la pitié perça l'ame des Scithes ;
Je n'en suis point jaloux , & ce talent vain-
queur ,

Aura plus fait pour moi s'il enchaîne ton
cœur.

Ce climat vif & pur , ces lieux plus beaux en-
core

Depuis qu'ils t'ont vû naître , & mille amours
éclore ;

Ce pays des Héros, des graces, des talents,
Avait produit Cinthie aux yeux étincelants,
Delie au doux sourire, au séduisant langage,
Corine au teint de rose, au cœur tendre & vo-
lage ;

Mais crois moi, ma Lucinde, en ces tems si
vantés,

Si l'on t'eût vu paraître auprès de ces Beautés,
Avec cette fraîcheur, cet éclat, ce sourire,
Cette bouche appellant le plaisir qu'elle inf-
pire,

Ce corsage arrondi, tel que l'avait Pûché
Quand l'amour comme un lierre y semblait
attaché,

Ce sein ferme & poli qui repoussant la toile,
De son bouton de rose enfle & rougit le voile;
Cette main que l'amour baisait en la formant,
Et qui ranimerait la cendre d'un Amant ;

Crois-moi, dis je, Properce, Ovide, ni Ti-
bulle,

N'auraient brûlé jamais que des feux dont je
brûle,

Et le nom des beautés célèbres dans leurs vers,
N'auraient jamais reçu l'encens de l'Univers.



LE DIVORCE D'ARLEQUIN
ET DE CORALINE. (1)

*Canevas Italien en trois actes, 10 Juin
1744. (2)*

MARIO prie Pantalon d'accorder à Scapin son Valet, sa Servante Coraline en mariage; Pantalon y consent, pourvu qu'il soit du goût de Coraline. Le Docteur la demande pour lui, & Lelio vient aussi la demander pour son Valet Arlequin. Pantalon ne refuse personne; mais il déclare qu'il ne forcera point l'inclination de sa Servante. Coraline & Arlequin restent seuls, se découvrent leur penchant réciproque, & se promettent foi de mariage.

Mario, Lelio, le Docteur & Scapin, viennent presser Pantalon d'ordonner à Coraline de faire un choix;

(1) De plusieurs Pièces Italiennes que le dé-
but de Pantalon & celui de Coraline, firent
représenter, nous ne donnerons l'extrait que
de deux ou trois, qui eurent alors le plus de
succès.

(2) La scène est à Boulogne.

il les satisfait. Coraline après avoir fait à tous ceux qui la recherchent un compliment flatteur, les avoir assuré de son estime, & en même tems avoir affecté de l'éloignement pour Arlequin, à l'instant que chacun de ses Amans se flatte d'être heureux; elle embrasse Arlequin, au grand étonnement de tous ses Rivaux, promet de n'avoir jamais d'autre époux, & l'emmenne chez elle.

Le Docteur & Scapin, qui sont au désespoir, pour retarder le mariage de Coraline, se proposent de se déguiser en femmes, & de s'introduire la nuit chez elle.

Flaminia commande à Arlequin d'aller dire à Mario qu'elle aime, de se rendre chez elle sur le soir; Arlequin refuse de faire cette commission, mais Flaminia pour l'engager à la servir, lui fait beaucoup de promesses, & le comble d'amitié. Coraline qui les surprend, les invective, sans leur donner le tems de s'expliquer.

Lelio découvre à Arlequin sa passion pour Flaminia, ce Valet l'instruit de la commission dont cette Maîtresse ingrate l'a chargé pour Mario, & il conseille à son Maître de se rendre chez elle, quand il sera nuit, à la place

de son Rival. Lelio consent à profiter de cet avis ; mais Mario qui a entendu leur complot , les prévient , & entre sur le champ chez Flaminia.

Le Docteur & Scapin arrivent avec des habits de femme sous le bras. Ils conviennent en parlant dans l'obscurité, que l'un habillera l'autre , & qu'ils entreront ensuite chez Coraline, mais Arlequin se glisse, sans faire de bruit, au milieu d'eux, se laisse habiller en femme, l'un le prenant pour le Docteur, & l'autre pour Scapin. Dans cet habillage, il se place à la porte de Coraline, & lorsque ces Rivaux veulent entrer, ils les épouvantent en criant qu'il est le diable.

Coraline, au second acte, cherche Arlequin avec une lumière, Pantalon lui demande ce qu'elle fait ; pendant qu'ils se parlent, Mario qui trouve la porte ouverte, entre dans la maison. Lelio & Scapin en font autant ; Flaminia avec de la lumière, attend Mario ; mais Pantalon vient, & lui ordonne de s'aller coucher, pendant qu'il passera la nuit à composer une liqueur. Aussitôt que Pantalon est parti, Lelio se présente ; Flaminia extrêmement étonnée de le voir si tard chez elle,

lui reproche sa témérité ; mais cet Amant la menace de découvrir son rendez-vous avec Mario, si elle ne répond pas à sa tendresse. Flaminia est fort embarrassée ; Mario qui vient de tout entendre, accourt venger sa Maîtresse de l'indigne procédé de Lelio, met l'épée à la main, Flaminia toute tremblante éteint la bougie, & les deux Rivaux rentrent en se battant.

Coraline reproche à Arlequin son infidélité ; impatienté par ses soupçons, il se fâche, & la laisse seule. Le Docteur & Scapin prennent ce moment peu favorable, pour venir étourdir de leur amour Coraline, qui les reçoit fort mal ; mais pour s'en divertir, elle se radoucit, & leur conseille, pour ne pas être apperçu de Pantalon, d'entrer dans des sacs, qu'elle leur fait apporter. Ils y consentent, & sitôt qu'ils y sont entrés Coraline court chercher sa Maîtresse.

Lelio qui est dans l'obscurité, heurte contre le sac du Docteur, reconnaît celui qui est dedans, l'en fait sortir, & se met à sa place, pour se dérober aux yeux de son Rival. Mario fait la même chose avec Scapin.

Arlequin & Pantalon, curieux de

voir les personnages qui sont dans les sacs , les délie , les Amoureux s'échappent & effrayent le Vieillard & le Valet , qui a leur tour se fourent dans les sacs ; Flaminia & Coraline , avec des lumieres , s'approchent , parlent d'abord avec beaucoup d'amitié , l'une à Pantalon , l'autre à Arlequin , puis les font sortir à grand coups de bâton.

Les quatre mêmes Acteurs commencent le troisieme acte. Pantalon & Arlequin gronde Flaminia & Coraline , de les avoir si maltraités , & toutes deux s'excusent sur ce qu'elles se sont méprisées. Pantalon renvoye tout le monde , voulant travailler tranquillement à sa distillation.

Coraline prend un nouveau sujet de jalousie envers Flaminia , dans une scène toute pareille à celle dont nous avons parlé au premier acte. Dans sa fureur elle vient pour se venger de la perfidie d'Arlequin , mais dans son aveugle colere , elle tombe sur Scapin , qui est le premier objet qui s'offre à sa vue , & que son amour ramenait auprès d'elle. Elle ne revient de sa méprise , que lorsqu'elle lui a fait sentir toute la pesanteur de son bras.

Le Docteur qui arrive , en fait d'a-

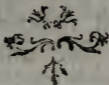
bord compliment à Scapin, puis de nouveau, ils supplient tous deux Coraline de répondre à leurs feux. Celle-ci alors furieuse contre Arlequin, promet d'épouser celui qui le tuera. L'un & l'autre s'engagent à la satisfaire; Arlequin qui a entendu l'extrémité où se porte Coraline, lui dit tout ce que le ressentiment peut lui suggérer; tous deux extrêmement mécontents font enfin divorce; le Docteur & Scapin armés, viennent pour tuer Arlequin. Celui-ci court pour chercher une épée, Mario & Lelio défendent ce Valet, & font fuir le Docteur & Scapin.

Mario & Lelio, en présence de Pantalón, pressent Flaminia de décider qui des deux aura le bonheur de l'épouser; Flaminia aussitôt présente sa main à Mario, & le conduit dans la maison.

Coraline plaint son malheur, de n'avoir pû fixer Arlequin. Elle apperçoit une phiole avec cette étiquette, *poison pour faire mourir sur le champ*; elle boit la liqueur & tombe comme morte; Arlequin arrive, & attendri par ce triste spectacle, il suit l'exemple de sa Maîtresse. Les Acteurs qui se trouvent sur la scène, ne peuvent revenir de leur

étonnement. Pantalon les en tire, en leur apprenant que ce poison n'est qu'un soporatif (1), & que l'étiquette n'était que pour empêcher quelque domestique d'y toucher. Il rappelle aisément à la vie Coraline, & Arlequin, qui après de six mots d'éclaircissement, sentent renaître plus que jamais l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre, & leur mariage finit la Comédie, à la fin de laquelle la Demoiselle Coraline, joignant le talent de la danse, à celui du dialogue, exécutait avec le sieur Balletti, un pas de deux, qui faisait le plus grand plaisir.

(1) Il est bien mal à l'Auteur de ce Canevas, d'avoir pris par anticipation cette scène à l'Auteur du Maréchal.



CORALINE MAGICIENNE. (1)

*Canevas Italien en cinq actes ,
2 Juillet 1744. (2)*

CORALINE & Mario ont été tous deux élevés par le Magicien Mélissa, Coraline fait tant de progrès dans la Magie, qu'elle cause beaucoup de jalousie à son Maître, qui ne cherche que l'occasion de s'en venger. Mario devient amoureux de Coraline qui répond à son ardeur, & dans la crainte de perdre son Amant, elle le retient renfermé dans un jardin, où elle s'endort aux doux ramages des oiseaux.

Mélissa, Magicien, par le moyen de son Art, apparaît à Mario, qu'il trouve auprès de Coraline, il lui reproche sa faiblesse pour cette femme, lui donne une bague, & l'assure que lorsqu'il l'aura à son doigt, il s'apercevra que loin que Coraline soit une beauté digne

(1) Cette Piece vient d'être mise sous le titre de Camille Magicienne, & cette excellente Actrice y a fait le plus grand plaisir.

(2) La scène est dans l'Isle des Soupirs.

de sa tendresse, elle n'est qu'une Furie, une illusion qu'il doit éviter. Mario met la bague à son doigt, voit Coraline telle que Mélissa la lui a dépeinte. Honteux de son attachement, il abandonne Coraline & fuit loin d'elle.

Coraline, à son réveil, s'apperçoit de la fuite de son Amant, jure de le suivre jusqu'au tombeau. Non contente de ses enchantemens elle appelle Pluton à son secours; ce Dieu sort des enfers, au milieu de plusieurs Diables, & chante ce qui suit :

Pluton à ta douleur sensible,

Seconde tes desirs;

Un esprit invisible,

Va suivre ton Amant & troubler ses plaisirs.

Son aveugle inconstance

Le livre à ta vengeance.

Sortez des Enfers,

Implacables Furies,

Et par d'affreuses barbaries,

Poursuivez l'Infidèle au bout de l'Univers.

Déchaînez vos Serpens contre un Amant vo-
lage,

Redoublez, s'il se peut, leur fureur & leur
rage,

Et de leurs siffemens remplissez tous les airs.

Pluton, après avoir chanté ces paroles, retourne aux enfers. Coraline charmée du secours que ce Dieu daigne lui accorder, en marque sa joie, & danse une furie avec les démons qui sont restés.

Le Théâtre représente un bois. Arlequin & Scapin poursuivis par un ours se désespèrent de ne pouvoir trouver la sortie, & craignent d'y mourir de la faim qu'ils éprouvent depuis long-tems. Coraline arrive, & leur fait plusieurs questions au sujet de Mario; Arlequin lui jure qu'il n'en a aucune nouvelle, & qu'il craint d'en être abandonné. Coraline feignant d'avoir pitié de ces malheureux, leur offre à manger & fait paraître une table chargée de mets appétissans, mais en les y voyant courir, elle les avertit que s'ils n'en mangent pas, ils mourront, & s'ils en mangent, ils creveront.

Ces deux Valets extrêmement pressés par la faim, réfléchissent sur la cruauté de leur sort, mais mourir pour mourir, Arlequin aime mieux mourir le ventre plein. Ils s'approchent de la table, qui se change tout à coup en un vaisseau, qui disparaît en pleine mer. Au second acte, Arlequin encore es-

frayé du passé, rejoint son Maître Mario, qui est bien content d'avoir abandonné la Magicienne. On entend une voix qui demande du secours; Mario y vole, & revient avec Flaminia évanouie, qu'il assied sur un gazon. Flaminia revenue, lui apprend qu'elle est fille du Docteur, que Lelio dont elle est aimée, & qu'elle ne peut souffrir, l'a fait enlever & conduire à une maison de campagne, dans un carrosse qu'il suivait de loin, dans la crainte d'être découvert, & que les chevaux qui la conduisaient ont pris le mors aux dents, & ont renversé le carrosse dans lequel elle était. Mario la console, lui promet de la remettre entre les mains de son père, & en devient amoureux; il laisse cette nouvelle Maîtresse entre les mains de son Valet, pendant qu'il va chercher une voiture pour la reconduire à la ville; mais tandis qu'Arlequin est seul avec Flaminia, Caroline arrive, & ayant appris par la balourdise d'Arlequin, l'intérêt que son Maître prend à cette femme, elle la fait enlever par des esprits; Mario ne trouvant point Flaminia à son retour, la demande à Arlequin, qui lui raconte ce qui vient d'arriver, Mario indigné

de la méchanceté de la Magicienne ; prétend s'en venger & délivrer Flaminia.

Scapin voit Elise, jeune Bergere, la trouve à son gré, lui parle de son amour, & la presse d'y répondre ; mais Elise faisant l'innocente, répond qu'elle ne fait ce que c'est que l'amour, & promet seulement d'y songer. Le Théâtre représente une Grotte, dans laquelle Flaminia est enfermée. Coraline appelle un Satyre qui en est le gardien, la recommande à sa vigilance, & dans la crainte que Mario ne veuille délivrer sa rivale, elle écrit en lettres de feu sur la porte de la Grotte ces petits vers :

S'il est un Amant téméraire,
 Qui par un amoureux effort,
 Tente de délivrer l'objet de ma colere,
 Il recevra la mort.

Arlequin témoin de ceci, en instruit Mario, qui projette de venir avec des gens armés, attaquer Coraline dans son Palais.

Le Théâtre change encore au troisième acte, & représente un bois. Le Docteur, pere de Flaminia, ayant appris que Lelio a enlevé sa fille, vient l'y

chercher. En suivant la route qu'elle a prise, il rencontre Pantalon & Scapin, à qui il demande des nouvelles de sa fille ; mais ceux-ci ne lui en donnant aucune, il retourne à la Ville pour poursuivre Lélío, & le faire mettre en prison.

Pantalon va avertir Coraline de la résolution du Docteur. Scapin revoit Elise, & l'entretient de sa passion. Arlequin arrive, & devient aussi amoureux de cette Bergere. Tous deux jaloux l'un de l'autre, se menacent, Elise les fuit, & ils courent après elle.

Coraline sachant que Mario en veut à sa vie, vient à la tête d'une troupe d'Amazônes, & joint Mario, qui est également suivi de gens armés, Arlequin l'épée à la main fait le brave ; il veut défendre son Maître, mais il est saisi de frayeur à la vue des combattans qui accompagnent Coraline. Mario se bat avec la Magicienne, leurs Gens en viennent aux mains ; ceux de Coraline remportent la victoire ; afin de poursuivre Mario ; elle fait changer son Palais en carrosse, entre dedans ; Arlequin se trouve sur le siège du cocher, il fait marcher les monstres qui traînent la

voiture, & le troisiéme acte finit par cette sortie.

Mario au désespoir d'être vaincu, prie Jupiter de le secourir. Ce Dieu descend du ciel, & lui présentant une épée, chante ces vers :

Cesse de répandre des pleurs
 Qui ternissent ta gloire,
 Jupiter vient pour finir tes malheurs,
 Et te conduire à la victoire.
 Reçois ce fer brillant & glorieux,
 Que Vulcain a forgé pour le Dieu de la guerre,
 Ainsi que Mars, soumets toute la terre,
 Et suis les pas du plus vaillant des Dieux.
 Une Beauté charmante,
 Sera le prix de ta valeur ;
 Pour avoir ce qu'on aime, il n'est rien qu'on
 ne tente ;
 Si tu reviens vainqueur,
 Tu le feras du cœur
 De l'objet qui t'enchanté.

Mario content du présent de Jupiter, sent son courage s'augmenter, & pour délivrer Flaminia, prend avec son valet le chemin de la Grotte où elle est enfermée.

Pantalon conseille à Lelio, qui ressent une peine mortelle d'avoir perdu Flaminia, de retourner à la Ville. Lelio suit son avis. Scapin ne sachant comment fortir du bois, s'unit à Pantalon, pour aller prier la Magicienne de leur en apprendre l'issue.

Le Théâtre représente encore la Grotte où Flaminia est enfermée. Mario suivi d'Arlequin, s'y présente l'épée à la main. Il en sort des flammes qui épouvantent le Valet, mais non le Maître, qui fait fuir les Démons qui se présentent : enfin le Satyre sort ; Mario le combat & l'étend mort sur la place, puis délivre sa Maîtresse & la conduit à la Ville.

Caroline affligée de la mort du Satyre, ordonne aux esprits de l'enterrer, & comme une furieuse suit Mario.

Le Théâtre change encore & représente la Ville.

Par ordre du Docteur, un Exempt arrête Lelio, comme il cherche Flaminia à la Ville. Mario arrive avec Flaminia, la rend à son pere, lui raconte ce qui lui est arrivé, & la demande en mariage. Le Docteur la lui promet, mais le prie de lui permettre de se rendre actuellement au Palais, où il

doit en qualité de Juge, condamner Lelio, le ravisseur de sa fille.

Pantalon, qui vient de tout entendre, va en informer Coraline. Arlequin & Scapin se déclarent rivaux l'un de l'autre, & s'appellent en duel.

Le Théâtre change encore pour la scène suivante, & représente un Tribunal. Lelio est examiné par le Docteur, & condamné à mourir. Coraline déguisée en Avocat, vient essayer de défendre Lelio. Le Docteur persiste à vouloir lui faire subir son jugement; Coraline irritée délivre Lelio, fait changer le Tribunal sur lequel elle s'est assise en char de triomphe, & les Juges en monstres qui le traînent; (1) le Théâtre représente une tour.

Mario console le Docteur, qui dit avoir fait arrêter la Magicienne, au moment qu'elle comptait sortir du Palais. Coraline paraît à la fenêtre de la tour, & appelle Pantalon; survient Arlequin, à qui Mario & le Docteur ordonnent de contrefaire la voix de Pantalon, il obéit. Coraline lui dit de chercher une échelle, & de venir la joindre. Arle-

(1) Cette scène ne se joue plus.

quin après avoir fait tout ce que lui a dit la Magicienne, avertit son Maître, qu'il vient de voir Coraline faire des enchantements. Mario lui donne un pistolet pour qu'il la tue; Arlequin veut remonter sur l'échelle, mais tous les échelons se brisent sous lui, & tombent par terre. Ensuite Coraline détruit la tour, se présente à Mario, lui fait des reproches très vifs, assure le Docteur que sa fille épousera Lelio; ordonne qu'elle soit enlevée de chez lui & se retire.

Le Docteur allarmé de ne plus retrouver sa fille dans sa maison, forme le dessein avec Mario d'aller combattre la Magicienne. Melissa vient annoncer à Mario qu'il l'avait trompé par la bague qu'il lui avait donnée, que Caroline n'est point telle qu'il avait voulu la lui faire paraître; que tout ce qu'il en avait dit, n'avait été que pour se venger de l'orgueil de Coraline, qui ayant été son écolière, voulut un jour le surpasser dans son art; qu'il se repent de la vengeance qu'il en a tiré, & que pourvû qu'elle veuille renoncer à la magie, il lui conseille de l'épouser, & lui promet un sort heureux.

Arlequin & Scapin font leur duel.

Arlequin est vainqueur. Scapin lui dit que s'il veut lui céder Elise, il lui donnera un plat de macarons. Arlequin plus gourmand qu'amoureux, cède sa Maîtresse. Elise indignée de la préférence, embrasse Scapin, & consent à devenir sa femme.

Coraline force Flaminia d'épouser Lelio, puis les enferme dans un Château. Le Docteur & Mario viennent avec main forte pour se saisir de la Magicienne, qui s'enfuit dans le Château. Ils l'assiègent par quantité de coups de fusils qu'ils tirent. Coraline fait changer le Château en une terrasse, sur laquelle on voit Lelio, Flaminia & leur suite. Coraline descend, dit à Mario que Lelio a épousé Flaminia, & qu'elle ne peut plus être à lui. Elle lui jure de renoncer à la magie, & de la détester. Mario s'attendrit, accepte sa main, & la Comédie finit par un chœur de Musique Italienne.

Ce Canevas Italien, de la composition de Veronese, amena beaucoup de monde, & donna occasion à sa fille de faire briller ses talens pour la danse, & pour le jeu théâtral.



Gratis.

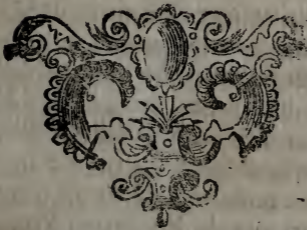
Le 16 Septembre, on donna gratis, en réjouissance de la convalescence du Roi, les Paysans de qualité, le Fleuve d'Oubli, & Arlequin toujours Arlequin. Les Comédiens firent mettre une belle illumination devant la façade de leur Hôtel, & sur le balcon, plusieurs Pieces de vin, qui ne cessèrent de couler pendant toute la nuit. Les Symphonistes de leur orchestre, ne cessèrent de jouer & le Peuple de danser au son de leurs instruments. Les mêmes Comédiens avaient déjà donné le 10 du même mois, jour que le *Te Deum* fut chanté à N. D. une belle illumination sur toute la façade de leur Hôtel, accompagnée d'une décoration peinte en détrempe, laquelle représentait le Temple d'Iris, de forme circulaire, surmonté par un arc-en-ciel, sur le haut duquel paraissait la Déesse Iris, assise, avec les attributs qui lui conviennent & dans l'action de répandre la rosée, pour rendre la terre féconde. Les illuminations qui accompagnaient ce grand Tableau, formaient trois arcades d'ordre rustique, soutenues par des pilastres du

même ordre. Entre les arcades régnait une espece de frise, sur laquelle on lisait en très-gros caractere, *vive le Roi*, au-dessous des pilastres, on avait posé quatre pyramides de lumiere. L'intérieur du Temple était d'une architecture noble, & tout transparent, ainsi que l'arc-en-ciel & la figure d'Iris. On avait aussi placé au milieu du Temple le portrait du Roi, sous la figure du Soleil, avec ses symboles ordinaires: on lisait cette inscription, *Post nubila Phœbus*.

Aux deux côtés du soleil étaient deux niches; dans l'une était représentée la figure de la Paix, & dans l'autre celle de l'Abondance. Aux deux extrémités & sur le même plan de l'édifice, on avait élevé deux grandes pyramides, qui faisaient un effet merveilleux. Cette grande décoration, qui avait 52 pieds de hauteur, sur 50 de large, & qui a été goûtée des connaisseurs, a été dessinée, peinte & conduite par les sieurs Brunetti, pere & fils, Peintres Italiens, qui ont déjà donné des marques de leurs talens sur ce même Théâtre.

Le 17 ils donnerent pour la même occasion, trois Pieces nouvelles; cha-

cune en un acte, en vers. La premiere intitulée *l'Illumination*, la seconde *la noce du Village*, & la troisieme *les Fêtes Sinceres*. Toutes trois sont de Parnard, & furent données avec tout le succès que pouvait leur procurer une circonstance si intéressante pour la Nation.



LE SIEGE DE GRENADE.

*Comédie Italienne , mêlée de scènes
Françaises , 2 Janvier 1745. (1)*

A R S A C E.

AMIS, c'est ici que doivent éclater votre zèle & ma vengeance ; l'aspect de ses murs vous dit assez ce qu'Arface attend aujourd'hui de votre amour & de votre valeur. C'est-là qu'un infâme ravisseur retient Zulime, que la fille de votre Roi gémit dans les fers d'un barbare, & qu'un tyran veut la forcer de recevoir la main de son fils. J'atteste tous les Dieux vengeurs du parjure, que j'ai tout fait pour rendre la paix inviolable & sacrée. Quand Oronte, lassé des horreurs de la guerre, vint jusques dans Fez confirmer aux pieds des Autels le traité solennel qui devait nous rendre amis, loin d'abuser des droits que me donnait la victoire, je le reçus

(1) La scène est dans le Camp, à la vue de Grenade assiégée.

dans ma Cour comme un allié, dont la foi ne m'étoit point suspecte; qui m'eût dit que le perfide n'y venait que pour exécuter le cruel projet, qui devait m'accabler de honte & de douleur! Libre dans mes Etats, il séduit mes Sujets; il enleve ma fille; Pharnace, c'est à vous à venger cette injure; Zulime vous fut promise, sa main fut le seul prix dont je crus pouvoir acquitter les soins d'un Héros; jusqu'à ce jour, tout nous a réussi. L'ennemi renfermé dans Grenade ne peut plus nous opposer qu'une faible résistance. Forçons le dans son dernier retranchement. La flamme & le fer détruisent ces murs odieux. Vous que j'ai toujours ramenés triomphants, guerriers accoutumés à braver les plus grands périls, qu'une nouvelle audace anime aujourd'hui vos cœurs généreux; ne redoutez point les vains efforts du tyran que je vais attaquer, & songez, en combattant, que vous servez votre Roi, & que c'est lui-même qui vous guide.

Le reste de cette scène est rempli par Arbate, Général des Troupes de Maroc, lequel, quoique capable de bien faire la guerre, conseille à son Roi de

faire la paix, si le Roi de Grenade consent à rendre Zulime.

Pharnace, Prince de Fez, amoureux de la Princesse & de la gloire, est d'un sentiment opposé ; mais Arface défere à celui d'Arbate qu'il députe au Roi de Grenade chargé de cette proposition.

Pharnace resté seul avec Arbate, exige de lui qu'il le conduise déguisé dans la Ville, pour y voir un moment l'objet de son amour.

Arlequin vêtu en Pandoure parait sur les murailles de la Ville ; il amuse agréablement les Spectateurs par l'enjouement & la variété de ses lazis, & par la querelle qu'il prend avec Scapin. Arbate arrive, Scapin le prie de l'introduire dans Grenade où il est attiré par la jeune Coraline, suivante de la Princesse captive. Les formalités qu'on observe en conduisant dans la Ville le Plénipotentiaire du Roi de Maroc, font naître entre Arlequin & Scapin de nouveaux jeux de Théâtre, qui ne conserveraient pas leurs graces dans une description. Le Roi de Grenade, après la délibération de son Conseil où la violence triomphe de la raison &

de l'équité , prend l'injuste parti de ne point rendre la Princesse , & de la contraindre d'épouser Cléarte son fils dans le même jour.

Zulime se plaint de ses malheurs à Coraline sa confidente, qui la flatte de lui procurer l'entretien de quelqu'un de la suite de l'Ambassadeur du Roi son pere, par le moyen du Capitaine leur conducteur , qui est un de ses Amants. Ce Capitaine s'acquitte de sa promesse, & croyant n'amener à la Princesse qu'un domestique de son pere, il lui présente le Prince de Fez son Amant , qui ne jouit qu'un instant du bonheur de la voir, forcé de s'en séparer par les austeres loix de la guerre.

Au commencement du deuxieme Acte , on rend compte au Roi du succès infructueux de son ambassade. La continuation de la guerre est décidée; on fait une revue générale des Troupes d'Arface; les assiégés font une sortie, dont le tableau est vif & occupant: ils sont repoussés. Les lazis se mettent dans ces combats , & font rire les Spectateurs parmi les images de la mort.

Le Théâtre change , & représente l'appartement de Zulime, qui est encore tremblante de l'action qui vient de se passer. Coraline la rassure, & péné-

trée de l'état de compassion où elle voit sa Maîtresse, elle imagine un moyen de s'en tirer, & sort pour aller chercher le Capitaine son Amant. Cléarte entre avec Arlequin, à qui il propose de sortir de la Ville pendant la nuit qui approche, & d'examiner ce qui se passe au camp ennemi. Arlequin y consent après bien des difficultés de sa part, & les caresses de celle de Cléarte. Ils sortent ensemble : Coraline arrive avec le Capitaine, qu'elle engage à force de promesses, à livrer aux assiégeans, la porte où il commande. Ils sortent pour dépêcher un Exprès aux généraux d'Arface.

Le Théâtre change au troisieme acte, & redevient comme il était au commencement de la Piece, excepté qu'il est obscurci, parce que la scène se passe pendant la nuit. L'Exprès envoyé par le Capitaine, Amant de Caroline, sort de la Ville, & paraît embarrassé de trouver le pavillon de Pharnace. Il est arrêté par la ronde qui le conduit à ce Prince auquel il dit devoir communiquer des choses de la plus grande conséquence. Cependant on ouvre une fausse porte de la Ville, on en voit sortir Arlequin qui fait des lazis de

frayeur. Scapin entre, l'apperçoit, & se doutant que c'est un espion, tâche de le joindre. Arlequin, sans voir Scapin, sort du Théâtre, en continuant ses observations, & Scapin le suit, autant que la nuit peut le lui permettre. Cependant Pharnace entre, & dit à l'Exprès que la ronde lui a amené, que le jour va paraître, & qu'il faut se hâter. Celui-ci répond qu'il peut marcher avec ses Soldats, & qu'il est prêt à leur servir de guide. Ils sortent, le point du jour paraît, un tambour bat la diane: Arbate donne ses ordres pour l'assaut; Scapin lui amene Arlequin garotté comme un espion de la Ville, & du Prince Cléarte en particulier; & sur ce qu'on demande à Arlequin ce qu'il vient faire dans le Camp du Roi de Maroc, il répond qu'il exerce les fonctions de la charge de curieux de camp, qu'on vient de créer à Grenade en sa faveur. Enfin la peur lui fait déclarer l'ordre qu'il a reçu de son Maître, qui est déjà sorti de la Ville, pour attaquer les Troupes d'Arface, pendant l'assaut. Arbate lui promet la vie, & une récompense, s'il veut lui donner les moyens de surprendre Cléarte; il refuse d'abord; mais Arbate ordonne qu'il soit pendu sur le

champ. Il promet tout ce qu'on lui demande pour obtenir sa grace.

On donne l'assaut ; les assiégés commencent à perdre du terrain , lorsqu'Oronte paraît sur la muraille , prêt à poignarder Zulime, (1) si l'on ne cesse l'attaque. Les assiégeans hésitent sur le parti qu'ils doivent prendre, lorsqu'Arbate arrive , conduisant Cléarte prisonnier , qu'il montre à son pere , en levant sur lui le poignard. Oronte à son tour reste interdit ; en ce moment Pharnace qui s'est rendu maître de la Ville , par le secours de l'Amant de Coraline , surprend le Roi , & le tue. Les troupes de ce dernier mettent les armes bas : les assiégeans se rendent maîtres des remparts de Grenade , & y plantent leurs drapeaux.

Pharnace donne la main à la Princesse , & descend avec elle. Il fait baisser le pont , & la mene hors de la Ville

(1) Ce coup de théâtre a été bien souvent employé avec succès , il termine la Tragédie Iphigile de Mestastase. M. Piron l'a mis en récit dans Gustave , & M. Lemiere en action dans Hypermetre ; mais personne n'a rendu cette scène d'une maniere plus intéressante , que l'Abbé Prevost , dans les Mémoires d'un Homme de qualité.

au Roi son pere , qui la lui donne en mariage. La Piece est terminée par un ballet de Guerriers , qui forment des marches & des danses.

Le sujet de cette Piece héroïcomique , a été donné par le sieur Ciavarelli, & estimé sous le nom de Scapin. Les scènes Françaises sont de Madame Riccoboni , qui depuis quelques années , tient incontestablement le premier rang parmi les Romanciers de ce tems.



 LE TRÉSOR CACHÉ.

Comédie en cinq actes, en prose,
 17 Mars 1745. (1)

LUCIDOR ouvre la scène, en se plaignant de la perversité des mœurs de Paris, où tout se trouve en abondance, excepté la vertu & la probité, & où l'on ne peut compter sur celles de personne, après le changement odieux que vient de faire paraître Géronte son ancien ami. Il lui déclare sans ménagement qu'on l'accuse dans le monde, d'avoir abusé de la confiance de Dorimon leur ami commun, qui voyant sa fortune dérangée par sa facilité & par les profusions de son fils, est parti pour aller aux Indes trouver son pere qui s'est puissamment enrichi, dans le dessein de le rétablir; qu'en partant il a recommandé son fils, sa fille, & les dé-

(1) Le théâtre représente la façade de la Maison où Géronte demeure. Elle donne sur la Campagne, dans un endroit fort désert, à une des extrémités de Paris. Plusieurs arbres forment au devant une promenade agréable,

bris de sa fortune à Géronte. Lucidor l'accuse d'abord d'avoir souffert qu'un fils si cher ait achevé de dissiper le reste de cette fortune, & se soit plongé de plus en plus dans le désordre.

Géronte paraît fort tranquille, & répond en souriant qu'il sçaura confondre les jugemens téméraires, dès qu'il en fera tems. Qu'à l'égard de la conduite du fils de leur ami, il n'a pas été en son pouvoir de prendre sur un jeune homme indocile, & déjà majeur, une autorité que son Pere lui-même n'avait pu conserver.

Lucidor veut passer à d'autres reproches plus graves, mais il s'apperçoit que Pasquin; Valet de Lisandre, ce fils débauché de Dorimon, les écoute; il l'accuse de chercher à les épier, & d'avoir aidé à corrompre son Maître. Il convient n'y avoir pas nui, mais il assure que c'est par crédulité, & pour s'être laissé persuader que la fortune de Lisandre était inépuisable. Il s'excuse sur ce que les bons cœurs comme le sien, sont faciles à séduire; mais ce qui lui paraît consolant après cette erreur, c'est que les malheurs qu'il partage avec son Maître, les ont rendus Philosophes: il ne trouve qu'un inconvénient à la

Philosophie, c'est qu'elle nourrit mal ses élèves. Lisandre arrive, & son ajustement est dans un désordre, qui peint celui de sa conduite. Lucidor gémit d'un voisinage si dangereux pour Clitandre son fils. Lisandre fait une scène pleine d'incartades, assure qu'il est bien revenu des femmes, & qu'il vient passer huit jours à la campagne avec quelques amis, uniquement occupés à faire bonne chère & à médire; il presse Géronte de lui prêter mille écus, mais Géronte l'assure qu'il n'en possède pas vingt, & justifie cette difette d'especes, sur les cinquante mille francs qu'il a été obligé de payer pour le prix de la maison qu'il a acheté de lui-même. Lucidor écoute avec impatience le récit de ce marché, & Lisandre assure qu'il a très-bien placé cette somme qu'il convient avoir reçu; mais en attendant l'échéance de la rente, il prie au moins Géronte de lui donner sa table pour quelques jours. Géronte répond qu'il se gardera bien de laisser approcher de sa fille Julie, un libertin comme lui. Lisandre insiste de lui demander à dîner au moins pour ce jour, Géronte répond qu'il va dîner en ville. Lisandre piqué, déclare à Géronte qu'il a beau l'éloigner de sa

filles, qu'il l'aime, & qu'elle n'en épousera pas d'autre que lui. Géronte la lui promet quand il sera le plus sage des hommes; ajoutant qu'il ne risque rien avec cette condition qu'il n'aura ni l'envie ni le tems de remplir, parce qu'il compte pourvoir sa fille, dans vingt quatre heures. Lisandre s'empporte en menaces contre celui qui lui enlevera Julie, & il fort outré de dépit.

Dès qu'il est parti, Lucidor recommence à blâmer la conduite de son ami, qui n'a pas eu honte d'acheter le bien de celui qui était en quelque maniere son pupile. Géronte se justifie aisément en apprenant à Lucidor que Dorimon, en partant, lui a confié qu'il avait caché un trésor de deux cens cinquante mille livres, dans le jardin de cette maison; il ajoute que voyant Lisandre prêt à vendre sa maison sans pouvoir s'y opposer, parce qu'elle fait partie de la succession de sa mere, il n'a trouvé d'autre ressource, que de l'acquérir lui-même, & d'y venir établir sa demeure, pour mettre le trésor en sûreté. Les deux amis se séparent, en se promettant réciproquement le secret; & Lucidor demeuré seul, termine l'acte par quelques réflexions sur le penchant

qu'ont tous les hommes à parler mal d'autrui.

Julie & Hortense son amie, qui s'ennuyent de se promener dans le jardin, où elles ne voyent que les mêmes objets, se proposent de s'amuser à contrôler les passants; mais elles réfléchissent, que ce ne sont que des Payfans, qui ne valent pas les frais de la critique, Julie demande à Hortense si elle n'aimerait pas mieux que leur voisin Clitandre, fils de Lucidor, vînt à passer qu'un autre? Hortense affecte dans sa réponse plus d'indifférence qu'elle n'en ressent, & Julie voyant qu'elle la presse inutilement, use de ce petit stratagème avec son amie, qui la quitte pour dérober son embarras.

J U L I E.

Adieu donc : revenez, revenez vîte, j'apperçois Clitandre.

HORTENSE, *revenant avec précipitation.*

Clitandre! hé! de quel côté?

J U L I E.

Ah, je ne vois plus rien; je crois que je me suis trompée.

HORTENSE.

Quel plaisir prenez-vous à me jouer de la sorte ! ce n'est pas que je me soucie de Clitandre ; mais je n'aime pas qu'on se mocque de moi.

JULIE.

Et moi je n'aime pas qu'une amie soit dissimulée.

Julie continue de presser Hortense de lui ouvrir son cœur, & en tire enfin l'aveu que Clitandre lui paraît fort aimable. Julie paye cette confiance par une autre qu'elle fait à Hortense, en lui avouant qu'elle aime son frere.

Hortense trouve qu'il est fort malheureux de sentir du penchant pour un homme qui ressemble si peu à Clitandre, & Julie lui avoue qu'un Amant aussi sage que ce Clitandre, l'ennuyeroit peut-être beaucoup. Ensuite elles se confient mutuellement leur crainte, sur le sort que Géronte & Lucidor préparent à leurs amours. Dans ce moment Hortense voit venir Clitandre, & craint que par timidité il ne passe sans les aborder, comme cela lui arrive souvent. Julie offre d'engager la conversation, & de l'agacer.

H O R T E N S E .

Mais pas trop , je vous prie , il pourrait s'y méprendre.

J U L I E .

Point de jalousie. Je me comporterai de maniere qu'il ne pourra se tromper.

Clitandre passe lentement en faisant une profonde révérence à Hortense & à Julie. Celle-ci l'arrête par une politesse d'usage ; Clitandre lui répond par d'autres politesses , accompagnées de beaucoup de révérences. Julie essaye en vain de monter la conversation sur un ton plus tendre & plus animé , elle ne peut parvenir à faire expliquer ces timides Amants. C'est en vain qu'elle saisit & qu'elle leur fait remarquer toutes les expressions favorables , que leur penchant réciproque leur laisse échapper ; tantôt elle répond pour Hortense , & tantôt pour le discret Clitandre , qui parvient enfin à lui dire : si j'étois convaincu que la vivacité de mes sentimens pût vous engager à n'en pas rejeter l'hommage , je vous proteste..... je vous jure Vous ne m'écoutez pas.

J U L I E.

Jurez toujours, Monsieur, je vous écoute, moi.

HORTENSE, *embarrassée.*

Ne voyez-vous pas, Monsieur ; qu'elle se réjouit à mes dépens ?

J U L I E.

Je suis sûre que Monsieur ne prend pas mes discours pour des plaisanteries.

C L I T A N D R E.

Je crois sans balancer tout ce que vous me dites de votre amie, & mon cœur m'en dit encore plus.

J U L I E.

Et je gage contre vous, que vous l'aimez.

C L I T A N D R E.

Je l'adore, le respect

J U L I E.

Bon, bon, le respect ; si on l'écoutait toujours, on ne s'entendrait jamais ; allons, parlez.

CLITANDRE.

De tout mon cœur ; mais puis-je espérer qu'on m'écouterà ?

JULIE, à Hortense.

Un petit mot de réponse.

HORTENSE, embarrassée.

Monfieur

JULIE, à Clitandre.

Tenez, cela est clair comme le jour.

CLITANDRE, à Hortense.

Encore deux mots, je vous en conjure.

HORTENSE.

Je ne sçais que vous dire.

JULIE, à Clitandre.

Vous comprenez cela ?

CLITANDRE.

Mais pas trop bien.

JULIE.

Cependant rien n'est plus intelligible. Ne sçavoir que répondre, c'est dire qu'on répondrait volontiers.

Si Clitandre n'interprète pas à son avantage chaque parole que prononce Hortense, & s'il ne conçoit pas les plus flatteuses espérances, ce n'est certainement pas la faute de son amie. Enfin un Laquais vient avertir ces deux Demoiselles qu'on les demande, & termine cette dispute de mots.

Clitandre demeuré seul, se réjouit de son bonheur, qu'il croit avoir lu' dans les yeux d'Hortense, malgré la timidité de cette Belle. Il convient que cette timidité est un attrait plus puissant pour lui, que l'enjouement de Julie. Il se flatte qu'Hortense & lui, sont nés pour faire le bonheur l'un de l'autre; il craint seulement, que son pere ne désapprouve sa passion pour une fille sans fortune; mais il se rassure sur sa générosité, & sur la tendresse qu'il a toujours éprouvée de sa part. Lucidor entre, & le commencement de la scène qu'ils font ensemble, fait comprendre que Lucidor n'a jamais eu qu'à se louer du respect & de la conduite de son fils. Clitandre prie son pere avec instances, de l'aider à se saisir d'un trésor caché, qui seul peut faire son bonheur, & que recèle la maison de Géronte. Lucidor qui a l'esprit rempli de la confiance

que Géronte vient de lui faire, croit qu'il s'agit du trésor de Dorimon. Il est effrayé de ce que ce secret de son ami est déjà connu, il n'est pas moins étonné de la proposition honteuse de son fils; enfin Clitandre s'explique, & conjure son pere de lui obtenir la fille de Dorimon; & Lucidor après avoir ri à part de sa méprise, le félicite, contre la coutume des peres, sur la noblesse de ses sentimens; mais ce consentement est moins généreux que Clitandre ne le croit, puisque son pere est instruit du trésor caché.

Comme Lucidor est prêt à se retirer pour exécuter la promesse qu'il vient de faire à son fils, il est arrêté par Arlequin, avec lequel il a une scène assez comique, mais sur laquelle nous passerons, parce qu'elle est peu nécessaire dans l'intrigue de la Piece. Nous dirons seulement qu'il le prend à son service, à la recommandation d'un de ses amis.

Au commencement du troisiéme acte, Pasquin apprend à Lisandre son Maître, que Lucidor le cherche partout, pour lui parler d'une affaire de la derniere importance. Lisandre est fort en peine de savoir ce que ce peut être;

mais auparavant il fait rendre compte à Pasquin des cinquante mille francs qu'ils a reçus de Gêronte pour le prix de sa maison, & dont Pasquin était le dépositaire. Celui-ci rend ce compte en plusieurs articles, plus ridicules les uns que les autres, parmi lesquels il y en a bon nombre qui le regarde personnellement. Enfin pour résultat de ce compte, il se trouve que Lisandre est redevable de deux cens livres; il est vrai que le dernier de ces articles, fait honneur au bon cœur de ce jeune étourdi, qui a donné une somme de fix mille livres pour tirer un de ses amis de la prison où ses Créanciers le retenaient. Lucidor vient en ce moment lui demander sa sœur en mariage. Pasquin se réjouit de cet événement; mais Lisandre répond que la situation où sa sœur est réduite, ne lui permet pas d'aspirer à un établissement si avantageux. Lucidor replique, que ce n'est pas aux biens d'Hortense, mais à sa personne, que son fils prétend. Alors Lisandre déclare que son dessein n'est pas de s'opposer au bonheur de sa sœur; mais qu'il veut encore moins qu'on puisse lui reprocher de l'avoir mariée sans dot, qu'il veut absolument qu'elle ait en mariage

les terres qui lui restent, & qui n'y a rien à faire, si l'on n'accepte la terre avec sa sœur. Lucidor ne peut se résoudre à le dépouiller de sa seule ressource. D'abord Pasquin effrayé de la résolution de son Maître tire à part Lucidor, lui dit de se bien garder d'accepter cette terre, que c'est un fonds ingrat, que les frais en excèdent le revenu; que l'air en est très-mal sain; que de plus elle a toujours porté malheur à ceux qui l'ont possédée; qu'on y meurt subitement, & qu'on s'y pend quelquefois; que Lisandre lui attribue tous ses désastres, & que c'est par cette raison, qu'il veut depuis long-tems s'en défaire, sans en pouvoir venir à bout.

Lisandre persiste dans sa résolution, & donne sa parole d'honneur, de ne pas changer de sentimens, & se retire, suivi de Pasquin. Lucidor reste fort étonné de ce mélange d'un libertinage outré, avec une façon de penser si noble. Géronte qui survient, n'en est pas moins surpris, & tous deux concertent les moyens de marier Hortense, aux dépens du trésor caché, suivant l'intention de Dorimon, mais sans que Lisandre puisse se douter d'où est venue la dot. Pour cet effet Lucidor propose à
son

son ami, d'user d'un stratagème, qui à la vérité ne s'accorde pas avec la gravité de leur âge, mais qui lui paraît infallible. Il lui apprend l'acquisition qu'il vient de faire, de l'aventurier Arlequin; & ajoute, qu'il n'y a qu'à le faire travestir en Capitaine de Vaisseau, qui apportera cinquante mille écus, de la part de Dorimon, avec qui il aura lié amitié dans ses voyages, & dont il annoncera le prochain retour. Les 50 mille écus seront déposés chez un Notaire, au nom de Dorimon, pour être employés par Géronte à marier sa fille Hortense, quand il se présentera un parti favorable. Il ajoute que cette ruse produira deux bons effets; l'un de servir de frein au jeune homme, en lui faisant craindre le retour de son pere, l'autre de lever l'obstacle qu'il apporte au mariage de sa sœur. Cet arrangement pris, Lucidor quitte Géronte pour aller travailler à l'exécution, & cel i-ci la rend plus facile en apprenant à Pasquin qui survient, que Lucidor ne veut plus conclure, sans sçavoir l'intention de Dorimon, dont ils ont appris le prochain retour, par un Capitaine de Vaisseau de ses amis, nouvellement arrivé.

Au quatrieme acte, Lisandre se trou-

ve avec Hortense & Julie, qui consent à l'entendre, à la priere de son amie, mais qui ne veut pas lui répondre pour ne pas défobéir à son pere, qui lui a défendu de lui parler.

Lisandre convient de tous ses torts; promet de les réparer, & offre à Julie le sacrifice de tout ce qui peut lui déplaire, dans les goûts auxquels il s'est livré depuis quelques années. Ce sacrifice paraît tardif à sa Maîtresse; d'autant plus que son pere prétend la marier dès le lendemain, & elle ne peut se dissimuler, qu'il a raison de ne vouloir pas risquer de la voir malheureuse, avec un homme qui ne lui serait pas plus fidele avant, qu'après le mariage. Il faut observer que Julie adresse toujours la parole à Hortense afin de ne pas manquer à celle qu'elle a donnée à son pere. Lisandre n'épargne point les protestations d'une meilleure conduite pour la fléchir, & il en vient à bout: elle lui pardonne & lui parle bientôt directement sans s'en appercevoir.

Clitandre arrive, & fait de nouvelles instances, pour obtenir Hortense de Lisandre. Celui-ci persiste dans sa délicatesse. Hortense l'approuve, mais Julie prononce sans appel, en déclara-

rant qu'elle n'époufera point Lifandre s'il ne se défit de l'obftination, qui eft plutôt un caprice, qu'une générofité. Julie entend la voix de fon pere, fort & emmene Hortenfe avec elle. Clitandre emmene auffi Lifandre; Pasquin fe difpofe à les fuivre, mais il eft pétrifié à la vue de Dorimon, que chacun croit encore aux Indes. Cependant il écoute ce vieillard, qui fe félicite lui-même de fon heureufe arrivée, & du plaifir qu'il fe promet de furprendre fa famille, qu'il n'a pas voulu prévenir. Enfin Pasquin recouvre l'ufage de fes jambes, & court avertir fon Maître.

Dorimon s'avance vers fa maifon, & eft furpris de voir une efpece de marin, en prendre le chemin auffi-bien que lui; c'eft Arlequin. qui interrogé par le Vieillard, qu'il ne connaît pas, lui débite, apparemment pour fe mettre en haleine, toute la fable qu'il eft chargé de débiter à Lifandre, fur fes voyages, fur fa qualité de Capitaine de Vailleau de la Compagnie, fur le nom du Vailleau qu'il commande, qui s'appelle, dit-il, le Rinocéros, ou le Monftre marin; fur fon propre nom, nom Indien qui dure un quart d'heure à prononcer, & qu'il a réduit en une

fillabe , pour la commodité de ses amis, de façon qu'on le nomme le Capitaine Crac ; sur ses liaisons avec Dorimon ; les nouvelles qu'il en apporte à la famille , & les 50 mille écus qu'il vient de déposer de sa part chez son Notaire, dont il montre le reçu à celui qui l'écoute , qui en est fort surpris ; mais il est bien plus étonné , lorsque le bavard lui apprend , que son fils vient de vendre à Géronte la maison que Dorimon occupoit à son départ. Cette dernière nouvelle fait frémir Dorimon , qui se rappelle avoir confié à Géronte , le secret du trésor. Il demeure consterné de la mauvaise conduite de son fils , & de la perfidie de son ami. Mais Géronte sort du logis dans le moment , reconnoît Dorimon , l'embrasse , & ne répond à ses reproches , qu'en le faisant entrer pour pouvoir se justifier plus commodément. Ainsi finit le quatrième acte.

Les mêmes Acteurs commencent le cinquième. Dorimon prie son ami de lui pardonner ses soupçons , & le remercie des services qu'il lui a rendus ; Géronte lui demande grace pour Lisandre , & lui allégué pour preuve de son bon caractère , la donation qu'il vouloit faire à sa sœur , de la seule terre

qui lui reste. Dorimon traite cette action d'ostentation, & ajoute qu'il va mettre à une terrible épreuve, cette prétendue générosité. Géronte reproche à Dorimon sa dureté, & l'assure que le repentir de son fils, est sincère. Dorimon lui demande s'il lui donnerait sa fille en mariage sur la foi de ce repentir; celui-ci s'en défend d'abord, sur ce qu'il est presque engagé avec un autre; mais enfin il convient que la crainte de rendre sa fille malheureuse, le ferait balancer. Dorimon prend droit de cette réponse, pour s'affermir dans ses résolutions, & presse son ami de le mener voir sa fille, pour éviter la vue de son fils. Lisandre entre dans ce moment, & fait tous ses efforts pour obtenir son pardon, que son pere, après bien des refus, lui accorde, à condition qu'il renoncera à sa succession, à celle de son oncle, & au trésor caché dont il lui donne connaissance, se réservant seulement la terre qui est échappée de toutes ses dissipations. Lisandre obéit sans hésiter, protestant que le revenu de cette terre, où il prétend se retirer, suffira au genre de vie qu'il se propose de mener à l'avenir. Lucidor entre, & présente à Dorimon son fils;

Clitandre, pour lequel il lui demande sa fille, qu'il obtient. Mais celui-ci sachant que tous les biens de Lisandre doivent passer à celui qui épousera sa sœur, refuse de devenir son beau-frere, pour le dépouiller. Hortense qui entre dans ce moment, reçoit avec tendresse les caresses de son pere; elle refuse aussi de se marier, à cette condition. Tous les Acteurs s'unissent pour fléchir Dorimon. Géronte lui représente qu'il va se priver de la douce consolation de voir son fils heureusement établi, Dorimon demande qui ferait la personne assez téméraire, pour l'épouser. Julie paraît & dit que ce sera elle, si son pere le lui permet. Lisandre, pénétré de reconnaissance, de honte & de remords, se jette aux pieds de Julie, & lui apprend qu'il est déshérité.

J U L I E.

Eh le suis-je moi? Je me flatte que non: mon pere, me priveriez-vous de votre bien pour me punir du penchant que j'ai pour Clitandre?

G E R O N T E.

Au contraire, ma fille, je vous autorise à lui offrir votre fortune, & j'ai

maintenant autant d'empressement à vous unir avec lui, que j'y montrais de répugnance, Puisque (en montrant Dorimon) Monsieur est inflexible, j'adopte son fils pour le mien, & mon bien suffira pour vous deux.

Enfin Dorimon se rend, pardonne à son fils sans condition, & la Piece finit par le double mariage.

Le sujet de cette Piece est tiré du *Trinuminus* de *Plaute*, mais le cinquième acte qui est le meilleur de la Piece, est tout entier de Destouches La plupart des caracteres de la Piece & surtout celui de Lisandre ressemble beaucoup à ceux du Dissipateur, ce qui ne causa pas cependant le mauvais accueil que le Public fit à celle-ci; elle n'eut qu'une représentation; & si nous nous sommes permis d'en donner un extrait si détaillé, notre intention a été de mettre le Lecteur à portée, de décider entre le Public & l'Auteur du Glorieux, & du Philosophe marié, qui méritait d'être jugé d'une maniere moins rapide, & moins tumultueuse. Le reproche le plus raisonnable qu'on avait à lui faire, c'est une multiplicité d'événemens comiques, qui pouvaient retarder

l'action, & affoiblir l'intérêt, en quoi il n'a fait que suivre l'exemple de son original, & de presque tous les anciens; défaut que les modernes paraissent avoir évité avec soin.

Dans cette Piece actuellement imprimée, les noms de Lisandre & d'Arlequin, sont changés en ceux de Léandre & de Crispin.

Le Théâtre fut fermé cette année, le 3 Avril, par Coraline Magicienne, suivie d'un compliment dialogué entre Arlequin & cette Actrice, & il fut r'ouvert le 26 du même mois, par l'heureux Stratagème suivi de l'Impromptu des Acteurs, Piece nouvelle en un acte, en vers libres, & précédée d'un compliment qui fut très-applaudi; mais dont nous ne donnerons que deux fables qui le terminaient.

FABLE DE CORALINE.

Autrefois, dans le tems que l'on n'avait point
vu

D'Orangers dans notre Patrie,
Par le desir du gain un Jardinier ému;
En fit venir deux d'Italie.
L'un d'eux avec soin élevé,

Des outrages du Nord avec soin préservé,
Devint avec le tems fleuri, brillant, robuste;
L'autre fut négligé. Le malheureux Arbuſte,
De la grêle & des vents éprouvant la rigueur;
Sécha ſur pied bien-tôt, & périt de langueur.

De mon deſtin ils font l'image;

Je ſuis, Meſſieurs, cet Oranger,
Transporté dans ce lieu d'un pays étranger;
Des vents injurieux ſi j'éprouve l'outrage,
On me verra bientôt ſuccomber à l'orage.
Mais ſi votre bon cœur de ma faiblesſe inſtruit,
S'y prête & m'encourage,
De vos bontés, Meſſieurs, vous pourrez voir
le fruit.

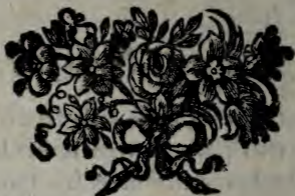
FABLE D'ARLEQUIN.

Quand des lieux où l'Asie étale ſes tréſors,
L'Ebène avec l'Yvoire arrivent ſur ces bords,
L'un & l'autre eſt brute & ſans forme,
Plus dur que le Chêne & que l'Orme;
Pour les polir tous deux, il faut de grands ef-
forts.
Ma camarade & moi, nous ſommes tout de
même.

L'Yvoire le voila, l'Ebène le voici;
Meſſieurs, nous vous prions de nous polir
auſſi,

Nous nous y prêterons avec un zèle extrême,
 Et nous vous dirons grand merci.

Ce compliment est de Messieurs Parnard & Sticotti, tous deux Auteurs de la Piece dont nous allons donner, non un extrait suivi, parce que la Piece est sans intrigue, mais des fragmens de quelques scènes épisodiques, dont elle est composée.



L'IMPROMPTU DES ACTEURS.

Comédie en un acte , en vers libres,

26 Avril 1745. (1)

V I C E N T I N I.

VOTRE projet a reçu des éloges,
Et pour l'exécuter, chaque Comédien
Veut bien donner ici quelque chose du sien ;
Au moment que je parle, ils sont tous dans
leurs loges,
Pour pouvoir méditer un peu
Le sujet qu'ils prendront, & concerter leur
jeu.

Rochard dans la seconde scène fronde cette témérité par des couplets qu'il chante.

Déheffe remplit la troisieme par une scène d'Yvrogne, & voici la quatrieme qui se passe entre Thérèse & Riccoboni.

T H É R È S E.

Quel est cet autre personnage?

(1) La scène est sur le théâtre de la Comédie Française.

Ah ! ah ! c'est vous ! sous cet air emprunté
 Je ne remettais pas d'abord votre visage ,
 Couvert d'un manteau , tout botté ,
 Quel est votre dessein dans ce bel équipage ?

R I C C O B O N I .

Le dur métier d'Acteur fut long - tems mon
 partage ;
 Un destin plus illustre aujourd'hui m'a tenté ;
 Je suis dans ce moment un Philosophe , un
 Sage ,
 Qui va chercher la vérité.

T H É R E S E .

Vous nous quittez !

R I C C O B O N I .

Oui.

T H É R E S E .

Bon voyage.

Mais si la vérité pour vous a des appas ,
 Faut-il vous transporter bien loin de ce rivage ?
 Pourquoi dans ce séjour ne la cherchez-vous
 pas ?

R I C C O B O N I .

Où voulez-vous que je la trouve ?
 Tout le monde en ces lieux la fuit & la ré-
 prouve.

L'esprit n'est plus qu'un faux-brillant,
La beauté qu'un faux-étalage,
Les caresses qu'un faux-semblant,
Les promesses qu'un faux-langage ;
Fausse gloire & fausse grandeur,
Logent par-tout le faux-honneur ;
Par-tout on voit fausse noblesse,
Fausse apparence, faux-dehors,
Faux-airs, fausse délicatesse,
Faux-bruits, faux-avis, faux-rapports ;
Le cœur est faux chez Amarante ;
Vesta nous montre un faux-maintien,
Lise est une fausse ignorante,
Clindor un faux-homme de bien.

T H É R È S E.

Quoiqu'un peu trop de fiel paraisse dans vos
rimes,
Je l'excuse pourtant ; mais enfin dites-moi ?
Pour réussir à ce nouvel emploi,
Quel est votre fonds ?

R I C C O B O N I.

Des maximes.

T H É R È S E.

Mauvais bien, ailleurs comme ici ;
Faites-nous le régal de quelqu'une.

RICCOBONI.

En voici.

L'amour se soutient par l'espoir,
 Le zèle par la récompense,
 L'autorité par le pouvoir,
 La faiblesse par la prudence,
 Le crédit par la probité,
 L'agrément par la liberté,
 La santé par la tempérance,
 L'esprit par le contentement,
 Le contentement par l'aisance,
 L'aisance par l'arrangement.

THERÈSE.

Ce début fait assez me plaire.

RICCOBONI.

Plus de douceur que de beauté,
 Me semble aux filles nécessaire;
 Plus d'éclat que de vérité,
 Dans un Auteur ne me plaît guere;
 Pour être heureux, il faut avoir
 Plus de vertu que de savoir,
 Plus d'amitié que de tendresse,
 Plus de conduite que d'esprit,
 Plus de santé que de richesse,
 Plus de repos que de profit.

T H E R E S E.

Je ne vois en cela rien que de raisonnable.

R I C C O B O N I.

En toute chose la raison
Trouve le superflu blâmable,
Le peu lui plaît quand il est bon.
Ce parti me semble admirable,
Fuyons donc les fâcheux excès,
Que les dégoûts suivent de près;
Le Gourmand toujours famélique,
Décide pour la quantité;
Le Gourmet que le bon goût pique,
Décide pour la qualité.

T H É R E S E.

Par la bonne philosophie,
Cette décision sera toujours suivie.

R I C C O B O N I.

Petit bien qui ne doive rien,
Petit Jardin, petite table,
Petit minois qu'on aime bien,
Sont pour moi chose délectable;
J'aime à trouver quand il fait froid,
Grand feu dans un petit endroit;
Les délicats sont grande chère,
Quand on leur sert dans un repas.

De grand vin dans un petit verre ,
De grands mets dans de petits plats.

T H É R È S E .

Il résulte de ce langage ,
Qu'il ne faut jamais rien de trop.

R I C C O B O N I .

Rien de trop.

Que de sens est caché sous ce mot!

Qu'il est judicieux & sage!

Trop de repos nous engourdit ,

Trop de fracas nous étourdit ,

Trop de froideur est indolence ,

Trop d'activité , turbulence.

Trop d'amour trouble la raison ,

Trop de remords est poison ,

Trop de finesse est artifice ,

Trop de rigueur est dureté ,

Trop d'économie , avarice ;

Trop d'audace , témérité.

T H É R È S E .

Ce trop que vous blâmez , n'est pas, à le bien
prendre ,

Si pénible à changer que vous le croiriez bien,

Cela vient faute de s'entendre ;

Le tout souvent dépend d'un rien.

RICCOBONI.

D'un rien , oui comme vous , je pense ,
Un rien produit de grands effets ,
Un rien est de grande importance
En amour , en guerre , en procès ,
Un rien fait pancher la balance ;
Un rien nous pousse auprès des Grands ;
Un rien nous fait aimer des Belles ,
Un rien fait sortir nos talens ,
Un rien dérange nos cervelles :
D'un rien de plus , d'un rien de moins ,
Dépend le succès de nos soins ,
Un rien flatte quand on espere ,
Un rien trouble lorsque l'on craint ;
Amour , ton feu ne dure gueres ,
Un rien l'allume , un rien l'éteint.

THÉRESE.

Votre scène a du bon , j'y vois de la sagesse ;
Vos Confreres tantôt dans un semblable cas ,
Ont su s'en tirer par finesse ;
Votre esprit en cela ne les imite pas.

RICCOBONI.

Tout le monde n'a point le même savoir faire ;
On ne fait pas ce que l'on veut ,
Chacun s'échappe comme il peut ,

Chacun d'un embarras se sauve à sa maniere :

L'ignorance dans ce canton ;

Se sauve par l'effronterie ;

L'homme du jour par un jargon

Qui prend le titre de faillie ;

La Danse, par les entrechats ;

La Musique, par le fracas ;

L'Imprimeur, par des rêveries

Qu'on donne pour des vérités ;

La Scène, par des rapsodies

Qu'on donne pour des nouveautés ;

Les Orateurs & les Poètes ,

Se sauvent par des lieux communs ;

Les Actrices, par des fleurettes ;

Et les Acteurs par des emprunts ;

J'en vois dont l'ame intéressée ,

Se sauve par le caducée ;

J'en fais dont l'esprit souple & fin ,

Se sauve par un souterrain ;

L'un se sauve par des cascades ,

L'autre en prenant un certain biais ,

Et moi qui crains que mes tirades ,

Ne semblent à la fin trop fades ,

Je me sauve par les marais.

Une grande partie des vers de cette scène , est du Philosophe aimable M. Bernard. Quant au reste , le ton

ral & facile de Panard, s'y fait aisément connaître, & ces talens réunis firent le succès de la Piece qui eut seize représentations.

LES ENNUIS DE THALIE.

*Comédie en un acte, en vers libres,
12 Juillet 1745.*

CETTE Comédie est encore composée de scènes purement épisodiques, & n'ayant nulle intrigue; nous ne pouvons qu'en donner des lambeaux, pris de ces mêmes scènes.

Le DANSEUR.

Je suis un Danseur ambulans,
Qui court de ville en ville exercer son talent.
J'ai brillé dans Bordeaux, dans Noyon, dans
Falaise,
En Irlande, en Alsace & dans la Tarentaise;
Le Bas-Breton fut surpris de mes pas,
J'ai charmé jusqu'au Suisse, & tout le Pays-
Bas;
Ce n'est rien, j'ai volé sur la glace & la
neige;

J'ai six mois en patins dansé dans la Nor-
vège. . . .

Je ne me borne pas à si petite chose,
Et c'est fort peu pour moi que l'exécution.
Je connais les Ballets à fond,
Et sans me vanter, j'en compose
Qui sont mieux dessinés que celui de la rose. . .
La raison,
Dans l'Opéra jamais est-elle de saison?
De la legereté, c'est tout ce qu'on demande;
Autrefois les premiers danseurs,
Par leurs doux mouvemens, dans une Sara-
bande,
Charmaient les yeux des Spectateurs;
Le bon goût d'aujourd'hui, d'une grace en-
nuyeuse,
Proscrit les fades agrémens,
Et nous faisons danser tous ces vieux mouve-
mens,
A quelque troisieme Danseuse.
Lorsque de s'élever bien haut,
Un Danseur a la noble audace,
On le trouve divin, il n'est point de défaut
Que la legereté n'efface;
Aussi connaissant bien le mérite d'un saut,

Nous en mettons par-tout avec un soin extrême ;

Londres me vit un jour sous un habit oblong,
En Sacrificateur , danser un cotillon. . . .

Quel tapage ce fut ! c'était pis qu'un tonnerre.

De ce Cotillon-là , les Gourmets d'Angleterre
Se souviendront long-tems.

Ah ! pourvu que l'on danse ,

On est sûr d'obtenir une entière indulgence ;

Jamais on n'analyse un Divertissement ,

On n'y demande point ni pourquoi , ni comment ;

Qu'on habille en Gaulois un Héros de la Grece ,

Que l'on coëffe en bichon une grande Prêtresse ,

Que sans se souvenir qu'ils étaient ennemis
Avec l'Abencerage , on attèle un Zégris ,

Que ces Maures fameux par une danse fade ,
Amusent pauvrement la Reine de Grenade ;

Qu'après pour une chasse où l'on doit se lasser,
D'imbécilles Piqueurs commencent par danser ,

Tout cela dans Zaïde au Public a su plaire ;

A ces absurdités il n'est jamais contraire ,

Il blâme dans les vers un mot obscur ou plat ;

Mais quelque part qu'il soit, il aime un entrechat.

La scène du Danseur est suivie de celle d'un Musicien qui s'annonce ainsi :

. . . Vous voyez un Auteur
 Connu jusques dans l'Italie,
 Très versé dans cet art flatteur,
 Qui par l'oreil porte au cœur
 Le plus doux charme de la vie.

Musicien fameux & Déesse, je viens
 Vous causer du plaisir & redoubler le mien,
 En vous communiquant mon œuvre soixan-
 tième.

Dussé-je passer pour gothique,
 A la vieille Musique,
 Constamment attaché,

Jamais on ne verra chez moi du recherché;
 Jamais je n'employerai ces accords difficiles,
 Ces vifs, impétueux, effrenés mouvemens,
 Ces monstrueux amas de croches inutiles,
 Qui font jurer les Instrumens,
 Et les Auditeurs de bon sens.

Quand j'entens de ces airs, leur fougue m'é-
 farouche;
 Le travail en est fort, mais je tiens pour
 constant,

Que l'on doit préférer la Musique qui touche
A la Musique qui surprend.

Il exécute une contrariété dans la-
quelle il fait briller sa voix & son goût
pour le chant. Il sort, & la Gazette le
remplace.

Je me nomme Gazette.

A l'égard de mes fonctions,

Les voici : j'entretiens parmi les nations,

Correspondance universelle ;

Dans ma course continuelle,

J'ai soin de ramasser tous les événemens ;

Dans le monde je les répans,

Aucun ne se dérobe à l'ardeur de mon zèle,

Et par mes Couriers diligens,

Paris, Lahaye, Utrecht, & Cologne & Bru-
xelles,

Sont informés de tout, & presque en même
tems.

Jadis à l'If du Luxembourg,

Ma demeure était établie ;

Depuis neuf ou dix ans, j'ai changé de sé-
jour.

Dans un Jardin fameux, où sans cesse il ac-
court

Une brillante Compagnie,

J'habite maintenant, & j'ai fixé ma Cour,
 Sous un arbre nommé l'arbre de Cracovie.
 J'y suis très-bien servie ;
 Sous cet arbre à midi précis,
 Dans un grand comité, mes Juges sont assis.
 Là, sitôt que l'un deux prononce,
 Un essain d'Auditeurs dans la foule s'enfonce.
 Là, la bouche béante, & les yeux ébaubis,
 Bras balans, nés en l'air, nombre de mes
 amis
 Gobent avidement tout ce qu'on leur an-
 nonce ;
 Là plus d'un Avocat, d'un stile peu concis,
 Pour me bien débiter, s'égozille & s'enroue ;
 Et non loin de ce poste, on voit plus d'un
 Greffier,
 Me broder & m'amplifier,
 Sur un Bureau nommé *la Table de Mantoue*...
 Non, rien n'est si plaisant, que d'entendre
 parler
 Tant de gens assemblés sur diverse matière !
 On y change à son gré la forme des Etats ;
 On ordonne, on défend, on refuse, on agrée,
 On dépose, on remplace, on supprime & l'on
 crée ;
 Tel projet a passé, tel projet ne passera pas ;
 On a pris la redoute, on tient la demi-lune,

Ce Poëme est fort bon , celui-ci ne vaut rien.
L'après-midi se passe à ce long entretien;

La fin du jour arrive, & jusques à la Brune, (1)

Chacun y mêle un peu du sien.

Que je ris de bon cœur, quand je vois la marote
De ces gens qu'aux aguets on voit dès le ma-
tin ,

Qui voulant tout voir & tout lire ,

Pour le moindre papier que de la poche on
tire ,

Galopent du bout du jardin !

Il en est encore une espece ,

Et ces derniers sont très-nombreux ,

Ce sont de nos Caffés certains piliers pou-
dreux ,

Qui brouillés avec la richesse ,

Et par l'oïiveté devenus malheureux ,

De cent soins différens remplissent leur pensée,

Et vont s'embarasser des vivres de l'Armée ,

Sans songer aux moyens d'en attirer chez eux...

Ce sont des nouvelles du jour ;

Elles vous plairont , j'en suis sûre ,

Vous y verrez comme LOUIS ,

Chéri , craint , admiré , Roi , Soldat , Vain-
queur , Pere ,

(1) La Brune, qui louoit alors les chaises au Palais Royal.

Joint l'exemple aux leçons pour apprendre à
son fils

Le noble métier de la guerre. . .

Vous y verrez, comme un grand Roi,

Dans les plaines de Silésie,

D'Achile & de Nestor, sachant remplir l'em-
ploi,

Vainquit à Friéberg la Saxe, la Hongrie,

Et changea l'audace en effroi,

Dans des cœurs pleins de jalousie,

Qui voulaient lui donner la loi.

La Piece finit par un Vaudeville dont
voici quelques couplets.

La critique afflige un Auteur,

Mais souvent il en est meilleur;

Pour limer ses vers & sa prose,

Le sifflet est un aiguillon :

A quelque chose

Malheur est bon.



Climene avant certain écart,

Parlait mal du tiers & du quart ;

Sa langue aujourd'hui se repose,

L'Amour l'a mise à la raison :

A quelque chose

Malheur est bon.



Sortant un jour de Saint Bonnet ,

Notre Fiacre rompit tout net ;

Il nous fallut faire une pause ,

Et vuidier encor un flacon :

A quelque chose

Malheur est bon.



Cette Piece , qui est des mêmes Auteurs que la dernière , eut moins de succès ; elle eut huit représentations , dans lesquelles on applaudit plusieurs détails bien écrits , où l'on reconnaissait les talens de Messieurs Panard & Sticotti.



LA FILLE, LA FEMME,
ET LA VEUVE.

Parodie des Fêtes de Thalie.

21 Août 1745.

ACASTE, Capitaine de Vaisseau, aime depuis long-tems Léonor; fatigué des dédains soutenus de cette beauté cruelle, il entreprend un voyage sur mer, dans l'espoir d'éteindre, par l'absence, un feu qui le tyrannise; il aborde à Alger, où il délivre Cléon, pere de Léonor, sans le connaître; il revient à Marseille, & comme l'éloignement n'a servi qu'à redoubler son ardeur, son premier soin en arrivant, est d'aller voir Léonor; c'est dans ce dessein qu'il ouvre la Scène avec Cléon qui lui demande le nom de sa Maîtresse; Acaste refuse de le satisfaire, & l'envoie préparer la fête qu'il destine à Léonor. Cléon sort en chantant ce couplet, qui prouve que l'esclavage ne lui a point fait oublier les chagrins de l'Hyménée.

Des fers vous m'avez su tirer,
J'en suis ravi dans l'ame;

Mais que sert de m'en délivrer,
Pour me rendre à ma femme ?

CLEON.

On me croit mort.

ACASTE.

Que craignez-vous.

CLEON.

Vous badinez, je pense ;
Je crains ce que craint un époux,
Après dix ans d'absence.

Acaste est reçu de Léonor avec encore plus de froideur, qu'avant son voyage ; & Bélise, mere de Léonor, croyant son époux mort depuis dix ans qu'il est absent, conseille à Acaste de quitter sa fille, & de former de plus doux nœuds. Enfin après quelques façons, elle se propose elle-même, pour le consoler des rigueurs de Léonor.

Acaste accepte le parti pour faire dépit à Léonor qui fort outrée.

Bélise presse Acaste de conclure ; il paraît fort distrait ; Cléon arrive, suivi des Matelots, pour le divertissement, & reconnaissant sa femme ; il lui parle ainsi :

CLEON.

Perfide ! est-ce ainsi qu'on me traite ?

BÉLISE.

Mon époux ! . . battons la retraite.

CLEON, à *Acaste*.

J'ai fait le rôle d'un Nigaut,
C'est vous qui causez ces méprises ;
En me disant un mot tantôt ,
Vous épargniez bien des sottises.

Ce couplet contient la critique de l'acte. Il finit par cet autre, où Cléon donne sa fille à Acaste en reconnaissance de sa liberté qu'il lui doit.

Allons, prenez-la,
Elle vaut bien sa mère. . . .
Ma fille, tu paieras par-là,
Les dettes de ton pere.

Ajoutons une réflexion à la critique sensible des deux jeunes Auteurs ; comment Cléon, chargé du détail d'une fête, ignore-t-il à qui il l'a préparé jusqu'au moment de son exécution.

Le deuxieme acte est rempli par Isabelle, veuve coquette, aimée par un

Officier , & par un Financier qu'elle amuse fans vouloir prendre des liens plus sérieux. Elle ouvre la scène par l'éloge du veuvage : sa Suivante lui chante :

Jamais Beauté n'eut tant de gloire ;

Faut-il que le veuvage ait pour vous tant
d'appas ,

Et qu'un second Hymen ne vous en offre
pas ?

Ce dégoût est si grand , que j'ai peine à le
croire.

Vous trompez un jeune Officier ;

Est-il, est-il de plus aimable emplette ?

Vous êtes fourde aux vœux d'un Financier ,

Que de ducats perdus , (*bis.*) ah ! que je les
regrette.

Le Financier donne à la veuve une fête où Arlequin habillé en Vendeuse de petit métier , chante une ronde , à laquelle tous les Acteurs avouent modestement devoir la plus grande partie du succès de leur Piece ; cette ronde se débite très-bien à la Comédie Italienne.

Voici le sujet de la troisieme entrée , qui s'intitule *la Femme*.

Dorante , époux de Caliste , vit , dans un bal de nuit , un Masque , & en de-

vint fort amoureux sans le connaître ;
 il lui propose de lui donner le bal chez
 lui pendant l'absence de sa femme ,
 qu'il a pris soin d'éloigner : la personne
 masquée l'accepte & entre sur la scène
 un masque à la main , par ce cou-
 plet.

Amour, quel aimable avantage,
 D'occuper un cœur sans partage !
 Mon époux comble mon espoir ;
 Epris d'une flâme nouvelle,
 Il croit manquer à son devoir ,
 Et cependant il est fidele,
 Sans le savoir.

Dorine , sa Suivante , arrive en co-
 lere , & dit à Caliste que son époux
 la trahit , & qu'il prépare dans sa pro-
 pre maison , un bal à sa nouvelle Maî-
 tresse ; Caliste lui répond.

Je suis sous un nom emprunté ,
 L'objet de sa légereté ;
 De moi Dorante est enchanté ,
 Ainsi je gagne d'un côté,
 Ce que je perds de l'autre.

D O R I N E.

Voilà les hommes !

De sa femme on est bien-tôt las ;

C'est la mode au siècle où nous sommes,
On veut celles que l'on n'a pas,
Voilà les hommes!

Dorine apperçoit dans le bal Arlequin son mari, & pour voir s'il n'est pas aussi inconstant que son Maître, elle l'agace constamment; Arlequin rejette opiniâtement ses caresses, & lui dit que la femme est un dragon qui le dégoûte, non-seulement d'elle-même, mais encore de son sexe entier.

Leur scène est terminée par ce couplet :

ARLEQUIN.

Oui, ma très-digne épouse
En malice en vaut douze;
Pour fuir cette Honesta,
J'irais jusqu'en Canada.

DORINE.

Puisqu'elle est si maussade,
Pourquoi la ménager?
Sans craindre d'algarade,
Un époux peut changer.

ARLEQUIN.

En lui faisant affront,
Je craindrais pour mon front.

DORINE.

Il a bien répondu ,
 Il a de la vertu ;
 Que de maris ici
 Qui ne pensent pas ainsi !

Dorante presse Caliste de se démasquer ; elle le refuse , & lui demande ce que dira Caliste , si elle apprend qu'il est volage. Dorante est déconcerté , & cependant promet d'oublier Caliste ; elle se démasque , & Dorante surpris , prend bientôt un air riant , & exprime ainsi la joie qu'il a de trouver sa femme dans son Amante.

Qu'il m'est doux
 De n'aimer que vous !
 Si l'Hymen m'accuse ,
 L'Amour m'excuse ;
 Qu'il m'est doux
 De n'aimer que vous !
 Votre aimable ruse
 Fait un Amant d'un époux ;
 Mon erreur
 Ne vous fait point d'outrage ,
 Et mon cœur
 Constant , quoique volage ,
 Pour vous rendre hommage ,

Dans de nouveaux nœuds s'engage ;

Je vais sans partage ,

Dire à vos genoux :

Qu'il m'est doux , &c.

 Nulle crainte ,

Désormais nulle plainte

 A nos feux

Ne portera d'atteinte ;

Toujours amoureux ,

Toujours heureux ,

Comblons nos vœux ;

C'est mon cœur qui sans feinte ,

Vous dit par mes yeux ,

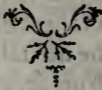
Qu'il m'est doux , &c.

Une apologie si galante méritait le pardon ; Dorante l'obtient , & Caliste trouve son bonheur dans l'infidélité de son mari. Cette Parodie n'eut qu'un succès médiocre , malgré l'éloge pompeux qu'en fait l'Auteur du *Mercur* de ce tems-là , qui vraisemblablement y découvrait le germe des talens que M. Laujon , qui en est l'Auteur , a montré depuis. Il fit cet ouvrage en société avec M. Parvis , qui avait eu part à la *Noce de Village* , donnée l'année précédente. Celle-ci n'eut que huit représentations ,

& fut reprise quelquefois dans la même année, mais sans succès.

DEBUT DE GANDINI.

Le 13 Sept. 1745, le sieur Gandini débuta dans la Vengeance de Scaramouche, Canevas Italien en trois actes; ensuite dans les Métamorphoses de Scaramouche, & dans plusieurs autres Pièces où il remplit, à la satisfaction du Public, le rôle de Scaramouche qui n'avait point paru sur le Théâtre Italien depuis le fameux Tiberio Fiorelli; car on ne doit point compter Giacomo Rauzzini, venu avec la troupe en 1716, qui n'avait aucun talent pour cet emploi, & ne fit jamais le moindre plaisir.



LE PLAGIAIRE.

*Comédie en trois actes en vers ,
le 1^{er}. Février 1746. (1)*

LA Comtesse apprend à Lifette sa Suivante , que pour obliger Lucile , sa Niece , à se déclarer , elle va feindre de répondre aux soins du Marquis & du Baron , qui lui offrent leurs hommages , mais dont les vœux s'adressent secrètement à Lucile. Lifette répond à sa Maîtresse quelques cajoleries à ce sujet , mais la Comtesse lui réplique qu'elle n'a nulle envie de leur plaire , & que son dessein est seulement de forcer Lucile à dévoiler un secret , que son caractère mystérieux & réservé ne laisse pas même entrevoir. La Comtesse profite de l'occasion de sa fête , que ces deux Amans vont célébrer , l'un par son talent pour les vers , l'autre par son goût pour la musique , & pour les fêtes galantes , dans lesquelles il fait briller son imagination ; ce dernier , qui est

(1) La scène est à Paris , chez la Comtesse.

le Marquis , arrive , offre un bouquet à la Comtesse , & lui présente M. Duberceau , homme prodigieux , mais qui s'annonce ainsi :

D'un seul coup de sifflet , je bâtis un Château ;

Je change un Mont en Plaine , une Ville en Hameau ;

Maître des élémens , je fais trembler la terre ;

J'allume les éclairs , je lance le tonnerre ;

Au milieu de Paris , je fais couler les Mers ,

Et descendre les Cieux , ou monter les Enfers.

Par un contraste , enfin , des plus inconcevables ,

Je fais danser les Dieux , & voltiger les Diables.

La flâme sous mes doigts , prend la forme de l'Onde ;

Tantôt c'est un jet-d'eau qui jaillit à la ronde ,

Tantôt une cascade , & tantôt un torrent.

J'offre chaque semaine un tableau différent ;

Aujourd'hui c'est . . . l'Atlas , demain la Pyramide ,

Et pour faire un lieu plein , d'un endroit souvent vuide ,

J'ai produit un Berceau , chef-d'œuvre si vanté ,

si couru , que le nom m'en est depuis resté. (1)

M. Duberceau , pour répondre à l'accueil que lui fait la Comtesse , lui promet comme Décorateur , Maître de Ballets & Artificier , un triple hommage de ces trois talens ; un temple , un Ballet d'oiseau , & un feu d'artifice , appelé l'arc-en ciel. La Comtesse le remercie , & sort pour aller s'habiller convenablement à une si belle fête.

M. Duberceau , resté seul avec le Marquis , lui promet de le servir , ainsi qu'il lui a promis , & l'assure qu'il doit avoir de son zèle & de sa discrétion , un sûr garant.

Le MARQUIS.

Quel garant ?

M. DUBERCEAU.

Votre argent ; ce métal agréable , m'a subjugué le cœur. Oui , foi d'Italien , Je ferai tout pour vous ; vous me payez trop bien.

(1) On venait de donner pendant long-tems un Feu d'Artifice appelé le Berceau , qui avait fait accourir tout Paris ; & M. de Boissy , qui faussait tous ces événemens , n'avait garde de laisser échapper celui-ci.

Il fort, & le Baron qui arrive, prie le Marquis d'écouter une piece de vers qu'il vient de composer. Le Marquis lui riposte par un air de flûte qu'il vient de mettre au net. Le premier déclame sa fable. Le second chante sa musette, & tous deux se séparent fort mécontents l'un de l'autre. M. Duberceau revient & promet au Marquis de lui procurer un entretien avec Lucile, sans être vu de la Comtesse. Elles arrivent toutes deux suivies du Baron, & M. Duberceau se dispose à leur faire voir le temple qu'il leur a promis, il est dédié au Dieu du secret.

Le silence y conduit le seul Amant discret,
 Madame, il est fondé sur la délicatesse;
 Servi par les Amours, & fait pour la tendresse;
 Décoré par le goût, embelli par les jeux;
 Et quiconque y parvient, est certain d'être heureux.

LUCILE.

Ah! le choix est heureux, on ne peut davantage,

Et le Dieu du secret mérite notre hommage.

La COMTESSE.

Il a sur-tout le vôtre, & c'est au fond du cœur

Celui que vous servez avec le plus d'ardeur.

LUCILE.

Pouvez-vous m'en blâmer ? ne doit-il pas nous
plaire ?

Le monde nous en fait un devoir nécessaire ;
Et si par lui souvent notre sexe est frondé,
C'est pour l'avoir trahi, non pour l'avoir
gardé.

Le Théâtre change & représente le parvis d'un temple dont la porte est fermée. La Comtesse & le Baron se trouvant en dedans, tandis que Lucile & le Marquis sont en dehors, celui-ci ne manque pas de profiter de cet instant favorable, que lui a ménagé le Décorateur. Il presse Lucile de lui faire l'aveu du retour qu'elle doit à sa tendresse ; elle se défend quelque tems, & ne voulant pas rester plus long-tems seule avec lui, elle lui promet de lui faire par écrit une réponse favorable. Alors le parvis disparaît & on voit l'intérieur du temple dans lequel la Comtesse & le Baron étaient restés. M. Duberceau leur fait ses excuses, qu'ils reçoivent volontiers, & l'on entend un prélude de flûte qui annonce & qui accompagne l'air suivant, chanté par le Marquis.

Tendres Amans , voilà la nuit ;
 Le jaloux dort , le Critique sommeille ;
 Et pour vous l'amour veille.
 Paix , chut ; marchez à petit bruit ,
 Dans le temple du mystere ,
 C'est l'instant d'être introduit.
 Venez d'une ardeur sincere ,
 Venez recueillir le fruit.

Au second acte , le Marquis remercie & récompense M. Duberceau du service qu'il en a reçu. Le Baron arrive , & il le quitte après , pour aller mettre en musique des vers qu'il ordonne pour la fête. Il se trouve seul ensuite avec Lucile , qui fait connaître qu'elle ne le peut souffrir , mais qu'elle l'accueille ainsi que le Marquis , pour ne pas laisser voir la préférence qu'elle donne à ce dernier. Le Baron l'aborde & lui présente cette fable :

Pour une Colombe discrète ,
 Un Pigeon ressentait l'amour le plus ardent ;
 Elle ignorait l'excès de sa flâme parfaite ,
 Tant il brûlait secrettement ;
 Il était moins hardi que ceux de son espece ;
 Quoiqu'il souffrît de son tourment
 Il n'osait faire entendre auprès de sa Maître
 tresse ,

Son amoureux roucoulement ;

Il bornait toute sa tendresse ,

A contempler son agrément.

Son trop d'amour le rendait bête ;

Mais il vint un moment qu'il fut mettre à profit ;

Ils se trouverent tête à tête ,

Et l'occasion l'enhardit.

Colombe , de mon cœur agréez mon hom-
mage ,

Lui dit tout bas l'oiseau craintif ;

Je n'ose vanter mon plumage ,

On en peut voir dont l'éclat est plus vif ;

Mais dans cet instant décisif ,

Prêtez l'oreille à mon langage ,

Il n'en est point qui soit plus expressif.

L'Amour, le tendre Amour lui-même ;

Ne pourrait pas gémir d'un ton plus doux.

Pour rendre mon bonheur extrême ,

Et le concert plus parfait entre nous ,

Rocoulez avec moi , rocoulez : je vous aime.

Lucile demande ce que répond la Colombe , & le Pigeon dit qu'il attend sa réponse ; voyant enfin qu'elle est longue à venir , il se jette aux pieds de Lucile , qu'il presse de vouloir bien la faire , & celle-ci ayant reconnu la fa-

ble en question , se promet de se moquer de ce copiste , ainsi qu'il le mérite , & lui promet de payer sa fable d'une chanson. Elle sort , la Comtesse arrive , & le trouvant le papier encore à la main , elle lui demande ce que c'est : pour sortir d'embarras , il lui dit que ce sont des vers qu'il a composés pour la fête ; elle veut les voir ; il s'efforce d'en composer en feignant de les lire , mais la Comtesse s'impatiente , lui arrache le papier , & y trouve la fable dont elle reconnoît aisément la Colombe. Le Baron s'en défend , & l'assure que ces vers lui ont été demandés par un Abbé , pour être donnés à une Chanteuse ; la Comtesse n'en croit rien , & lui dit qu'il est doublement coupable , comme Amant & comme Auteur ; le Pigeon n'étant que la copie du Serin d'une Comédie donnée au Théâtre Français (1). Le Baron se défend , en disant que cette

(1) Les deux Nièces , ou la Confidente d'elle-même , donnée à la Comédie Française sans succès en 1737 , par le même Auteur ; qui n'y fit que de médiocres changemens , en la mettant au théâtre Italien , sous le titre de Plagiaire.

Piece est un de ses ouvrages, & qu'il est permis de se voler soi-même; mais il ne se justifie pas si facilement d'aimer la niece, en cherchant la main de la tante; cependant elle feint de lui pardonner, & de lui laisser la liberté du choix; mais en sortant, elle instruit les spectateurs.

De ma feinte bonté le fat sera la dupe;
Son erreur va servir au projet qui m'occupe.

Le Baron se console aisément de la perte de la tante, dans l'espérance de posséder la niece. Celle-ci arrive, & lui dit que c'est en vain qu'elle a tenté de lui répondre en vers, ainsi qu'elle l'avait projeté; le Baron lui offre de se faire la réponse lui-même. Lucile accepte ce moyen, & permet même au Baron de le faire tendrement; après cet aveu désiré, elle le quitte comme de raison, & il se dispose à tracer les vers qu'on lui a promis d'avouer; mais comme il est plus rempli d'orgueil que de talent, sa veine ne satisfait que médiocrement sa vanité: dans un accès poétique, il se leve pour courir après la Rime, & saisit par le bras Coraline, qui le prend pour un fou, ce qui donne

lieu à une équivoque assez plaisante. Pour surcroît de malheur, M. Duberceau vient lui rapporter ses paroles, en lui disant qu'on les chante depuis six mois dans tout Paris.

Le BARON.

C'est le malheur du genre, & j'en suis peu surpris ;

Ce sont les mêmes mots que toujours on rassemble ;

Indispensablement, il faut qu'on se ressemble.

M. DUBERCEAU.

Par bonheur, il me reste un air qu'on chantera ;

Le ramage, Monsieur, sur-tout y regnera ;

Il y rime à bocage, & convient à la fête.

Demeurez, elle vaut la peine qu'on s'arrête.

J'y vais faire à vos yeux danser tous les Oiseaux,

Par troupe vous verrez sauter les Etourneaux ;

Le Ramier figurer avec la Tourterelle ;

Vous verrez le Pluvier qui poursuit l'Hyronnelle.

Le Paon s'étale seul, de lui-même amoureux ;

La Caille & le Perdreau forment un pas de deux,

Le Serin y voltige autour de la Linotte ;
Le fripon de Moineau survient & l'escamote ;
Le Faucon & l'Autour , fondent du haut des
airs

Sur ce Peuple qui fuit , plus prompt que les
éclairs ;

Une Faifanne reste , ils se livrent la guerre ,
Quand l'Aigle tout-à-coup l'arrache de leur
ferre ,

S'applaudit avec elle , & l'élevant aux Cieux ,
Il danse un tambourin , & disparaît aux yeux.

Au commencement du troisieme acte,
la Comtesse presse en vain Lucile de
lui avouer son penchant , afin de pou-
voir faire un choix conforme à ses in-
clinations ; elle ne peut rien tirer de
cette fille dissimulée , qui porte la fauf-
seté jusqu'à avouer qu'elle aime le Ba-
ron. Ce mensonge tourne contr'elle ;
& sa tante profitant de cet-aveu , lui
déclare qu'elle va donner sa main au
Marquis , puisqu'elle ne sent aucun pen-
chant pour lui. A ces mots , la douleur
de Lucile perce à travers sa feinte , & la
Comtesse recueille le fruit de sa ruse ;
Lucile restée seule , fait connaître ses
allarmes ; elle veut en faire part au Mar-
quis , lorsqu'Arlequin , Valet du Baron ,

arrive, & lui apporte de la part de son Maître, la réponse en vers qu'elle lui avait commandée; elle la lit, recommande à Arlequin de dire à son Maître qu'elle en est très-contente, & qu'elle sort exprès pour aller à la Comédie; Arlequin a une scène avec Coraline, puis une autre avec Scapin, qui peut faire beaucoup de plaisir aux Spectateurs par le talent de ces trois Acteurs, mais qui n'a nul rapport au sujet de la Piece, & dont nous ne dirons rien par cette raison.

Enfin Arlequin apprend au Baron, son Maître, l'accueil que ses vers ont reçu de Lucile; mais la joie que le Baron en ressent, est bientôt détruite par l'arrivée du Marquis, qui le vient prier de lui faire une réponse en vers, à ceux qu'il vient de recevoir, & qu'il lui lit: il est aisé de concevoir l'étonnement & la confusion du Baron, qui reconnaît ceux qu'il vient d'envoyer à Lucile, & qu'elle a transcrits de sa main. La Comtesse arrive, & dit qu'elle va leur tenir à tous deux les promesses qu'elle leur a faites, en donnant la main de sa niece au Baron, & la sienne au Marquis; aucun des trois ne paraît satisfait de cet arrangement, & Lucile voyant

voyant enfin qu'il n'est plus tems de
dissimuler, se jette aux pieds de sa tante
& la prie de ne pas rompre un nœud
si bien assorti.

La Comtesse qui ne demandait que
cet aveu, parle ainsi à sa niece :

Vous outre la réserve, & d'un si grand dé-
faut,

J'ai voulu vous punir ou corriger plutôt.

Ma Nièce, à l'avenir soyez moins défiante,

Vous avez mal jugé du cœur de votre Tante;

Et pour vous le prouver, je veux qu'un doux
lien

Vous unisse au Marquis, & j'y joins tout mon
bien.

Lucile pénétrée de reconnaissance,
promet à sa tante de n'avoir plus de
secret pour elle, & lui dit :

Vous serez mon conseil, mon guide, dé-
formais;

Et vous m'ouvrez les yeux sur mon erreur ex-
trême; (1)

De son trop de réserve on est dupe toujours,
Et la sincérité sert mieux que les détours.

(1) Il manque en cet endroit un vers, aux-
quels je n'ai pas osé suppléer.

Le MARQUIS, *au Baron.*

Mon chant a le dessus, & de ta Poésie
Je recueille le fruit, dont je te remercie.

L U C I L E.

Moi, j'ai pû disposer des vers que vous rî-
mez;

Dans Ville-Dieu, Monsieur, ils sont tous im-
primés,

Et la plaisanterie est le juste salaire,
Que méritent les soins de l'Auteur Plagiaire.

.

La C O M T E S S E.

Au Pigeon, pour le coup la Colombe est
ravié!

Le B A R O N.

Certaine Tourterelle, en secret mon amie,
Va m'en dédommager, & je cours la trouver.
L'Hymen est une cage, heureux de s'en sau-
ver!

Il fort, & M. Duberceau, pour cou-
ronner la fête, fait danser les Artifi-
ciers, qui exécutent ensuite le feu qu'il
a promis.

Cette Comédie, comme nous l'a-

vons déjà dit, n'est autre chose que les deux Nieces, que M. de Boissy, avait donné sans succès au Théâtre Français, & qui à l'aide d'un médiocre changement en eut davantage au Théâtre Italien, sous ce nouveau titre, puisqu'elle eut quinze représentations avant Pâques; mais il donna bientôt la revanche aux premiers, en leur transportant le Duc de Surcy, également tiré du Comte de Neuilly, qui n'avait été donné que trois fois au Théâtre Italien. Voyez l'extrait de cette Piece donnée le 18 Janvier 1736.



 LA COQUETTE FIXÉE.

Comédie en trois actes, en vers, suivie d'un Divertissement, 10 Mars 1746. (1)

DORANTE, homme de condition, apprend à Clitandre, son ami, qu'il a passé quelques jours à la Cour pour y obtenir l'agrément d'un Régiment; que l'affaire n'est pas encore décidée, mais qu'il en espere un bon succès, & s'en repose sur les soins d'une tante, qui sollicite pour lui. Il fait ensuite le portrait de la Comtesse qu'il aime, & dont il désespere de se faire aimer.

Ses dédains sont fardés par un air gracieux ;
 Elle fait déguiser la froideur de son ame ,
 Autant que je voudrais lui déguiser ma flâme ;
 Ses regards , de concert avec le sentiment ,
 Font naître mon espoir , pour causer mon
 tourment.

Chez elle , du même œil , elle voit , elle attire

(2) La scène se passe dans la Maison de Cidalise , dont la Comtesse occupe une partie.

L'homme qui fait bâiller, & l'homme qui
fait rire ;

C'est un monde formé de vingt originaux,
De naissance, d'état & d'esprit inégaux,
Qu'un chimérique espoir force de vivre en-
semble,

Que le mépris divise, & que l'erreur ras-
semble.

La Comtesse qui cherche à se les maintenir,
Par leur peu de mérite, a soin de les unir.
En secret, à chacun, orgueilleux & crédule,
De tous en général offre le ridicule,
Etablit la concorde entre tous ces Rivaux,
Et les enchaîne entre eux par leurs propres dé-
fauts.

Clitandre dit que Cidalise, sa Maî-
tresse, est bien différente, & Dorante
l'en félicite, parce qu'une prude est
plus facile à vaincre qu'une coquette.
Clitandre répond à son ami, qu'il est
dans l'erreur, & oppose au portrait
qu'il vient d'entendre de la Comtesse,
celui qu'il fait de Cidalise.

Mon ami, Cidalise est bien loin d'être prude ;
J'ai fait de son esprit ma principale étude ;
J'ai vu que sa fierté n'était qu'un vrai détour.

Elle craint un Amant , & panche vers l'a-
mour ;

Elle croit qu'une femme aimable & vertueuse,
Sans le respect public ne saurait être heureuse ;

Et qu'au préjugé même exacte à s'asservir ,

Pour le pouvoir blâmer , s'y doit assujettir.

Voilà le vrai motif de sa prudence extrême ;

Elle a le cœur sensible , & se craint elle-même ;

Plus un homme à ses yeux mérite d'être ai-
mé ,

Plus la froideur succède au penchant réprimé ,

Et cet air dédaigneux qui paraît vous surpren-
dre ,

Vient d'un esprit timide , & d'une ame trop
tendre.

Il ajoute que Cidalise n'a pas le moin-
dre penchant pour lui , quelque ten-
dresse qu'il ait pour elle ; il conseille
à son ami de quitter la Comtesse , dont
l'esprit ne peut s'accorder avec la façon
de penser d'un homme raisonnable , &
de s'attacher à Cidalise , dont le ca-
ractere sensé pourrait le rendre heu-
reux. Dorante lui répond qu'il ne peut
être sensible que pour la Comtesse , &
qu'il ne peut plus lui dissimuler son
amour. Clitandre lui conseille de s'en

bien garder , & l'assure que ce n'est que par une indifférence feinte , qu'il en pourra obtenir un retour réel. Il lui conseille sur-tout de ne point dîner chez elle ce jour-là , quoiqu'il s'y soit engagé. Dorante sent la solidité des conseils de Clitandre , & promet de les suivre. Ce dernier sort , & Lisette , femme de-chambre de la Comtesse , vient avertir Dorante qu'un de ses gens demande à lui parler. Dorante interroge cette Suivante , qui lui répond que le caractère de sa Maîtresse change de jour en jour depuis qu'il vient chez elle ; que sa coquetterie diminue , & qu'elle devient pensive & sérieuse ; elle lui en fait des reproches , parce qu'elle le regarde comme auteur de ce changement , & voyant venir son Laquais , elle sort.

Ce Laquais est M. Carmin , Peintre en miniature , qui a pris un habit à la livrée de Dorante , pour s'introduire dans la maison de la Comtesse , sans être reconnu. Il promet à Dorante de faire , sans être apperçu , le portrait de celle qu'il aime. Il lui vante son talent & sa promptitude , & l'assure qu'il a fait la veille à l'Opéra , un portrait très-ressemblant , pendant la seule

durée de ce spectacle. Dorante sort en le priant sur-tout de ne se point laisser découvrir, & Carmin se cache dans un coin, où il est appuyé sur une petite table; il voit venir Cidalise, & Lisette, il prend mal-à-propos cette première pour la maîtresse de la maison, celle dont on lui a demandé le portrait; & il y travaille pendant que Cidalise & Lisette parlent ensemble. Lorsqu'il trouve son ouvrage assez avancé pour le pouvoir achever sans le secours de l'original, il sort: cette scène peut bien n'être pas tout à fait dans la vraisemblance, mais on la pardonne pour le plaisir qu'elle cause, & la nécessité dont elle est.

La Comtesse, suivie de Damis, Petit-maître de robe, vient prier Cidalise de prêter sa salle, dans laquelle Damis veut cette même nuit donner un bal à la Comtesse. Cidalise la promet & se retire. Damis parle avec la Comtesse de l'amour respectueux de Dorante, dont il s'est apperçu, & sur lequel il fait des plaisanteries. La Comtesse en doute encore; mais elle promet à Damis de s'assurer du fait, en excitant la jalousie de Dorante pendant le dîner, où elle se promet de marquer

des préférences à tout autre qu'à lui.

Dorante arrive : la Comtesse veut le plaisanter, il y répond froidement, & refuse net de dîner avec elle, ce qui la fâche, ce qui lui fait échapper quelques traits de mauvaise humeur, qu'elle réprime par le conseil de Damis ; Dorante pour suivre ceux que son ami lui a donnés, répond d'abord cavalièrement à tout ce que lui dit la Comtesse. Elle le presse & il se défend ainsi :

Je vous suis attaché ; mais parlons franchement ;

Pour suivre votre char j'ai trop peu d'agrément,

Je n'ai point un esprit d'éclairs & de saillies ;

Je ne débire point de ces fadeurs jolies,

Qui forment l'homme aimable, & j'ignore cet art

De se faire écouter, en parlant par hasard.

Je n'observe jamais quelle mode circule ;

Je ne sens point le prix d'un nouveau ridicule ;

Et de la beauté même attaquant les abus,

Je me borne à louer seulement les vertus.

Madame, c'est par-là que je vous considère ;

Mais on parle chez vous une langue étrangère,

Et me taisant toujours sans comprendre un seul
mot,

J'y fournis le portrait d'un sauvage & d'un sot.

Il vante ensuite son indifférence. La Comtesse, piquée de son langage, cherche à le piquer à son tour, & lui confie qu'un Amant à sçu lui inspirer de l'amour, & elle lui apprend qu'elle se remarie. Dorante lui demande le nom de cet heureux mortel; la Comtesse au hasard nomme Damon; Dorante approuve ce choix, & la Comtesse en sent un vif dépit; mais ce Damon vient & est annoncé par Lisette, qui dit à sa Maîtresse qu'il vient pour lui parler de son mariage. Cette équivoque fait croire à Dorante que la Comtesse ne lui a que trop dit la vérité; il ne peut contenir le vif chagrin que cette crainte lui fait ressentir, & la Comtesse qui s'en aperçoit, & qui triomphe, le presse, l'invite de dîner avec Damon. Dorante qui n'y peut plus tenir, sort en assurant qu'il ne manquera pas d'aller dîner chez son ami, chaque fois que ce Damon viendra dîner chez elle; & le premier acte finit par cette scène vraiment théâtrale, & vivement dialoguée.

Le Robin Damis ouvre le second par un monologue , dans lequel il suppose que la Comtesse est devenue amoureuse de lui , & il ajoute qu'il a eu tort d'avoir fait faire la veille , à l'Opéra, son portrait , qu'il aurait tenu d'elle-même. Pendant qu'il s'occupe à l'examiner, Dorante arrive , & appercevant Damis , il voudrait l'éviter , mais ce fat le plaifante sur le dîner faillant qu'il vient de faire tête à tête avec son ami.

DORANTE.

Un tel plaisir

Est toujours un récit ennuyeux à mourir ,
Vous devriez plutôt nous faire part des vôtres ;
Tous vos plaisirs , Messieurs , sont différens
des nôtres ,
Car vous ne les goûtez qu'en nous les racontant ,
Et les nôtres ne sont sentis qu'en les goûtant.

Damis dans le cours de cette scène , apprend à Dorante que Damon épouse dans peu la fille d'Orgon ; & dans le moment que Dorante se croit rassuré sur les sentimens de la Comtesse , Damis lui fait confidence qu'il en est aimé ; Dorante refuse de le croire , & Damis pour prouver la vérité de ce

qu'il vient de dire, montre le portrait de la coquette, qu'il dit avoir reçu d'elle, & se retire en recommandant le secret à Dorante. Celui-ci demeure interdit; peu à peu il se met en fureur, il jure de vaincre la tendresse qu'il a pour elle, & dans le tems qu'il songe aux moyens de cacher son trouble aux yeux de la Comtesse, il voit arriver Cidalise, il l'aborde avec émotion, & lui parle avec douleur des égaremens de la Comtesse. Comme il dit que la seule amitié l'intéresse pour elle, Cidalise lui fait entendre qu'elle croirait, à son émotion, qu'il est conduit par l'amour. Dorante s'en défend sur le caractère de la Comtesse, & dit qu'il ne voudrait aimer qu'une personne capable des mêmes sentimens. Enfin il confie à Cidalise que la Comtesse a donné son portrait à Damis, dont l'étourderie & l'indiscrétion vont la perdre dans tout Paris.

CIDALISE.

La Comtesse aurait dû mieux placer ses amours;
 Nous aimons malgré nous, mais nous devons
 toujours
 Eclairer notre amour avec la raison même,

Montrer dans notre choix une prudence ex-
trême ,

Et savoir ménager par un accord si doux ,

La tendresse d'un seul & le respect de tous.

Sur la foi d'un Amant , lorsqu'une femme
compte ,

Le tems la met en droit de se rendre sans
honte ;

Et le monde éclairé , juge par le Vainqueur ,

S'il l'est par le caprice ou par le choix du cœur.

Elle promet à Dorante de parler là-dessus à la Comtesse son amie, à qui elle se propose de demander un entretien particulier.

Dorante resté seul , se promet bien aussi de ne plus songer à cette perfide , & même de ne la jamais revoir. En ce moment peu favorable , Carmin arrive & présente à Dorante le portrait de Cidalise qu'il vient de finir. Dorante préoccupé , le repousse sans l'appercevoir en lui disant :

Non , je ne veux jamais songer à cette iugrate.

Il fort, & Carmin demeure étonné de cet événement , il croit que c'est l'effet de quelque rupture , & craint que son portrait ne lui reste. Pen-

dant qu'il fait quelques réflexions là-dessus, la Comtesse arrive, & lui demande qui il est; Carmin répond qu'il est Peintre & qu'il a le talent de faire un portrait sans la permission de l'original. La Comtesse refuse de le croire, il lui répond qu'elle est elle-même dans le cas, & elle replique qu'elle desirerait pour toute chose au monde que ce fut par l'ordre de Dorante. Le Peintre ne laisse pas échapper cette occasion de lui demander si ce Dorante est un honnête homme. La Comtesse l'en assure, & alors il lui confie que ce Dorante lui avait commandé un portrait, & qu'au lieu de le payer, lorsqu'il le lui a apporté, il a refusé de le prendre. La Comtesse demande à voir ce portrait & le reconnaît pour être celui de Cidalise; piquée de voir que Dorante ait montré par cette démarche des sentimens pour une autre, elle profite de l'occasion pour se venger; elle prie le Peintre de lui laisser ce portrait, puisque Dorante le refuse, & lui donne dix louis que le Peintre reçoit avec joie & s'en va.

Tandis que la Comtesse réfléchit sur une aventure dont elle croit n'être piquée que par vanité, Cidalise arrive,

& l'aborde d'un air très-embarrassé. Les détours dont elle se sert pour amener la conversation qu'elle veut avoir avec la Comtesse, confirment celle-ci dans l'erreur où le Peintre l'a jettée, & voyant que Cidalise redouble de précautions, elle la met à l'aise, en lui avouant qu'elle fait que c'est un portrait dont il est question; mais elle est loin d'imaginer que ce soit le sien, aussi marque-t-elle beaucoup d'étonnement d'abord, mais bientôt elle riposte à Cidalise d'une manière plus heureuse, en lui remettant le sien. Celle-ci n'est pas moins surprise, mais de tous ces étonnements, aucun n'égale celui de Dorante qui vient apprendre le fruit des conseils de Cidalise, & qui en reçoit des reproches. Son ami Clitandre qui est avec lui, & qui connaît la passion véritable de Dorante pour la Comtesse, devine la méprise du Peintre, mais en ce moment on apporte à Dorante une lettre très-pressée, que la Comtesse l'engage à lire promptement. Cette lettre est en effet de sa tante, qui lui apprend que le Régiment lui est accordé s'il peut trouver une somme de vingt mille écus, qu'il faut absolument compter dans la journée. Dorante a peu d'es-

pérance de trouver une pareille somme , il voudrait avant de quitter la Comtesse , l'éclaircir de la méprise du Peintre ; mais Clitandre l'emmenant malgré lui , pour chercher le prix de son Régiment , la Comtesse plus attachée à Dorante , qu'elle ne le croit , fait des réflexions sur sa situation , & craint qu'il ne manque son avancement , faute de l'argent nécessaire. Lisette lui représente qu'elle n'est nullement en état de lui faire cette avance , mais la Comtesse lui répond qu'elle vient d'imaginer un moyen de rendre un service à son ami , & trompée sur les véritables motifs de sa générosité , elle sort , en disant que bien insensible à l'amour , elle ne saurait manquer au devoir de l'amitié.

Tandis que Cidalise réfléchit sur la méprise du Peintre , dont elle a été instruite par Clitandre , pendant l'entr'acte , & qu'elle ne peut plus se dissimuler de l'amour qu'elle ressent pour Dorante , ce dernier arrive , au désespoir de n'avoir pû venir à bout de trouver la somme nécessaire pour payer son Régiment ; l'idée de voir manquer ses avancements , & le chagrin que lui donne la Comtesse , lui font prendre

le parti, non-seulement de quitter le service, mais encore de s'éloigner de Paris, & d'aller vivre dans ses terres. Il communique cette résolution à Cidalise, qu'il prie de lui conserver son amitié, & de lui écrire quelquefois; il l'affure qu'en arrivant chez lui, il va se marier. Cidalise lui demande sur quel objet est tombé son choix. Dorante répond qu'il n'a rien encore décidé, qu'il ne veut qu'une personne qui lui convienne, & sur-tout qui soit raisonnable. Il prie Cidalise de lui en indiquer une de ce caractère, & promet de l'accepter de sa main: enfin peu à peu il parvient par lui proposer de l'épouser elle-même; Cidalise ne s'en défend point, & Dorante songe déjà à prendre des mesures pour conclure ce mariage dès le lendemain. Damis qui est survenu, & a entendu la fin de leur conversation, les plaisante l'un & l'autre sur une résolution aussi précipitée; Cidalise lui permet de répandre dans Paris une nouvelle qu'elle fera la première à publier, & sort avec Dorante.

Le premier soin de Damis est d'aller informer la Comtesse de ce que le hasard lui vient de faire découvrir; la Comtesse en est outrée, & dans ce mo-

ment voit arriver Clitandre, tout joyeux d'avoir trouvé vingt mille écus, dont son ami a besoin. Elle lui apprend d'abord le prochain mariage de Dorante avec Cidalise, & elle est toute étonnée de voir qu'il n'est pas vivement piqué de cette aventure. Clitandre prétend au contraire que c'est un service qu'il lui a rendu, puisqu'il n'avait pû se faire aimer de Cidalise; il ajoute :

Je dois lui rendre graces; oui, la chose est certaine,

Je vais moins le chercher pour vanter mon bienfait,

Que pour me réjouir du plaisir qu'il me fait.

La Comtesse demeurée seule ne pourrait plus cacher sa douleur, elle convient avec elle-même que les sentimens qu'elle prenait pour de l'amitié, étaient ceux d'une véritable tendresse. Elle est au désespoir de perdre Dorante, elle l'envoie chercher, & bientôt il paraît; la Comtesse lui parle de son mariage; Dorante lui dit qu'il venait pour lui en faire part. La Comtesse cache son dépit le plus qu'il lui est possible, enfin il éclate, & elle défend à Dorante de jamais revenir chez elle. Dorante répond avec

politesse, & se détermine à sortir. La Comtesse le rappelle. Elle voudrait le détourner de ce mariage, mais il paraît déterminé à le conclure, quelque chose qu'elle lui puisse dire. Elle va jusqu'à lui proposer un autre parti que Dorante refuse dans la crainte, dit-il, que cette amie de la Comtesse ne veuille vivre comme elle dans le grand monde pour qui il a beaucoup d'éloignement.

Je ne veux point avoir une Maison bruyante,
Où Paris en détail s'amène & se présente ;
Où l'on trouve Officiers, Magistrats, beaux
esprits,

Toute espece, en un mot, excepté des amis ;
Une Maison enfin, où loin de s'en voir maître,
Le mari subjugué, n'a pas droit de paraître.

Si le soir par hasard, lorsqu'il vient de ren-
trer,

Chez sa femme un moment il ose se montrer,
On demande tout bas quel homme ce peut
être ?

S'il se trouve quelqu'un qui le fasse connaître,
On se leve, & Madame avec un air transi,
Dit ne vous levez pas, Messieurs, c'est mon
mari,

Il s'en ira bien-tôt , car jamais il ne soupe.
 Alors le sérieux gagne toute la Troupe ;
 Tous d'un ennui marqué semblent envelop-
 pés,
 Le silence est rompu par quelques mots cou-
 pés.
 L'homme , qui voit le froid que sa présence
 inspire ,
 Et qui juge aisément qu'on veut qu'il se retire,
 S'esquive , ouvre la porte en déplorant son
 fort ,
 Et l'on voit la gaieté qui rentre quand il sort.

La Comtesse lui demande si elle
 s'est jamais conduite ainsi avec son
 mari.

D O R A N T E.

Mais je sai , lui vivant , que l'on vous a cru
 veuve.

• • • • •
 Certain Marquis , dit-on , séduit par l'appa-
 rence ;

Mais ennuyé pourtant de n'être pas heureux ,
 Vous proposa l'Hymen pour couronner ses
 feux.

• • • • •
 Votre réponse fut un grand éclat de rire ,
 Après quoi gravement vous daignâtes lui dire ,

Cette offre-là, Monsieur, me conviendrait
très-fort;

Mais du moins attendez que mon mari soit
mort.

Cidalise, Clitandre & Damis arrivent l'un après l'autre, mais à très-peu de distance. Cidalise dit à Dorante que tout est prêt pour leur mariage. Clitandre lui apporte le brevet de son Régiment, dont il a trouvé l'argent déjà déposé chez le Notaire de Dorante, par une main inconnue, & Damis vient lui proposer des diamans pour son mariage; Dorante ouvre l'écrain, & reconnaît les diamans de la Comtesse; elle convient que ce sont eux, & Cidalise voyant que son amie vient de prouver par un semblable trait, combien elle aime Dorante, elle est la première à lui dire qu'il ne peut payer un tel bienfait, qu'en donnant sa main à une personne qui avait déjà sa tendresse, & qui mérite maintenant toute sa reconnaissance; elle lui rend sa parole, & se retire en lui disant :

Puisque votre cœur n'est point fait pour m'aimer,

Je veux que tout au moins vous puissiez m'estimer.

La Comtesse convient alors de son amour pour Dorante, & reconnaît les erreurs de la coquetterie. Dorante enchanté, lui donne la main, & le Robin étonné de voir son Rival l'emporter sur lui, sort après avoir rendu le portrait de la Comtesse, avec un mépris qui acheve de peindre son impudent caractère, & la Comtesse absolument revenue, finit la Piece par ces vers qu'elle adresse à son époux.

C'est à vous rendre heureux que je mettrai ma gloire,

Et par un changement qu'on aura peine à croire,

Je veux que désormais le monde soit instruit,

Que souvent c'est le cœur qui ramene l'esprit.

Cette charmante Comédie est de M. L*. de V***. de l'Académie Française. Elle eut le plus grand succès, & le mieux mérité. L'intrigue en est simple & bien conduite; le plan en est bien concerté, puisqu'il ne ferait pas possi-

ble d'en ôter ou déplacer une seule scène. Les caractères en sont vrais & bien soutenus, & le dénouement aussi heureux que satisfaisant. Quant au style, il ne laisse rien à désirer, & ne gagne pas moins à la lecture qu'à la déclamation. Une Comédie qui réunit autant de parties excellentes, & qui satisfait également le cœur & l'esprit, ne pouvait manquer de réussir beaucoup, aussi eut-elle plus de trente représentations (1) dans la même année, nous ne devons pas oublier de dire, pour ajouter l'éloge qu'elle mérite, qu'elle eut presque autant de critiques, que d'admirateurs; mais les derniers sont restés, & les premiers ont disparus.

Les Comédiens firent la clôture de leur Théâtre le vingt six Mars, par la Piece dont nous venons de donner l'extrait, l'Épreuve & un magnifique feu d'Artifice, précédées du Compliment suivant, fait & proncé par Riccoboni.

(1) A la treizieme, on ne joua que le premier acte, à cause de l'indisposition subite de Mademoiselle Silvia.

Messieurs, jamais dans notre Théâtre, celui qui a l'honneur de parler au Public le jour de la clôture, ne s'est trouvé dans un occasion aussi favorable & aussi flatteuse qu'elle l'est aujourd'hui pour moi.

A la fin des années précédentes, nous nous occupions à vanter notre zèle pour le Public, parce que rien ne nous assurait qu'il eût été remarqué. Nous rendions grâces aux Spectateurs de leur indulgence stérile, qui ne pouvait satisfaire que notre zèle; quelle différence aujourd'hui, Messieurs! Je puis avec une véritable joie, me rappeler vos bontés pour nous, dans toutes les nouveautés, soit Italiennes, soit Françaises que nous vous avons présentées; vous nous avez applaudis, c'était beaucoup; mais vous avez constamment suivi notre Spectacle, vous y êtes venus en foule; c'est remplir tous nos souhaits. C'est nous persuader qu'il y avait dans vos applaudissemens quelque chose de plus que de l'indulgence; pardonnez-nous, Messieurs, ce petit mouvement d'amour propre, il ne fera que nous attacher davantage à nos devoirs envers le Public.

La

La dernière de nos Pièces nouvelles, est celle qui nous a produit les plus nombreuses & les plus brillantes assemblées. Cet heureux succès, bien-loin d'exciter la vanité de l'Auteur, a réveillé sa modestie; il m'avait chargé, Messieurs, de vous faire sentir dans ce remerciement, qu'il ne comptait devoir les marques d'approbation dont vous avez honoré son ouvrage, qu'à votre seule complaisance; mais nous voyons trop clairement qu'en applaudissant la *Coquette fixée*, vous n'avez montré de l'indulgence que pour les Acteurs, & pour l'Auteur que de la justice. Continuez, Messieurs; tout vous assure que nous serons toujours les mêmes: si notre zèle ne s'est point démenti, lorsqu'il n'était pas heureux, quelles nouvelles forces ne prendra-t-il pas lorsqu'il se verra récompensé?

Ce Compliment fut très-applaudi, & celui qu'Arlequin récita à l'ouverture, le 18 Avril, ne le fut pas moins. Il finissait par ces vers, adressés aux Officiers.

Partez, braves Français; soit que par sa présence

Louis redouble encor vos guerrières ardeurs,

Soit que Mars aux combats vous guide en son
absence ,

Vous reviendrez ici vainqueurs.

Rappelez - vous alors ce que je vais vous
dire ; -

Passer les Ponts quand vous voudrez pleurer ;

Venez nous voir danser & folâtrer ,

Quand vous voudrez vous amuser & rire.

Ce Compliment fut suivi de la Coquette fixée , & du Diable boiteux.

Si quelques personnes se plaignent que nous avons inséré dans cet ouvrage les complimens de chaque année, qui sont presque toujours les mêmes, nous les prions d'observer, que s'ils se ressemblent tous quant à la forme, ils sont souvent très-différens dans le fond, puisqu'ils contiennent toujours l'histoire de l'année, & que ce sont des Pièces justificatives de l'accueil ou de l'abandon que le Public a fait de ce Théâtre.



LA FÉLICITÉ.

*Comédie en un acte, en vers libres,
suivie d'un Divertissement, 20 Avril
1746.*

L'ILLUSION, sous les traits de la Félicité, donne audience à différentes personnes. Dans la troisième scène, un Petit-Maître, nommé Clitandre, vient se plaindre à la Déesse, qui est incessamment ennuyé, tandis qu'il amuse tout le monde.

L'ILLUSION.

De quoi vous embarrassez-vous ?

Ne remarquez jamais ces objets de courroux,
Et tournez vos regards d'un côté plus utile ;

Le ridicule est bon dans la société,

CLITANDRE.

Et c'est en ce point - là que je suis difficile ;
De tous ceux que je vois à la Cour, à la Ville,
Aucun ne me paraît récemment inventé ;
En ridicule neuf, le siècle d'égare.

Non, je n'en vois à personne aujourd'hui,

Qu'on puisse dire ils sont à lui :

Il semble qu'on les ait hérité de son pere.

L'ILLUSION.

Vous vous êtes pourtant avec soin appliqué,
A nous fournir l'exemple du contraire.

CLITANDRE.

Avec raison si l'on veut plaire,
Il faut bien être remarqué.

L'ILLUSION.

Que vous soutenez bien les droits de votre
place.

CLITANDRE.

Je n'exige jamais de grace ;
Mais sans trop me flatter, je fais ce que je
vaux.

Presque tous les habits nouveaux,
C'est moi qui les invente ; & ce qui me dé-
sole,
C'est de voir quelques gens habillés de bon
goût,

Ne préférer jamais une seule parole,
Et ne savoir au plus jouer qu'au cavagnole,
Cela me donne du dégoût.

On s'habille à la mode, & l'on pense à l'an-
tique ;

Morbleu, voilà ce qui me pique,
Et j'y suis trompé le premier.

Hier encor j'apperçois un jeune homme,
Portant un habit singulier;
Il était petit-jaune; on l'accueille, on le
nomme;

Sur la façon dont il est mis,
J'en augure fort bien; point du tout, j'y suis
pris.

Il était taciturne, emprunté, sec & gauche,
Je n'en pus tirer un seul mot;
C'était un esprit en ébauche,
Qui promettait un fat & qui n'était qu'un
fot.

L'ILLUSION.

Je conçois la douleur d'une telle méprise.

CLITANDRE.

J'en suis vraiment au désespoir.

Je crois que tout le monde aujourd'hui se dé-
guise,

Car j'apperçus après un homme en habit noir,
Avec de gros boutons, une perruque énorme,
Loin qu'à l'ajustement la tête fût conforme,
C'était un esprit vif, contraire à son état;
Petit-Maître par goût, & grave avec éclat,
Voluptueux au fond, & pédant pour la forme,

Qui sous les traits d'un sot, avait l'art d'être
un fat.

L'ILLUSION.

Sans raison votre esprit ou s'allarme ou se
blesse.

CLITANDRE.

Franchons le mot, j'ai de l'humeur.

L'ILLUSION.

Mais, oui.

CLITANDRE.

Vous avez tort ; c'est par délicatesse
Que vous me voyez en fureur.

Au tourbillon je me livre sans cesse ;
J'y suis toujours actif, & toujours désœuvré.
Mon esprit étourdi s'amuse avec tristesse,
J'y parais libre, & je m'y sens lié ;
Il faut que malgré moi j'accueille, je carresse
Des gens fades, sans politesse,
Des gens obligeans, sans pitié ;
Des raisonneurs sans goût, des Amans sans
tendresse,
Et des amis sans amitié, &c.

Eglé vient se plaindre à l'Illusion,
qui l'a trompée en lui conseillant de
chercher à plaire.

E G L É.

Hélas! on a beau faire ,
En cherchant à séduire on se laisse charmer ,
Et c'est ce qui me désespère.
Lorsque de voir le monde on cherche de l'a-
grément ,
Il faut bien nécessairement
Etre tendre , prude ou coquette ;
Etre prude est trop ennuyeux ,
Etre coquette est dangereux ;
Mais notre infortune est complète ,
Lorsque l'Amant que nous avons soumis ,
De notre cœur voit payer sa défaite ;
Fi ; le don de charmer qu'on croit d'un si haut
prix ,
Ne vaut jamais ce qu'on l'achete ;
Encor est-ce le plus souvent ,
Mal à propos qu'on se décide ;
On est coquette avec l'indifférent ,
Trop prude avec l'Amant timide ,
Et l'on s'attache à l'inconstant.

L'ILLUSION.

Vous avez en amour bien de la connaissance.

E G L É.

Vous m'aviez fait penser que cette expérience
Me rendrait heureuse avant peu ;

J'ai commencé par la coquetterie ;
 Mais en voulant mettre les cœurs en feu ,
 L'on met toujours le sien au jeu ,
 Et l'on perd souvent la partie.

L'ILLUSION.

Oh ! qui perd gagne à ce jeu-là , &c.

La fixieme scène est remplie par deux Auteurs, dont l'un se plaint qu'on lui attribue toute la nouveauté ; & l'autre , qu'on lui dispute toutes ses productions. On ne voit pas trop pourquoi ces personnages s'adressent à la Félicité , ils ne donnent aucune raison de leur plainte.

Arlequin , Scapin & Coraline , s'adressent aussi à elle , & lui demandent , sans beaucoup plus de raison que les Auteurs , pourquoi celui de la Coquette fixée ne leur a point donné de rôle dans cette Piece , dont ils font une sorte de critique , & la Félicité les assure que l'Auteur en compose une autre , dont ils rempliront les principaux personnages.

Enfin l'Oisiveté paraît , & annonce l'Ordre de la Félicité , qu'elle a imaginé comme une occupation digne des personnes qui suivent ses loix.

L'OISIVETÉ.

J'ai des différens jeux épuisé la ressource ;
C'est un cruel amusement,
Dont la vivacité passe rapidement ,
Et se change en regret à la fin de sa course.
J'ai voulu par des nœuds plus doux & plus
liants ,
Unir entr'eux les mortels inutiles ;
Parmi tous les expédients ,
Tous les Ordres divers étaient les plus faciles.
Le premier qui venait des pays étrangers ,
Était trop sérieux pour des esprits légers ;
Mais je suis parvenue à la gloire suprême
D'en imaginer un moi-même ,
Et c'est par moi qu'est inventé
L'Ordre de la Félicité.
Un nombre surprenant & d'hommes & de
femmes ,
Vient sur mes pas de toutes parts.
Des ancres sont mes étendarts ,
Et l'espoir le plus doux , éclate dans les
ames.

L'ILLUSION.

Eh bien , procurez-moi ce spectacle enchan-
teur.

O v

L' O I S I V E T É.

Je le puis aisément. Au seul nom de bonheur ,

Tous les humains penseront le connaître ,
Se croiront vertueux , en se vantant de l'être.

Liés par le désœuvrement ,

Ils penseront l'être par sentiment ;

Ils confondront le précepte & l'exemple :

L'autel de la Divinité

Sera fondé sur la frivolité.

Qu'on sera pressé dans ce Temple !

L'on promettra le secret le plus grand ;

Des riens enveloppés formeront les mystères ;

Les mortels jureront d'être discrets , sincères ,

L'orgueil de la réserve en sera le garant.

Je prétends par les noms & de sœurs & de
freres ,

Leur faire imaginer qu'ils seront tous amis.

Sans l'avoir mérité , ce titre les rassemble ,

Quoiqu'au fond ils ne soient unis

Que par l'occasion de s'ennuyer ensemble.

L' I L L U S I O N.

Mais leur aveuglement sera bien-tôt détruit.

L' O I S I V E T É.

Non , pour accréditer l'idole ,

Croyez que son nom seul suffit ;

Dès qu'ils en verront le symbole,
Ils croiront en goûter le fruit.

Le vaisseau de l'Ordre paraît au fond
du Théâtre : on en voit sortir le
Chef d'Escadre avec ses attributs, &
suivi de plusieurs Chevaliers.

L'OISIVETÉ.

Vous qui prétendez être admis à nos mystères ;
Ne craignez point les vents contraires ;
Si vous nous promettez de la discrétion ,
Vous goûterez des douceurs infinies ,
Après votre réception.

Que d'un profond respect les ames soient sa-
fies.

Pour frere Commissaire , il faut prendre Arle-
quin ;

Et pour voir parmi vous les Charges assorties ,
Je crois qu'il faut nommer Scapin ,
Grand-Maître des cérémonies.

Arlequin & Scapin sont reçus dans
l'Ordre de la Félicité, & la Piece est
terminée par un Vaudeville ; dont
voici le couplet que chante Arle-
quin :

ARLEQUIN, *au Parterre.*

Vous allez voir notre zele ,

O v j

Se ranimer de plus belle ;
Sûrement.

Vous aurez en abondance ,
Des feux , du chant , de la danse ;
J'en fais ferment.

De mettre tout en usage ,
Pour briguer votre suffrage ,
Nous ne serons jamais las ;
Mais que nos Pièces nouvelles ,
Soient aussi bonnes que belles ,
Je n'en répons pas.

Cette Piece qui est fort bien écrite , est d'un Auteur anonyme, qui saisit à propos ce sujet amusant , qui était fort en vogue alors ; elle eut quelque succès ; mais elle eut le sort de tous les ouvrages qui portent sur des Vaudevilles , & qui s'oublent avec le sujet qui les rend célèbres.



LE PRINCE DE SALERNE.

Canevas Italien en cinq actes , avec Spectacle & Divertissement , 24 Septembre 1746. (1)

LE Prince Mario , pour se dérober aux poursuites d'Octave , usurpateur de ses Etats , se réfugie à Tarente. Le Tyran veut contraindre Flaminia à lui donner sa main. Cette Princesse destinée à Mario , qu'elle aime , ne veut point par son mariage affermir les droits de cet usurpateur , qu'elle irrite par ses refus , au point qu'il la fait conduire dans une isle déserte , où elle est exposée à des monstres qui doivent la dévorer. Arlequin , mari de Coraline , Suivante de Flaminia , touché du malheureux sort de cette Princesse , se rend secrètement à Tarente , où il instruit Mario de l'arrêt prononcé contre Flaminia. Ce Prince s'embarque avec Arlequin , pour aller la secourir ; mais une horrible tempête brise leur navire &

(1) La scène se passe dans la Principauté de Salerne.

les jette l'un & l'autre dans l'isle où se trouve Flaminia. C'est ici que la Piece commence.

Le Théâtre représente une mer , au bord de laquelle on voit des rochers.

Flaminia raconte ses malheurs à Coraline , qui tâche de la consoler ; Mario paraît porté sur un dauphin , met pied à terre , reconnaît sa Princesse , lui exprime sa passion , & lui jure de ne l'abandonner jamais. Celio suivi de Scapin , son Valet , & de plusieurs Domestiques , vient assurer Flaminia , que ne pouvant plus supporter la tyrannie d'Octave , il est venu dans le dessein de la délivrer ; Mario & Celio se reconnoissent , se lient de la plus étroite amitié , & conviennent de faire tous leurs efforts pour secouer le joug de la tyrannie. Celio se retire , & Coraline demande à Mario des nouvelles d'Arlequin son mari. Mario lui répond qu'il le croit noyé. Coraline est extrêmement sensible à la perte de son mari ; Scapin son frere tâche de calmer son désespoir & fort. Un Génie , monté sur un cheval marin , vient leur dire qu'instruit de leurs malheurs , il veut les aider de son secours. Il dit à Coraline qu'elle sera obligée de prendre la figure de

la Princesse ; elle fait d'abord quelques difficultés , mais le Génie lui faisant entendre qu'elle ne peut qu'à ce prix revoir son époux , elle consent à se prêter à tout ce qu'on voudra. Le Génie les fait tous asseoir sur un rocher & transporter à la ville.

Arlequin, dans une tortue, arrive au bord de la mer ; il en sort, & conte ses aventures. Le Génie lui promet sa protection . lui donne un pouvoir magique, afin d'aller à Salerne combattre le Tyran , & remettre le Prince Mario sur le trône. Arlequin promet d'obéir : aussitôt Neptune, des Dieux Marins & des Tritons viennent par leurs danses & par leurs chants, encourager Arlequin à demeurer fidele à son légitime Prince.

P R O T É E, *chante.*

Du fidele Arlequin les destins glorieux,
Amènent en ces lieux
La superbe Cour de Neptune ;
Le nom de ce Héros, doit voler jusqu'aux
cieux ;
Tritons , célébrez par vos jeux,
Sa brillante fortune.
Un Prince malheureux , dans son adversité ;

En toi , cher Arlequin , trouve un sujet fidele;
Qu'un illustre succès récompense ton zele :

Les Dieux protègent l'équité ,
Qu'une vertu si belle
Le place au rang des Héros ,
Et qu'une gloire immortelle
Couronne ses travaux.
Sa victoire éclatante
Doit assurer son bonheur ,
De la fortune inconstante ,
Il dompte la rigueur.

Ce premier acte finit par des danses ; & au second, le Théâtre représente l'appartement de Coraline. Scapin apprend à Coraline, habillée en Princesse, qu'Arlequin est dans la ville ; elle en témoigne sa joie. Scapin l'avertit de soutenir son personnage de Princesse, même en voyant son mari, sans quoi elle risque de perdre Mario & Flaminia. Coraline promet de ne se point découvrir. Arlequin vient chez Coraline, & n'y voit que la Princesse, qui lui fait donner un siège ; puis elle déclare son amour. Arlequin refuse d'y répondre ; mais Coraline, soutenant toujours la feinte, oblige Arlequin à sortir impatienté. Coraline en paraît

chagrine & va se déshabiller, afin de calmer l'agitation qu'elle vient de causer à son mari.

Le Prince Octave, irrité contre Celio, ordonne au Docteur de le faire arrêter, ainsi que Flaminia. Scapin qui vient d'entendre l'ordre du Tyran, plaint le sort de son Maître. Arlequin arrive charmé de revoir Scapin. Coraline en Soubrette, accourt à son mari; ils font une scène, où ils expriment la joie qu'ils ont de pouvoir parler librement. Arlequin leur parle de son pouvoir magique, & leur dit qu'il va penser sérieusement à la perte du Tyran. Le Docteur qui vient d'écouter Arlequin, le fait arrêter & conduire en prison. Octave ayant appris du Docteur le dessein d'Arlequin, ordonne qu'on lui casse la tête; il refuse sa grâce à Coraline & à Scapin qui la lui demandent à genoux. Coraline seulement, obtient la permission de le voir une fois avant qu'il meure. (Le Théâtre représente un bois). Des Soldats conduisent Arlequin, le lient à un arbre, & lui tirent des coups de fusils; mais en présence du Tyran, par une métamorphose, Arlequin échappe à leur fureur.

Le Théâtre représente une ville.

Mario & Flaminia apprennent à Arlequin le déguisement de Coraline , Arlequin répond qu'il ne pouvoit la reconnoître étant l'ouvrage d'une autre magie, qu'ils s'en vengera à présent qu'il le fait. Il donne ensuite une lettre à Mario, pour se présenter à Octave, sans crainte d'être reconnu, cet expédient devant faciliter leur entreprise. Ils entendent du bruit & se retirent. Le Prince Octave & le Docteur sachant Célio délivré de sa prison, voyent clairement qu'Arlequin possède un pouvoir surnaturel. Mario, sous le nom du Florindo, présente sa lettre à Octave. Le Prince voyant que ce Cavalier lui est recommandé par son pere, lui fait mille amitiés, le déclare son premier Ministre, & lui fait part de la crainte qu'il a de Mario & de Flaminia & de la satisfaction qu'il aurait de les voir en son pouvoir. Mario promet de faire son possible pour le contenter. Octave ajoute que la promesse que Flaminia lui a faite de l'épouser, l'a engagé à s'emparer de sa Principauté. Flaminia, qui écoutait leur conversation, ne peut soutenir le mensonge affreux du Tyran; elle s'avance & lui reproche son impudence & sa trahison. Octave ordonne à Mario

de la faire arrêter, afin que la punition suive de près sa témérité. Mario, pour ne donner aucun soupçon à Octave qui se retire, promet d'exécuter ses ordres. Mario & Flaminia se trouvent cependant fort embarrassés.

Arlequin feint d'être fâché de l'imprudence de Flaminia; mais Mario & Flaminia le priant de ne point les abandonner, il appelle deux Pages, à qui il commande de conduire Flaminia à une maison de campagne, & renvoie Mario plus tranquille. Coraline en Princesse, demande à Arlequin s'il se résout à l'aimer. Arlequin qui cette fois la reconnaît, fait semblant de répondre à sa passion. Coraline qui s'imagine qu'Arlequin la prend pour la Princesse, en devient extrêmement jalouse, lui dit que ce qu'elle a fait n'a été que pour éprouver sa fidélité, mais qu'il manque de respect à une Princesse, & qu'elle s'en plaindra à Octave. Octave survient qui prenant Coraline pour Flaminia, lui reproche son insensibilité pour lui. Coraline qui s'apperçoit qu'Arlequin les écoute, pour se venger à son tour, feint de changer de sentiment, & d'écouter le Tyran. Arlequin qui ne peut tranquillement supporter l'inconstance

de sa femme, comme un furieux fait enlever Coraline, maltraite le Prince Octave, en lui disant qu'il va conduire Flaminia à un Château, & que s'il la souhaite, il aille l'y chercher. Mario qui feint de s'intéresser pour le Prince, se charge de ravoir Flaminia. Le Prince le quitte, en lui témoignant sa reconnaissance. Célio & Scapin viennent en lui disant qu'ils ont formé un gros parti. Mario les suit pour aller au secours de Flaminia. (Bois avec un Château) Arlequin fait entrer Flaminia dans le Château, en l'assurant qu'il ne l'abandonnera pas un instant. Octave, suivi du Docteur & de ses Soldats, tombent sur Arlequin, qui se défend. Mario avec un grand nombre de gens, semble s'unir à eux; mais dans le fond, il ne pense qu'à secourir Flaminia. Arlequin, après plusieurs bravoures, finit l'Acte par une transformation. Des Paysans viennent se réjouir de la victoire d'Arlequin & forment des danses.

Arlequin pour découvrir si sa femme aime véritablement Octave, paraît sous les habits de Flaminia. Mario le croyant, la Princesse, lui parle de ses feux. Arlequin refuse de l'écouter, Ma-

rio surpris & sensible , le quitte pour s'aller plaindre à Arlequin , ce dernier rit de sa méprise. Scapin qui le prend aussi pour Flaminia , lui représente qu'elle est cause qu'Arlequin est infidèle à sa femme. Arlequin répond qu'il ne prétend pas recevoir de leçons , & pendant qu'ils contestent , Coraline , qui croit voir aussi Flaminia dans Arlequin , se jette à ses genoux , accuse son mari d'infidélité , en lui représentant que si elle continue à vouloir lui enlever le cœur de son époux , elle ne pourra pas s'empêcher de tout découvrir au Prince. Arlequin charmé de la tendresse de sa femme , se découvre , l'embrasse , & la tranquillise. Coraline satisfaite, promet de continuer la feinte, & s'en va avec Scapin. Le Prince voyant Arlequin, paraît indigné du passé & veut tirer son épée pour le punir ; mais Arlequin l'enchanté. Le Docteur vient pour parler au Prince, le touche & demeure enchanté. Octave reprend ses sens & se retire. Célio s'adressant au Docteur son pere , le touche , demeure immobile , & délivre son pere. Scapin charmé de voir Célio son Maître sorti de prison , va pour l'en

féliciter, le touche & demeure à son tour enchanté. Célio se retire. Coraline qui apperçoit Scapin, lui parle & le touche, & prend sa place. Nicolo enfin prend celle de Coraline. Arlequin après plusieurs lazis qu'il fait avec ce Valet, le délenchante & le renvoye. Le Docteur accompagné de Soldats, veut s'emparer d'Arlequin; mais au moment qu'ils croyent le tenir, Arlequin transporte en l'air le Docteur, & finit le quatrieme Acte.

Le Théâtre représente une Ville & une Prifon. Coraline en Princesse, demande à Mario si elle fera obligée d'être encore long-tems à soutenir cette feinte. Octave & le Docteur entendent que Mario promet à Coraline que tout va changer de face, & que bientôt le Tyran tombera sous leurs coups. Octave ironiquement remercie Mario. Coraline paraît toute tremblante. Mario pour regagner la confiance du Tyrân, lui remet entre ses mains la feinte Flaminia. Octave semble être satisfait; mais après avoir envoyé Coraline en prifon pour calmer ses foupçons, il aî arrêter Mario qui le découvre. Octave & le Docteur vont délibérer fur ce qu'ils

feront des coupables. Scapin présent à ce qui vient de se passer, le raconte avec beaucoup d'agitation & de douleur à Arlequin, qui pour se réjouir de Scapin, l'écoute & lui répond avec un grand flegme; après l'avoir bien impatienté, il le rassure, & l'envoie avertir Célio son Maître de se tenir prêt à le seconder. Il s'approche ensuite de la prison, appelle Mario, & lui dit que tout se prépare pour le délivrer tout-à-fait d'Octave. Mario content se retire, ainsi qu'Arlequin qui entend quelqu'un. Le Docteur lui fait apporter par un Soldat une soucoupe, & dessus un verre rempli d'une liqueur empoisonnée. Il fait venir Coraline qui passe pour Flaminia, & veut l'obliger à prendre ce poison. Coraline ne sachant comment sortir d'un pas si périlleux, pleure & se désespère; mais Arlequin fait enlever le verre que le Soldat présente à Coraline, & chacun se disperse.

Octave au milieu de ses Soldats, dit à Mario qu'il a fait attacher sur un bûcher, que sa vengeance enfin est prête d'éclater, avec une satisfaction sans égale; il ordonne qu'il meure; mais au moment qu'on se met en devoir de lui obéir,

Arlequin change le Théâtre; & le bûcher de Mario devient un trône magnifique, sur lequel ce Prince se trouve assis. Tous ceux de son parti tiennent en respect les gens du Prince Octave, qui se voyant au pouvoir de Mario, lui demande grace. Ce généreux vainqueur la lui accorde, & ne se venge de lui, qu'à force de bienfaits. Il épouse ensuite Flaminia, & promet de grandes récompenses au zèle d'Arlequin & de Celio. Le Peuple charmé d'avoir retrouvé son légitime Souverain, se réjouit & forme des danses qui terminent la Comédie.

Ce Canevas qui est de Veronèse le pere, est un de ceux qui a eu le plus de succès par la variété de son spectacle, le jeu de l'Arlequin, & de tous les différens agrémens qui concourent au plaisir du Spectateur. Il a été joué plus de quarante fois de suite, & a toujours été repris avec un grand succès.

On y a depuis quelque tems supprimé un vol très-hardi, qui avait été exécuté avec succès à un grand nombre de représentations & qui pouvait occasionner des accidens bien funestes au milieu d'une scène, où le Docteur,
l'un

l'un des conseillers du Tyran, se faisoit d'Arlequin, pour le faire conduire en prison; celui-ci l'enlevait du Théâtre, & disparaissait avec lui par la trape qui est au-dessus du Parterre.

LES MÉTAMORPHOSES.

Feu d'artifice, exécuté avec le plus grand succès, pour la première fois, le 15 Décembre 1746.

ON vit tomber pendant l'exécution de ce Feu, la première fois qu'il fut donné au Public, différens couplets, sur plusieurs airs de Vaudevilles connus, qui partoient de l'ouverture ovale du ceintre, au-dessus du Parterre. Ces couplets étoient imprimés sur de petits carrés de papier séparés; ils faisoient allusion aux Feux d'artifices en général, & avoient été composés par Messieurs Panard & Galet, auxquels on eut l'obligation de cette idée ingénieuse. Comme presque personne n'a été à portée de rassembler ces couplets, & que même peu de gens ont eu l'attention de conserver ceux qui leur sont tombés en

partage ; nous croyons devoir profiter de l'offre que nous a faite M. Guette, de nous les communiquer pour les placer ici :

A I R : *Non je ne ferai pas , &c.*

Je compare un Jeune-homme aux lances d'artifice ,
 Vrai salpêtre à quinze ans , sans cesse en exercice ;
 Son feu vîte allumé , saisit , frappe , éblouit ,
 Dure quelques moments , fait grand bruit & finit.

A I R : *Vous voulez m'entendre chanter.*

Messieurs , si de quelque succès
 Nous eûmes l'avantage ,
 Des progrès que notre art a faits ,
 Nous vous devons l'hommage ;
 Votre goût toujours sûr & bon ,
 Sut éclairer le nôtre ,
 Je puis le dire avec raison ,
 Notre ouvrage est le vôtre.

A I R : *Bouchez Nayades , vos Fontaines , &c.*

Le plus souvent , c'est par malice ,
 Qu'on a recours à l'artifice ;
 Ici nous savons en donner ,
 Qu'en bonne part vous devez prendre ;

Il est fait pour vous étonner ,
Et point du tout pour vous surprendre.

AIR : *J'entens déjà le bruit des armes , &c.*

Une morale très-sensée ,
Par notre artifice s'apprend ;
Si l'amour était de durée ,
Ha ! qu'il serait doux & charmant ;
Mais hélas comme une fusée ,
Tout son feu s'éclipse à l'instant.

AIR : *Un inconnu pour vos charmes soupire , &c.*

Défiez-vous , Amans , de la malice
D'un petit Dieu qui s'arme d'un flambeau ;
Plein de caprice,
Quoiqu'il soit beau ,
C'est un tiran qui vous mene au tombeau ,
Et tous ses feux sont des feux d'artifice.

AIR : *Ici je fonde une Abbaye , &c.*

Pour mériter votre présence ,
Notre art fait varier son jeu ;
Chez nous amenez l'affluence ,
Messieurs , courez-y comme au feu.

AIR : *Du haut en bas , &c.*

Un petit feu ,
Fait qu'un mauvais ouvrage passe ;

Un petit feu ,
 Aux Auteurs ne sert pas de peu ;
 Quand une Piece est à la glace ,
 Pour l'aider , il est bon qu'on fasse
 Un petit feu.

AIR : *Pan , pan , pan , la poudre prend , &c.*
 Sur le seul plaisir de vous voir ,
 Messieurs , nous fondons notre espoir ,
 Votre absence glace notre ame ;
 Mais quand on vous voit , on s'enflamme ;
 Pan , pan , pan ,
 La poudre prend ,
 Tout est en feu dans un instant.

AIR : *De Joconde.*

Dans ce séjour depuis sept ans ,
 Equitable Parterre ,
 Nous employons tous nos talens ,
 Pour tâcher de vous plaire ;
 Continuez de venir tous ,
 C'est notre bien suprême ;
 Nous sommes tous de feu pour vous ,
 Pour nous soyez de même.

AIR : *Ce n'est point par effort qu'on aime , &c.*
 Maris , n'ayez point de rancune
 Contre notre petit talent ;
 De toute mauvaise fortune ,

Ici votre honneur est exempt ,
Quelquefois nous montrons la Lune ,
Mais nous vous sauvons du croissant.

AIR : *M. le Prevôt des Marchands , &c.*

Le succès de l'Artificier ,
L'engage à vous remercier ;
Graces à l'extrême indulgence ,
Dont vous honorez ses travaux ;
Messieurs , nous n'avons point en France ,
Tiré notre poudre aux moineaux.

AIR : *Ce qu'on fait au Bois de Boulogne , &c.*

Messieurs , par un nouveau Courier ,
Nous vous envoyons ce papier ;
Vous voyez ce qu'il vous annonce ,
De la main faites-y réponse.

AIR : *L'autre nuit j'apperçus en songe , &c.*

Au théâtre de Melpomene ,
Ceux qui voulaient nous copier ,
N'ont fait que nous estropier ;
Vous l'avez vu sans peine ,
Leur feu n'a duré qu'un instant ,
Autant en emporte le vent.

Cet usage de jeter des couplets au Public , se conserva pendant quelque tems , quelquefois même chaque couplet paraissait fait par un Acteur dont il

prendre ce déguisement, l'a présenté comme sa niece, & placé comme femme de chambre, de l'aveu de Damis, auprès d'Angélique. Marine ne manque pas de faire part à Pamphile de sa découverte, & de lui apprendre que le prétendu Valet d'Erafte, est une fille séduite par Damis, & qui vient lui redemander la foi qu'il lui a promise. Elle lui conseille de ne pas tarder davantage, de se déclarer à Angélique, ce qui s'accorde très-bien avec l'empressement de Pamphile. Damis paraît, & après avoir loué Pamphile, qui feint de s'occuper à broder, sur son application à l'ouvrage, & sur son esprit, il l'engage à disposer sa Pupille en sa faveur, ce qui produit une situation assez comique. Damis se retire. Angélique paraît, & Pamphile qui reçoit d'elle plusieurs marques d'attachement, la dispose à recevoir à son tour l'aveu de sa passion, & des moyens qu'il a imaginés pour l'en instruire. Il feint d'abord d'avoir fait un songe, dans lequel il se croyait son Amant. Le récit de ce qui s'est passé pendant ce songe, est conçu en des termes si tendres, qu'il fait de vives impressions sur le cœur de la jeune Angélique. Pamphile acheve de

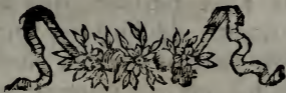
l'émouvoir par ses caresses, qui sont reçus sans conséquence, & il est prêt à s'expliquer entièrement, lorsque Rosalie, toujours habillée en homme, paraît au fond du Théâtre. Angélique se retire, Pamphile avec Rosalie a une conversation que leur déguisement rend assez comique.

Marine arrive, & par une étourderie, fait connaître à Rosalie, qu'elle ne voit pas, que Pamphile n'est pas du sexe que ses habits annoncent. Cette indiscretion qui était nécessaire pour réunir les intérêts des deux Amans ne peut avoir aucun inconvénient; mais les nouvelles que Marine vient leur apprendre, sont d'une plus grande importance. Elle leur dit que Damis vient de déclarer ses intentions à sa pupille, dont la timidité l'a empêchée d'apporter la résistance nécessaire; elle conseille à Pamphile d'aller trouver Angélique qui est dans le jardin, & Damis & Éraсте se font entendre; elles se retirent, & ce dernier reproche à l'infidèle Damis, le tort qu'il a d'abandonner ainsi Rosalie, contre laquelle il n'a pas le moindre sujet de plainte. Damis convient de tous ses torts, sans paraître plus disposé à les réparer. Son

Jardinier arrive en ce moment, & lui apprend que la fausse Marton est un amoureux déguisé, qui vient de proposer à Angélique de l'enlever, que Marine est dans le complot; & que le jeune Domestique d'Erasme, rend la partie quarrée; ce qu'il a vu & entendu à travers la charmille du jardin. Damis furieux, envoie chercher un Commissaire, afin d'avoir justice de cet attentat; mais Erasme son ami, lui dit qu'il doit commencer par la rendre à Rosalie, & qu'avant d'envoyer chercher un Juge, il doit se juger lui-même dans sa propre cause. Le Commissaire arrive suivi de Pamphile & d'Angélique, qui déclare naïvement à son tuteur, qu'elle aime mieux mourir, que de l'épouser. Cette déclaration n'est pas propre à calmer la fureur de Damis, qui ordonne au Commissaire de faire sa charge, & d'arrêter Pamphile; mais celui-ci qui se trouve heureusement Cousin de Rosalie, demande à son tour qu'on lui fasse justice de Damis, & qu'on l'oblige à tenir les promesses qu'il a faites à Rosalie, & dont il montre les preuves répétées dans un grand nombre de lettres écrites à cette Amante infortunée, qui

joint ses larmes aux justes reproches de son parent. Damis ne peut plus résister à tant de témoignages qui déposent contre lui. L'honneur & la tendresse reprennent leurs droits sur son cœur, il se jette aux genoux de Rosalie, qui lui pardonne volontiers, & il accorde même sa pupille à Pamphile, dont la famille lui est connue. La Piece finit par un double mariage.

Il est difficile de faire sentir dans un extrait le mérite de cette Piece, qui consiste dans la facilité du dialogue, & la simplicité du sujet. Elle est du même Auteur que les deux Pieces suivantes, qui furent données le même jour, & qui n'eurent pas moins de succès. Elles furent toutes trois précédées d'un prologue muet & d'un divertissement.



Z É L O I D E.

*Tragédie en un acte en prose , 29 Mai
1747. (1).*

ARIMANT se plaint à Phanès de l'ingratitude de Zéloïde , qui d'Esclave qu'elle était , s'est vue élevée au rang de son épouse , & plus encore du lâche Orosmin , un étranger , qu'il a comblé de biens. Phanès lui représente qu'il est dangereux de se livrer trop légèrement à des soupçons si cruels , mais Arimant lui répond qu'il a lui-même surpris ces deux Amans dans le bois voisin , encore tout en pleurs , que la cruelle contrainte où ils sont réduits , leur faisait sans doute verser. Il allait , dit-il , les punir , lorsque quelques Officiers sont arrivés , & ont par leur présence fait tarder sa vengeance ; mais il ajoute que le ciel lui en réservait une digne de cette amie perfide , que revenant seul au camp , déchiré par tout ce que la jalousie peut inspirer de plus affreux , des cris lui ont fait tourner la tête ; il a vu un homme qui venait d'abattre

(1) La scène est dans le Camp d'Oxithra , près du Gange.

à ses pieds un de ses Esclaves ; tandis que la garde qu'il avait appelée, s'assurait de l'assassin, il avait regardé si son Esclave pouvoit encore recevoir quelques secours, mais celui-ci ouvrant les yeux à sa voix ; lui avait adressé ces paroles : « Je meurs ; Seigneur, & d'une mort trop douce pour mes crimes ; né à Bagdat, j'y servais dans la maison de Métrobate ; séduit par les promesses & les présens d'un de ses neveux, j'enlevai le fils de mon Maître, qui n'était encore qu'un enfant, & le vendit à des Corsaires : j'ai parcouru depuis pendant près de vingt années, différens climats, mais je n'ai par tout éprouvé que la misere & l'esclavage, & j'étais un de ces captifs qui vous furent présentés il y a trois jours. Métrobate, que le ciel vengeur a sans doute conduit dans ces lieux m'a reconnu, j'ai voulu contre lui. . . . ».

A ces mots il expira.

ARIMANT, *continue.*

J'ordonnai dans l'instant que Métrobate fût conduit dans ma tente, & ce matin le Conseil de Guerre assemblé, n'a pas balancé sur mon accusation, à

me laisser le maître du sort de l'inconnu, qui sous les yeux même d'un des chefs de l'armée, avait osé poignarder un de ses esclaves.

Arimant apprend encore à Phanès que ce pere est celui d'Orosmin, qui lui a raconté son histoire il y a peu de jours, & qui se trouve conforme au récit de l'esclave mourant.

P H A N È S.

Et lorsque le Ciel semble les réunir, vous voulez arracher un pere à son fils.

A R I M A N T.

Et lorsque le Ciel l'unissait avec Zéloïde, le traître a-t-il craint de m'arracher un cœur qui faisait tout le bonheur de ma vie. L'injure est cruelle, la vengeance doit être atroce. . . . Mais je vois Orosmin. . . . Eloignons-nous, allons hâter la mort de son pere, pour revenir ensuite ici la lui annoncer, jouir de son désespoir, me battre contre lui, le tuer ou mourir de sa main.

Orosmin arrive après qu'Arimant est parti, & apprend à Araspe, qu'il va se bannir de ces lieux, pour chercher à éteindre le malheureux amour dont

il n'a pu se défendre à la vue de Zéloïde. Il lui apprend encore qu'ils ont été surpris par Arimant, au moment où les larmes aux yeux, ils gémissaient sur la nécessité de se séparer. Araspe qui connaît le caractère jaloux d'Arimant, avertit Orofmin de tout redouter de sa vengeance. Orofmin ne manque pas de justifier les craintes de son confident, par le récit d'un songe affreux : en ce moment des gardes amènent Métrobate enchaîné. Ici se fait la scène touchante de la reconnaissance, lorsqu'Orofmin s'efforce de briser les chaînes de son père, Arimant paraît & ordonne son supplice. Orofmin veut fondre sur lui, mais Araspe se jette entre eux deux. Orofmin demande à Arimant de lui faire raison de sa barbarie : Arimant accepte le combat, & lui dit : songe si tu expires sous ce fer, qu'aussitôt, au même lieu, une main infâme y confondra le sang de ton père avec le tien ; mais si je succombe, songe aux loix de ce pays ; songe que dans ces lieux, lorsque l'époux meurt, que sa femme est brûlée avec lui sur le même bucher, & que tu ne peux me frapper du coup mortel, que

tu ne perces en même tems le sein de ta Zéloïde.

Cette situation est vraiment théâtrale, & la présence de Zéloïde vient encore la rendre plus intéressante; chacun d'eux veut se dévouer à la mort, pour sauver la vie de l'objet qui lui est cher; Métrobate veut se percer de l'épée de son fils, qui l'arrête, & qui dans l'excès d'horreur, dont il est accablé, s'écrie avec désespoir, Amant barbare, voilà le cœur où s'adressent mes coups! Zéloïde. . . . l'objet de tous mes vœux! Zéloïde demain ne sera plus! Sa jeunesse, sa beauté. . . . ses traits que j'adore. . . . dévorés par les flâmes. . . . Je la livre moi-même à la mort la plus cruelle. . . ma main allume le bûcher. . . je vois des pleurs. . . j'entends des cris que la douleur. . . , non, Madame, non mon bras ne s'armera point contre vous. . . Mais, qui défendra donc mon pere? Qui vengera son honneur, le mien? Le glaive d'un Bourreau est suspendu sur la tête de ton pere, fils indigne. . . .

Araspe vient apprendre à Orofmin que son ennemi l'attend à la tête du camp, & que ses amis s'étonnent que

l'affront dont on veut le couvrir, ne soit point encore vengé. Orofmin regarde avec désespoir Zéloïde & son pere, & suit Araspe, qui le mene au combat. Métrobate & Zéloïde restés seuls, déplorent la cruauté de leur sort, & Métrobate lui demande si quelqu'un de ses parens ne s'opposeront point à la barbarie de son époux. Zéloïde lui répond que personne ne s'intéresse à elle, qu'elle ignore jusqu'aux lieux qui l'ont vue naître & qu'Arinant l'a choisie parmi les captives, amenées après la prise d'Ormus. Métrobate lui demande si elle a eu connaissance de ses enfans, qui ont éprouvé le même sort en la même occasion; il la prie lorsque son fils & lui auront succombé sous les coups du barbare Arinant, de vouloir bien accorder sa protection à sa fille qui n'était pas né pour l'esclavage, & de s'informer du sort de la malheureuse Fetime.

ZELOÏDE.

Fetime, Seigneur? . . . C'est le nom que je portais avant d'être l'épouse d'Arinant.

METROBATE.

O Ciel. . . . Ce pourrait-il. . . .

Q vj

Ces traits qui d'abord ont frappé mon cœur, & où je retrouve. . . . Plus je les confidère, tous ceux d'une tendre épouse. . . .

Z E L O I D E.

Seigneur faites cesser mon faififfement Chez qui votre fille était-elle efclave dans Ormus?

M E T R O B A T E.

Chez Narcès.

Z E L O I D E, *tombant à fes genoux.*

Chez Narcès! je me meurs.
Barbare époux, fur qui tes coups allaient-ils tomber? Courons à mon frere.

M E T R O B A T E, *voyant entrer Arimant.*

Ah! ma fille, il n'est plus, j'aperçois fon bourreau.

Arimant revient, & Zéloïde lui reproche fa fureur, & lui apprend fur qui ces coups font tombés, mais il leur apprend que le Ciel n'a pas permis les injustes effets de fa cruelle jalousie.

M E T R O B A T E.

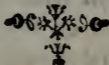
Mon fils vivrait!

ARIMANT.

Il m'a vaincu , désarmé & le voici qui vient lui-même vous rassurer.

Orosmin paraît , il apprend que Zéloïde est sa sœur. Métrobate les serre tous deux dans ses bras , & Arimant mérite son pardon par ses remords.

Cette petite Tragédie , qui est très-intéressante , eut le succès le plus certain que puisse en obtenir ces sortes d'ouvrages ; elle fit verser beaucoup de larmes. L'Auteur a sçu y rapprocher dans un très-court espace , & avec beaucoup de netteté , autant d'évenemens qu'il en pourrait tenir en cinq actes. Le seul reproche qu'on pourrait lui faire , est que sa seconde reconnaissance a quelque ressemblance avec celle de Luzignan.



ARLEQUIN AU SERAIL.

*Comédie en un acte en prose ,
29 Mai 1747. (1)*

ON voit Octave au bord du Théâtre, assis à la Turque, méditant profondément. Plusieurs Cuisiniers arrivent, dressent une table, & commencent à la couvrir de plats, lorsqu'un gros ours s'avançant gravement, va mettre aux pieds d'Octave, un paquet de racines qu'il porte dans sa gueule ; il retourne au fond du Théâtre, il renverse la table, & cause tant de frayeurs aux Cuisiniers, sur qui il paraît vouloir s'élançer, qu'ils s'enfuient en se précipitant les uns sur les autres ; il revient ensuite auprès d'Octave, & se dressant, ils se regardent tous deux, & se mettent à rire. Arlequin a cependant regret au diné qu'il vient de renverser ; mais son Maître lui dit, que c'est sur-tout en ce lieu qu'ils doivent s'observer, & paraître durs & severes à eux-mêmes.

(1) La scène est à Constantinople, dans le Jardin du Serail.

Octave a eu recours à ce déguisement, afin de s'introduire dans le sérail du Bacha, où il sçait qu'est renfermée Angélique, qu'il aime, & qui a été enlevée par des Corsaires sur les côtes de Sicile. Octave est parvenu à inspirer la plus grande vénération au Bacha, & l'opinion qu'on a conçue de lui, le laisse sans inquiétude. Arlequin n'est pas à beaucoup près aussi tranquille, mais Octave calme ses craintes, & lui dit de remettre promptement sa barbe & sa robe, afin de se divertir aux dépens des gens de la suite du Bacha. Octave sort, & laisse Arlequin avec Scapin, qui lui parle d'abord par signes.

SCAPIN.

Monseu je suis un des muets du sérail.

ARLEQUIN.

Eh-bien Monsieur le muet, qu'avez-vous à me dire?

Scapin lui répond qu'il vient le consulter pour setirer de l'embarras où l'indiscrétion de sa maudite langue vient de le jeter parmi dix femmes dont il fait les portraits les plus voluptueux. Il

n'a pu s'empêcher de parler à la fille du Gouverneur de l'Isle voisine, pour la consoler de ce que le Bacha, prêt à l'épouser, s'est amouraché d'une jeune Esclave Italienne, qu'on venait de lui amener. Scapin lui apprend encore que le Gouverneur de cette Isle voisine, est prêt à venir venger l'injure que reçoit sa fille. Arlequin qui sent l'importance de cette nouvelle, congédie Scapin, & l'envoie à Octave, qui lui donnera le moyen de réparer son indiscretion.

Colombine vient consulter Arlequin, qui lui dit qu'il fait parfaitement qu'elle vient lui demander des nouvelles d'Arlequin; mais Colombine lui répond que non, & qu'elle fait fort bien qu'en quelque lieu où il soit, il est en ce moment à table ou à dormir. Arlequin lui dit qu'il s'affligea beaucoup le jour de cet enlèvement, & n'a jamais soupé de si mauvaise grace; cependant un ami charitable, pour l'arracher à sa douleur, le mena au cabaret.

C O L O M B I N E.

Où il s'enyvra?

A R L E Q U I N.

Là, là.

COLOMBINE.

Le Lieutenant du vaisseau entra dans ma chambre pour me consoler. . . .

ARLEQUIN.

Et il y réussit ?

COLOMBINE.

Là , là.

Arlequin lui apprend qu'elle le reverra bientôt , mais que sa vue lui sera funeste, si elle n'a pas été fidelle. Il l'invite à faire la revue de ses Amans, & comme Colombine est fort coquette, elle est assez longue , & la liste fait éprouver beaucoup de tranfes à Arlequin, qui se découvre à la fin ; le reste de cette scène où Arlequin contrefait les attaques du Bacha, & la défense d'Angélique est très-plaisante ; il congédie ensuite Colombine , pour aller avertir sa Maîtresse de son arrivée au sérail , & se plaît à désoler un instant son Maître, en lui disant qu'Angélique s'est laissée faire Sultane , mais il lui avoue bientôt qu'elle l'aime , & qu'elle l'aimera toujours. Octave lui apprend qu'il a laissé le muet sur le port, pour venir l'avertir du moment où l'on

verra paraître les vaisseaux du Gouverneur de l'Isle voisine.

Des fanfares annoncent l'arrivée du Bacha, qui paraît suivie d'Angélique, de Colombine & de quelques autres femmes dont Octave feint de détourner les yeux, & leur commande de baisser leur voile. Ensuite il s'adresse au Bacha, auquel il reproche le faste & l'orgueil avec lequel il se présente devant lui. Le Bacha, après avoir congédié sa suite, veut engager Octave à disposer favorablement le cœur d'Angélique, & lui fait présent d'une bourse qu'Octave prend, & jette loin de lui.

Le BACHA, *à part.*

Refuser de l'argent! tout est extraordinaire dans ce Derviche.

OCTAVE.

L'intérêt de la vérité, & non celui de la passion, va délier ma langue; homme injuste, superbe, avare, brutal, intempérant....

Le BACHA, *à part.*

Il faut que ce soit un saint personnage, pour oser me parler si insolument!...

Octave lui dit que tandis que l'amour regne dans son cœur, la foudre gronde sur sa tête, & que le bras d'Ali est prêt de s'appesantir sur lui. Le Bacha effrayé, demande au Derviche ce qu'il doit faire pour appaiser la colere du Prophète ; Octave le fait prosterner à l'autre bout du Théâtre, le dos tourné aux Acteurs, & ordonne à Arlequin de lui appliquer vingt coups d'une ceinture constellée, à la moindre distraction qu'il marquera dans sa priere. Pendant ce tems-là Octave s'entretient avec Angélique sur les moyens de fortir du sérail, & il n'en trouve d'autres, que de faire prendre à Arlequin les habits d'Angélique. Celui-ci s'en défend dans la crainte d'être empallé ; mais Octave le rassure, & lui promet de le tirer du sérail, & celui-ci se résout au déguisement. Alors Octave va prendre le Bacha, qui n'a cessé d'être prosterné, & lui dit que le Prophète s'est laissé fléchir, & n'a étendu sa main vengeresse que sur le coupable objet qui le rendait infidele aux promesses qu'il a faites au Gouverneur, son voisin. Alors Scapin arrive fort alarmé, & tâche de faire entendre au Bacha, par des signes, que le désor-

dre est dans l'Île, & que l'ennemi approche de son Palais. Le Bacha dit qu'il ne peut l'entendre.

OCTAVE.

Tu vas l'entendre. Muet, je te délie la langue, & t'ordonne de parler.

SCAPIN, *au Bacha.*

Seigneur, tout est dans le désordre & la confusion. . . .

Le BACHA.

O Ciel! mon muet parle! quel prodige!

OCTAVE.

Ce n'est pas le seul dont tes yeux doivent être aujourd'hui frappés; je t'ai dit que les charmes de la coupable beauté à qui tu sacrifiois, n'étaient plus. *Octave leve le voile d'Arlequin, regarde; aime encore, si tu l'oses. Arlequin fait une grimace épouvantable au Bacha.*

COLOMBINE, *à Arlequin.*

Ah! ma chere Maîtresse, comme vous voilà faite!

On entend un grand bruit de guerre,

& Fatime, fille du Gouverneur voisin, vient apprendre au Bacha, que son pere est venu pour la venger, mais que sa tendresse vient l'arracher au péril qui le menace. Elle lui offre sa main, & l'assure que loin de le traiter comme un ennemi, le Gouverneur son pere, le traitera comme un gendre & comme un allié. Le Bacha touché des marques de tendresse de Fatime, & allarmé des menaces de son pere se rend à ses premiers engagements. Octave les unit, & emmène du sérail Angélique, Colombine & Arlequin, qui se mocquant du Bacha, l'accable de reproches de son ingratitude, & le traite de petit inconstant.

Le Bacha ordonne de célébrer son mariage avec Fatime, par des fêtes qui terminent la Piece.

Cette petite Comédie qui est dans le goût des Pieces Italiennes, causa autant d'éclat de rire, que la précédente avait fait verser de larmes. Toutes les trois sont de M. de Saint-Foix, & formerent un spectacle complet, qui fit beaucoup de plaisir par sa variété, & eut douze représentations.

LES TABLEAUX.

Comédie en un acte, en vers libres, suivie d'un Divertissement, 18 Septembre 1747. (1)

LA Peinture ouvre la scène & s'applaudit que la fureur de Mars, si contraire à tous les Arts, n'a point fait d'injure à celui qu'elle cultive. Un Eleve vient la consulter sur la maniere dont il doit peindre le Commis d'un Greffier, qui lui demande son portrait; s'il doit le représenter la main ouverte ou fermée.

La PEINTURE.

Ouvrez-la, fermez-la, jamais de se méprendre

Pour gens de ce métier, on ne peut hasarder;

S'ils ouvrent la main, c'est pour prendre;

S'ils la ferment, c'est pour garder.

L'Eleve demande ensuite comment

(1) La scène est dans un Salon de l'Académie de Peinture.

il doit faire le portrait du plaisir, qu'un Amateur lui demande.

La PEINTURE.

D'abord pour nous gagner, il nous rit & nous flatte,

Il séduit quand il est nouveau;

Mais bientôt sur nos yeux attachant un bandeau,

Et cachant sous les fleurs son amertume extrême,

Cruel, plus on le fait funeste, plus on l'aime,

Il enivre le cœur, il trouble le cerveau,

Efface la beauté, met l'amour au tombeau,

Languit, meurt, & s'éteint lui-même,

Consumé par les feux de son propre flambeau.

L'Eleve fait à son tour l'esquisse d'un tableau, représentant les querelles des Chimistes contre les Empiriques.

J'ai peinte la chicane aux regards inhumains,
Etique, hideuse, ridée.

Sur les deux Contestants, la maligne éloquence,

Par des Factum épais, répandra son venin.

La Justice, dans le lointain,
 Rira de cette pétulance;
 Et pour achever le dessein,
 Je veux mettre à quelque distance,
 La Déesse Santé, qui, la bourse à la main,
 Victime d'un art assassin
 Paiera tous les frais de l'Instance.

L'Eleve ajoute une question qui l'embarresse. Il demande pourquoi la Peinture & la Poësie ont toujours représenté la Chicane avec une affreuse maigreur, quoique chaque jour elle se repaisse des morceaux les plus excellens.

La PEINTURE.

Je le fais; mais il est en elle,
 Un appétit si grand, une faim si cruelle,
 Que le vorace Erésithon,
 N'a jamais été si glouton;
 Chez elle Basse-cour, Colombier, Bergerie,
 Tout fond dans un moment, ou l'estomac lui
 crie,
 Et ce moment fatal arrive à tout propos.
 On lui voit dévorer les arbres les plus gros,
 Ses dents sur des Palais exercent leur furie;
 Elle déjeûne d'un Enclos,
 Et dîne d'une Métairie.

La

La Peinture & son Eleve s'entretiennent encore des différens tableaux qui ont obtenu des suffrages dans l'exposition de cette année.

La scène suivante est remplie par la miniature, qui après avoir essuyé les hauteurs de sa sœur aînée la Peinture, à laquelle elle répond assez bien, prend son porte-feuille, & en tire d'abord un portrait, que la Peinture prend pour celui du Dieu Mars, & dont l'original est un jeune Procureur.

La PEINTURE.

Pour achever l'allégorie,
Il fallait donc lui mettre une lance à la main.

La MINIATURE.

Il lui suffit de sa plume,
Pour dépouiller le genre humain.

La Miniature montre encore le portrait d'une Vénus qui compte soixante printems & quatre dents dans sa bouche, & celui d'une nimphe des cœurs de l'Opéra, travestie en Diane sévère.

Le Génie de la Musique vient faire une alliance avec la Peinture, qui y consent à condition qu'il lui prouvera qu'il est Peintre comme elle. Le Génie ac-

cepte l'épreuve, & lui fait connaître le point du jour, par une symphonie qui imite le chant des oiseaux. Ensuite il fait entendre une troupe de Chasseurs qui font retentir les airs du bruit de leurs cors, & le Génie de la musique acheve de donner des preuves de son talent, en chantant la cantatille suivante.

Le Soleil descendant sur les Plaines humides,
 Allait passer la nuit avec les Néréides;
 Bondissant & joyeux, les Moutons en bélant
 Retournaient au Village,
 Et les échos voisins à leur bruit se mêlant,
 Faisaient tous à l'envi, retentir le rivage.

L'orchestre imite parfaitement le bêlement des moutons, & la Peinture marque sa satisfaction.

Scapin vient lui proposer d'établir une école de caracteres, où l'on enseigne la vérité de l'expression, dont il donne l'exemple dans un de ces tableaux.

J'y peins une femme affligée,
 Au moment que son mari part;
 Dans sa parure négligée,
 Après avoir mis un peu d'art,

D'une personne larmoyante,
Je lui donne à propos tous les dehors tront-
peurs,
Et j'ai mis dans ses yeux une douleur riante,
Qui fait que le plaisir perce à travers les
pleurs.

Il ajoute que dans le portrait, on
doit toujours avoir soin de répandre
beaucoup de gaieté, mais que pour
cela il faut savoir choisir son tems. Il
répond qu'il peignait dernièrement un
Auteur dans le moment où on vint lui
annoncer le plus triste malheur.

Le succès d'un Rival,
Sa mine en cet instant fatal,
D'un demi-pied fut allongée ;
Moi-même, à cet aspect, interdit & confus,
Dans ce que j'avais peint, je ne le trouvai
plus.

La PEINTURE.

D'un mouvement jaloux, c'est l'effet ordi-
naire,
Et rien ne m'aigrit tant, qu'un Rival qui
profpere,

Scapin ajoute qu'il s'est mis au fait
des momens favorables.

Quand un Traitant de son tableau me charge,
 Pour lui donner un air de satisfaction,
 J'attends le jour où l'on émerge
 L'état de répartition.
 Pour peindre en bonne humeur une Mere co-
 quette,
 J'attends qu'elle ait à sa fillette
 Dérobé quelque soupissant;
 Pour peindre un Courtisan, je guette
 L'instant où la disgrâce abat son Concurrent.

La PEINTURE, ajoute.

Ne peignez point les Clercs à la fin du Carême,
 Ni les Banquiers le neuf du mois.

Une Ecoliere (Terpsicore) vient à
 son tour visiter la Peinture, qui lui re-
 proche que sa Maîtresse met trop peu
 de variété dans son talent, & fait dan-
 ser de même.

Faune, Matelot, Enchanteur,
 Romain, Farmate, Grec, ne s'y distinguent
 guères
 Que par l'habit; l'habit seul est Acteur.

L'Ecoliere excuse Terpsicore; elle
 assure la Peinture, qu'elle n'enseigne pas
 ainsi ses Eleves, & en donne la preuve
 en dansant une sarabande, d'un air

très-majestueux ; la Peinture l'applaudit , & l'Écoliere ajoute :

Voulez-vous qu'en dansant je vous peigne une
Agnès ,

Telle que ce tems-ci nous en montre les
traits ?

Dans une figure idiote ,

Qui ne fait où placer ses mains ,

Je mets des regards incertains ,

Je baisse l'œil , rougis , tremblotte ,

Et fais copier à propos

Tous les traits anciens & nouveaux

D'une fille qui fait la sotte ,

Dans l'espoir de trouver des fots.

(Elle danse la Niaise.)

La PEINTURE.

Jamais au Théâtre Lyrique

De cette vérité la danse ne se pique.

L'ÉCOLIERE.

Bon ! j'ai vu dans ce lieu plus d'un original ;

Non sans copie , ofer , dans un pas infernal ,

Regarder avec complaisance ,

Et sa jambe & ses bras. Quoi ! n'est - il pas
bouffon

De voir en douceuse & fade contenance

Sur les rives du Styx , minauder un Démon ?

La PEINTURE.

Comment en pareil occurrence feriez-vous ?

L'ÉCOLIERE.

De cette façon.

(Elle danse la Furie.)

La PEINTURE.

Plus on vous voit , plus vous êtes chérie ;
 Du Public justement vous êtes les amours ;
 Par-tout , même dans la Furie ,
 Vous êtes une Grace , & la ferez toujours.

La dernière scène est celle de la Poë-
 sie , qui vient aussi féliciter sa sœur ,
 & lui faire part de différens portraits
 qu'elle a tracés. Le premier est celui
 de l'Amour.

Produit par la beauté , souvent par le ca-
 price ,

Guidé par la folie , & nourri par l'espoir ;

Enfant pour la malice ,

Et vieux pour le savoir ,

Sur son goût réglant son devoir ,

Sourd à la voix de la Justice ,

Tyran , flatteur , & gracieux ,

Naturel & plein d'artifice ,

Cruel au cœur , charmant aux yeux ;
Du plus puissant de tous les Dieux ,
En quatre mots , voilà l'esquisse.

Elle fait ensuite le portrait d'un Guerrier Français.

Qu'un Guerrier Français est aimable !
Sans avoir cet air formidable ,
Qu'affecte un féroce Vainqueur ,
Il en a le bras & le cœur.

Amant soumis , Sujet fidele ,
Tour-à-tour , il sert avec zele

Son Maître , & la beauté qui charme ses regards ;

C'est un Médor près d'une Belle ,

C'est un Achille au Champ de Mars.

A ces portraits gracieux , il en succede d'autres tracés d'une maniere plus critique.

Dans la même maison , souvent au même étage ,

Des Bourgeois de Paris j'admire l'assemblage ;

Sur un paillé commun , l'on y voit d'un côté

La sévere Honesta , qui du rôle de Prude ,

Pour en tirer profit , s'est fait une habitude.

Dans l'autre appartement réside une Beauté ,

Qui vivant des bienfaits d'un Amant vieux
& riche ,

Sous le joug apparent d'une Tante postiche ,
Se donne insolemment des airs de qualité.

L'intérêt au premier nâge dans l'opulence ;

La candeur près du toit, languit dans l'indigence ;

Un étage plus bas, entre deux Ecrivains ,

Loge un homme qui prête aux enfans de famille.

Là, c'est un Médecin qui fait des orphelins ,

Ici c'est de Thémis un Suppôt qui les pille.

Elle fait encore deux tableaux de Paris , qui sont très-vrais , mais que nous ne rapporterons pas par cette raison même , qu'ils ressemblent à des choses déjà répétées plusieurs fois , & nous finirons par le portrait d'un Gascon.

D'un Gascon , pour finir , écoutez la peinture.

À bien des animaux , on compare un Gascon ;

Mais le Chat est celui qui le peint à merveille ,

Prouvons cette comparaison.

Sitôt que le Gascon s'éveille ,

Il ne fait , comme un Chat , que secouer l'oreille ,

Et le voila tout prêt , sans nulle autre façon.

Aux ruses d'un Minet, sa finesse est pareille,
Aussi souple, & marchant d'un pas aussi lé-
ger,

Il irait sur des fleurs sans les endommager;
Par sa folâtre humeur, par son adresse ex-
trême,

Le Cadédis, comme un Mitis,
Sait a muser le monde en s'amusant soi-même
Quand il est aux aguets, comme un Chat at-
tentif,

Patient quoiqu'ardent, prudent quoique très-
vif;

Nul obstacle ne le rebute,

Nulle adversité ne l'abat,

Et quand par malheur il culbute,

Il se trouve toujours sur ses pieds comme un
Chat.

On entend une symphonie qui an-
nonce l'arrivée de Terpsicore, qui ar-
rive avec sa suite, & qui exécute des
danfes, terminées par le Vaudeville
suivant.

VAUDEVILLE.

L'ami qui nous quitte aisément,

Quand notre fortune varie,

Se voit ici communément ;
 Il n'est pas fans copie.
 S'il est encore un cœur franc & loyal,
 Qui malgré notre sort funeste,
 Toujours nous reste,
 C'est un original.
 ✕
 D'un émule qui réussit,
 Quand on a de la jalousie,
 Dans ce chagrin, dans ce dépit,
 On n'est pas fans copie ;
 Si quelque Auteur, du succès d'un Rival,
 Se réjouit d'un cœur sincere,
 En bon Confrere,
 C'est un original.

Les autres couplets portaient sur la prise de Bergopzoom, & les autres avantages remportés dans la campagne.

Cette Piece eut tout le succès qu'elle méritait par la diversité de ses tableaux & la variété de ses couleurs. Mademoiselle Camille, encore enfant, y jouait le rôle de l'Eleve de Terpsicore, & y dansait supérieurement tous les caracteres de la danse. Elle mérita les plus

grands applaudissemens du Public, & le Madrigal suivant, qui n'est pas moins flatteur.

Objet de nos desirs, dans l'âge le plus tendre,
Camille, ne peut-on vous voir, ou vous entendre,

Sans éprouver les maux que l'amour fait souffrir;

Trop jeune à la fois, & trop belle,
En nous charmant fitôt, que vous êtes cruelle!
Attendez, pour blesser, que vous puissiez guérir.

Cette Piece est la dernière que Panard ait donnée au Théâtre Italien, malgré son grand succès, car elle eut dix-huit représentations.

Charles François Panard, né à Courville proche Chartres, mort à Paris le 13 Juin 1764, inhumé le 14 à Saint Roch, âgé de soixante-quatorze ans, eut quelque étincelle du génie d'Anacréon. Ses vers respirent l'enjouement & le plaisir, mais jamais il ne fit rougir les grâces qui l'accompagnerent jusqu'au tombeau. Il sut allier l'esprit & le sentiment, la décence & la volupté,

l'énergie & la délicatesse ; mais il eut moins d'élégance , de correction , de coloris , & fut moins grand Peintre que le Poëte Grec. Il arma quelquefois la gaieté des traits de la satyre ; il peignit , en badinant , les mœurs de son siècle ; & dans le tems que sa muse facile & légère le berçait sur un lit de roses , il en faisait sentir les épines au Spectateur , qui riait de leur piquûre. La morale & la critique caractérisent les ouvrages de cet Auteur , qui semblent être le moins faits pour l'une & pour l'autre ; telles sont ses chansons bachiques & galantes , & ses Pièces qu'il appellait anacréontiques.

Il serait inutile de le suivre dans le cours de sa vie. Il conserva , dans l'âge le plus avancé , la naïveté de l'enfance & la vivacité de la jeunesse. La plûpart de ses Comédies sont restées au Théâtre ; & il faut espérer que , lorsque le goût se sera lassé de nos Opéra Bouffons , on y mettra ses Opéra Comiques. Il n'y en a aucun dont la critique des mœurs ne soit l'objet. On y trouve des situations & des traits du meilleur Comique. Il essaya ses talens au Théâtre Français , & la seule Comédie qu'il y donna fut très-bien reçue. *L'Impromptu*.

des Acteurs, les Epoux réunis, la Répétition interrompue, le Magasin des Modernes eurent le plus grand succès aux Italiens ; & l'on ne donne jamais cette dernière Piece, sans exciter le rire & les applaudissemens du Parterre, quoiqu'on la sache par cœur. Toute la scène de Riccoboni, dans l'Impromptu des Acteurs, est remplie de si excellentes maximes, que les meres les plus séveres les récitent & les font apprendre à leurs filles. Cet Opéra-Comique obtint avec justice les plus grands applaudissemens.

Mais c'est sur-tout par ses Vaudevilles, que M. Panard s'est rendu célèbre. Ce genre de Poësie qu'inventa l'enjouement de nos peres, qui servit quelquefois à venger la nation des pertes qu'elle avait faites, ou des malheurs qu'elle avait essuyés, mais que plus souvent encore le libertinage employa à chanter ses excès, devint, par l'art de notre Auteur, le masque le plus séduisant que la sagesse ait jamais pris pour nous attirer à elle, en nous forçant d'abjurer nos ridicules.

Ses chansons sont aussi galantes que ses Vaudevilles sont fins & piquans. La différence de ces deux genres de Poësie

consiste en ce que le vaudeville attaque plus généralement les mœurs du siècle, les défauts de chaque état & de chaque âge, fait la satyre des vices, & qu'il est fait pour être chanté par le Peuple. Si quelquefois il renferme un éloge, cet éloge doit être piquant & gai, plus approchant de l'épigramme qui loue aussi quelquefois, que du madrigal qui loue toujours. La chanson a des objets plus particuliers; les Belles, les Héros & les Rois, les vertus, les talens & les graces, le vin, les amours. Le vaudeville demande plus d'esprit & de finesse; la chanson plus de sentiment, de délicatesse & de naïveté; le ton de l'un est libre, familier & folâtre; celui de l'autre doit être plus sérieux & plus noble; l'un a pour objet les ridicules, les défauts & les vices, effets des passions; l'autre, les passions mêmes, soit qu'elle les flatte, soit qu'elle célèbre celui qui fait les dompter. Boileau n'a pas assez distingué ces deux genres, lorsqu'il dit, après avoir parlé de la satyre :

D'un trait de ce Poëme en bons mots si fertile,

Le Français, né malin, forma le Vaudeville;

Agréable indiscret, qui, conduit par le chant,
Passe de bouche en bouche, & s'accroît en
marchant.

La liberté Française en ses vers s'y déploie,
Cet enfant du plaisir veut naître dans la joie.

Jusques-là le vaudeville est très-bien
caractérisé; mais lorsqu'il ajoute aux
conseils qu'il donne de ne point faire
Dieu le sujet d'un badinage affreux.

Il faut, même en chansons, du bons sens &
de l'art;

Mais pourtant on a vu le vin & le hasard,
Inspirer quelquefois une muse grossière, &c.

Il paraît confondre ces deux genres.
Nous n'oserions dire les vaudevilles d'A-
nacréon & de Sapho; tous les Poëtes,
en parlant des odes du premier, & des
vers de la seconde, disent indifférem-
ment, les chansons ou les odes.

Il y a peu de choix à faire dans les
vaudevilles & dans les chansons de M.
Panard. Tous ont quelque chose de pi-
quant, d'ingénieux & d'agréable. On
a dit qu'il s'était fait des difficultés
pour les vaincre; mais ce n'est pas en
cela qu'il est le plus admirable.

M. Panard avait été prévenu dans

ce genre par Dufreny, un des Poètes de notre siècle, qui eut le plus d'esprit & de goût ; mais dont la paresse arrêta le génie toujours prêt à prendre l'effort. Dufresny avait été précédé par tous les faiseurs d'échos, & ceux ci par le mauvais goût des Poètes des premiers jours de la renaissance des Lettres, auquel Marot paya aussi son tribut.

On connaît les vers grecs, intitulés *Securis, Ovum*, parce que par leurs différentes mesures, on formait, en les écrivant, la figure d'une hache, d'un œuf, &c. M. Panard a fait, à l'imitation de ceux-là, des chansons françaises rimées, & mêmes agréables pour le sens. L'une est intitulée les Lozanges, l'autre, le Verre, une autre la Bouteille. Ces objets sont dessinés très-correctement, par la mesure des vers qui forment la chanson. Il peut être permis à un homme d'esprit de s'amuser de ces bagatelles difficiles, pour se délasser d'objets plus sérieux ; mais il ne faut pas les imprimer, & encore moins les louer, de crainte que les jeunes Auteurs ne prennent ces puérités pour modèles. La chanson suivante vaut mieux, par sa simplicité, que ni les haches, ni les œufs des Grecs, ni les verres, ni les

bouteilles de notre Auteur , & certainement elle lui a bien moins coûté.

J'ai , ce matin , fait présent à Lisette
D'un beau ruban pour mettre à sa houlette ;
J'irai tantôt lui donner ces fleurs-ci.
Elle a déjà mon Haut-bois , ma Mufette ,
Et pensez bien qu'elle a mon cœur aussi.
Ah ! qu'à l'amour , je dirais grand merci ,
Si de ce don , la Belle satisfaite ,
Difait un jour , j'estime mieux ceci ,
Que tous trésors , & même une couronne ,
Quand on mettrait des diamans parmi ;
Car tous ces biens , c'est le sort qui les donne ,
Et ce que j'ai , vient de mon ami.

M. Panard s'est peint lui-même dans les vers suivans. Le lecteur peut y ajouter ce que la modestie de l'Auteur lui a fait omettre. Il était dans un âge avancé , lorsqu'il a tracé ce portrait ressemblant.

Mon automne à sa fin rembrunit mon humeur ,
Et déjà l'Aquilon , qui sur ma tête gronde ,
De la neige y répand la fâcheuse couleur.
Mon corps , dont la stature a cinq pieds de hauteur ,

Porte sous l'estomach une masse ronde ,
 Qui de mes pas tardifs excuse la lenteur.
 Peu vif dans l'entretien , craintif , distrait ,
 rêveur ;
 Aimant sans m'affervir ; jamais brune , ni
 blonde ,
 Peut-être pour mon bien , n'ont captivé mon
 cœur.
 Chanonnier sans chanter , passable Couplé-
 teur ,
 Jamais dans mes chansons , on n'a rien vu
 d'immonde ;
 Soigneux de ménager , quand il faut que je
 gronde ,
 (Car c'est en censurant qu'on plait au Spec-
 tateur ,)
 Sur l'homme en général mon fiel se débonde.
 Jamais contre quelqu'un ma muse n'a vomi ,
 Rien dont la décence ait gémi ;
 Et toujours dans mes vers la vérité me fonde :
 D'une indolence sans seconde ,
 Paresseux s'il en fut , & souvent endormi ;
 Du revenu qu'il faut je n'ai pas le demi.
 Plus content toutefois que ceux où l'or abonde ,
 Dans une paix douce & profonde ,
 Par la Providence affermi ,
 De la peur des besoins je n'ai jamais frémi ,

D'une humeur assez douce & d'une ame assez
ronde,

Je crois n'avoir point d'ennemi;

Et je puis assurer, qu'ami de tout le monde,
J'ai dans l'occasion trouvé plus d'un ami.

M. Panard était tel qu'il s'est peint. Plus enjoué, mais aussi simple que La-fontaine, d'un caractère vrai & sans fard, sans jalousie, & sans ambition; ardent ami, convive aimable, il conserva sa gaieté dans toutes les situations de sa vie. Plus sage encore dans ses mœurs que dans ses vers, il n'afficha jamais cette vaine philosophie, qui ne consiste que dans les paroles & dans une conduite singulière. Ces vers que M. Favart son ami, a fait sur M. Panard, la caractérisent très-bien.

Il chansonna le vice, & chanta la vertu.

Le Comédien le Grand, Auteur de plusieurs Comédies, ayant entendu chanter un vaudeville de M. Panard, voulut en connaître l'Auteur. Il était Employé dans un petit Bureau, le Grand l'alla trouver, & lui dit, qu'il avait plus de talens que lui: c'était la modestie qui encourageait la timidité. M. Panard en crut le Comédien, & réussit.

Il ne prit jamais aucun soin de sa fortune ; un ami & une amie de M. Parnard , lui faisaient de concert une pension de trois cens livres , & ce tribut de l'amitié lui était plus précieux , que ne lui auraient été des pensions obtenues aux dépens de l'Etat.

Les ouvrages de cet estimable Auteur sont au Théâtre Français , en société avec l'Affichard.

L'Amant Comédien , ou les Acteurs déplacés.

Au Théâtre Italien , à lui seul.

Les Ennuis de Thalie , Comédie en vers libres , en un acte.

Les Vœux accomplis , Comédie en vers libres en un acte.

En société avec M. Sticotti , Comédien Italien.

Roland , Parodie en prose & vaudevilles , Tragédie lyrique du même nom.

Les Fêtes sincères , Comédie en vers & en un acte.

L'Impromptu des Acteurs , Comédie en vers libres en un acte.

Les Tableaux , Comédie en vers libres en un acte.

Outre un grand nombre d'Opéra-Comiques, dont nous donnerons les extraits dans l'histoire de ce Théâtre, on trouve encore dans le quatrième volume de Panard, des Œuvres anacréontiques, des Fables, des Madrigaux, des Énigmes, des Cantates, & plusieurs autres ouvrages de société; mais la plupart sont marqués au coin de la plus saine morale, & tous sont remplis d'esprit & de délicatesse. Le dernier trait qu'il nous reste à ajouter au portrait de cet estimable Ecrivain, sont les vers de M. Favart, que l'on trouve au bas de l'estampe qui le représente à la tête de ses ouvrages.

*Ridiculum primus docuit cantare per urbem,
Virtutes docuit moribus ille suis.*

*Utile miscetur dulci; punctum omne refertur,
Cum Veneris cytharam casta Minerva sonat.*



 LES VALETS MAÎTRES.

*Comédie en deux actes , en vers libres ,
suivie de deux Divertissemens , 20 Fé-
vrier 1748. (1)*

CORALINE en habit de Danseuse , paraît avec Arlequin , habillé en Hufard. Tous deux débarrassés de leurs Maîtres & de leurs Maîtresses , prétendent se bien divertir , & faire les honneurs de la maison à leurs amis , qui ne tardent pas d'arriver. Lafleur , Coureur du Marquis , & Scapin , Hédueque de la Baronne , entrent en ce moment , & sont bientôt suivis de Colombine & de Lisette , qui sont aussi Maîtresses , par l'absence des leurs. Arlequin propose de se mettre à table ; Coraline & Lafleur veulent commencer par la danse , malgré le proverbe ; Colombine par un concert , mais après quelques objections ; l'avis de Lisette réunit tous les autres ; ils conviennent d'ouvrir la fête par une

(1) La scène est à la Campagne , dans une Salle de la Maison du Chevalier.

Comédie qui sera suivie d'un souper ,
& le souper d'un grand bal ; la diffi-
culté est qu'ils n'ont point de pièce
prête ; Arlequin imagine d'en com-
poser une & de la jouer à l'impromptu.
Lafleur perfectionne cette idée , il y
ajoute qu'il faut que la parodie de leurs
Maîtres & de leurs Maîtresses, soit le
sujet de la pièce , & qu'il ne sera pas
difficile à des Valets de copier les pro-
pos & les travers de gens qui ne se gê-
nent point devant eux , dont ils con-
naissent à fond le caractère & les aven-
tures : Lisette se charge du rôle de la
Présidente , qui est une précieuse ; Co-
raline de celui de la Comtesse , qui est
une petite Maîtresse , & moi , je vais , dit
Colombine :

Contrefaire la voix de ma Joueuse antique ,
 Qui perd toujours en friponnant ;
Qui joint à ce défaut le travers plus cho-
 quant ,
De vouloir plaire avec un visage gothique ;
 Dans le besoin le plus pressant ,
 Refusant tout au Domestique ,
 Prodiguant tout à son Amant ,
Car l'amour est chez elle égal à l'avarice ;
 Ce n'est point par une vertu

Que dans son cœur un vice est combattu ,
C'est toujours par un autre vice.

Arlequin prétend briller dans le rôle
du Chevalier & se venger , en le jouant,
d'un Maître qui le rossé sans le payer ,
& qui , grace à sa mauvaise conduite ,
ne peut subsister qu'aux dépens de la
Baronne. Tout ce qu'il craint un mo-
ment après , c'est de lui prêter des
graces naturelles qu'il n'a pas.

La F L E U R.

Je vais de mon côté rendre le personnage
Du doucereux Marquis dont-je suis le Cou-
reur ,

Dans tout son ridicule & toute sa fadeur.

Il est pincé dans sa frisure ,

Et composé dans tous ses mots ;

Son entretien ressemble à sa coëffure ,

Et sa coëffure à ses propos.

Nouvel être du jour , & créé par la mode ,

Dont un essain de jeunes sots ,

Font leur modele & leur pagode.

ARLEQUIN.

Toujours pressé , toujours en mouvement ,

Le Chevalier est son contraste ;

C'est l'oïsis par état , & l'affairé par faste ;

Si vous le rencontrez , il vous parle en cou-
rant ;

Trente affaires toujours le tiennent en cer-
velle ;

Il vous quitte , & pourquoi ? C'est pour aller
souvent ,

Jouer chez lui de la vielle.

Lifette est persuadée que leurs Maî-
tres feraient leurs profits de cette Co-
médie.

La F L E U R.

Il vaut mieux qu'ils soient loin ; dans leur hu-
meur caustique ,

Ils pourraient nous trouver de fort mauvais
plaisants ,

Prendre la Piece à contre sens ,

Et par vingt coups de canne en faire la cri-
tique.

Scapin n'a d'autre emploi que celui
d'aller & de venir , & d'annoncer les
survenans , & tous les autres Acteurs
fortent pour s'habiller , ce qui ne de-
mande que peu tems , parce qu'ils sont
tous voisins.

La Piece commence au second acte.
Lafleur sous le nom & les habits du

Marquis, & Arlequin sous ceux du Chevalier, ouvrent la scène.

Le MARQUIS, *courant après le Chevalier, qui arpente le Théâtre.*

Un instant, Chevalier, que je te parle; arrête.

Hé! quoi toujours en l'air? toujours courant, volant;

Rien n'est plus désastreux, rien n'est plus désolant.

Le CHEVALIER, *toujours courant.*

Que veux-tu? J'ai, Marquis, mille soins dans la tête.

Il se plaint qu'il est obsédé par la Présidente, la Comtesse & la Baronne, & que trop de mérite expose à bien des persécutions; le faux Marquis lui promet de se charger d'une ou deux de ces Dames, pour l'en débarrasser, & lui faire plaisir; s'il veut les lui céder. Le Chevalier s'en défend, sur ce que toutes trois lui sont nécessaires; la Comtesse l'amuse par sa coquetterie & son extravagance: la fadeur & le ton précieux de la Présidente, ne l'empê-

chent point de vouloir l'épouser , parce qu'elle est riche , & que sa conduite est plus raisonnable ; & la vieille Baronne est bonne à ruiner. Le Marquis lui conseille de se dépêcher de l'expédier , de peur que le jeu ne lui arrache la victoire des mains. Le Chevalier répond qu'il ne perd pas un moment ; qu'elle a déjà fait pour lui des dépenses considérables ; qu'elle fournit à son luxe & à ses besoins , & que deux jours de complaisance de sa part l'acheveront ; qu'elle doit même lui faire présent , avant la fin de la journée , d'un brillant équipage qu'il attend avec impatience.

Le MARQUIS.

Pour te montrer à tout Paris ,
C'est-là ta grande affaire.

Le CHEVALIER.

Ah ! que dis-tu , Marquis ?
D'affaires , j'en ai tant que je n'y puis suffire,
J'ai dix maris à désoler ,
Une mere à tromper , deux tantes à réduire ,
Et trois veuves à consoler ;
Vingt Lettres que je dois écrire ,
Quatre Placets à présenter ,

S ij

Un Mémoire à faire transcrire ,
 Deux Procès à solliciter ,
 Un Régiment enfin , que je veux acheter ;
 J'ai l'agrément que je desirer ,
 Il ne tient qu'à l'argent qu'il me faut emprun-
 ter.

Le Marquis lui dit qu'il n'a qu'à tirer cet argent de la Baronne, & il lui avoue qu'elle doit le lui apporter dans une heure ; mais il ajoute qu'il est embarrassé de savoir comment il se défera de la Comtesse , & sur-tout de la Présidente , qui est fort tenace ; le Marquis lui offre de leur tenir compagnie , & le Chevalier accepte avec joie cette proposition ; Coraline arrive sous le nom & les habits de la Comtesse , & Lisette sous ceux de la Présidente.

La C O M T E S S E.

Point de réflexions , & vive la folie ,
 C'est elle qui me guide. Hé ! bonjour , Che-
 valier.

Pour bien extravaguer je cherche compa-
 gnie ,

Je ne puis mieux m'associer.

Le C H E V A L I E R.

Comtesse , à vos travers je voudrais m'allier ,

Mais je suis aujourd'hui d'un sérieux énorme,
D'une raison. . .

La C O M T E S S E.

Tant pis, vous allez m'ennuyer.

Lifette affectant le ton précieux de sa Maîtresse, assure qu'elle est charmée de le trouver de cette humeur; que la Métaphysique est sa passion dominante; que c'est une visite en forme qu'elle vient lui faire, & qu'il faut passer l'après-dînée à bien analyser les sentimens & les délicatesses du cœur. Le Chevalier s'en défend, sous prétexte d'une réponse qu'il est pressé de faire à la lettre d'une Duchesse, dont le Page s'impatiente, & il sort pour aller la faire, sans beaucoup s'inquiéter de la Présidente.

Le Marquis feint de l'excuser, & revele le secret du Régiment dont la Baronne doit fournir l'argent; mais la Comtesse promet d'y mettre bon ordre; elle leur apprend qu'elle lui a gagné mille pistoles la veille, qu'elle espère rachever dans la prochaine séance; Scapin vient l'avertir que la Baronne l'attend les armes à la main. Elle va la joindre; la Présidente & le Marquis restent seuls.

Cette scène d'une précieuse & d'un minaudier qui se parlent lentement, & souvent par des grimaces, pour s'épargner des paroles, est très-plaisante à la représentation; cependant le Marquis s'échauffe un peu, se jette aux genoux de la Présidente, qui se défend d'abord, mais qui ne pouvant tenir long-tems à tous les jolis propos, & encore moins aux caresses pressantes, se rend enfin, & promet de l'épouser; ils débitent encore l'un & l'autre force lieux communs, sur la constance & la fidélité que doivent observer deux époux; & le Chevalier arrive lorsque le Marquis, rempli de son bonheur, baise avec transport la main de la Présidente, qui ne cache point au Chevalier qu'elle lui préfère son Rival, lequel s'excuse ainsi de sa trahison,

Tu m'as chargé du soin de l'amuser,
 Et pour être plus à portée,
 Mon cher, je m'en vais l'épouser.

Le CHEVALIER.

L'épouser!

Le MARQUIS.

Pour ce soir, la chose est arrêtée.

Le CHEVALIER.

Ventrebleu ! c'est un tour. . .

Le MARQUIS.

D'ami ;

C'est pour te soulager que j'ai pris ce parti ;
Mon discours est des plus sinceres,
Tu peux aller vaquer à toutes tes affaires ,
Je ferai pour toi celle-ci.

Le Chevalier se console dans l'espérance d'épouser la Baronne , qui mourra bientôt , & dont il héritera ; mais elle vient déranger tous ses projets , en perdant jusqu'à son dernier écu.

La BARONNE , *au Chevalier.*

O doux objet de mon amour d'écu,
Vous partagez ma peine.

Le CHEVALIER.

Oui , de par tous les Diables.

Le MARQUIS.

C'est au plus douloureux.

La PRÉSIDENTE , *à la Baronne ;
ironiquement.*

Consolez-vous pourtant ,

(*En montrant le Chevalier.*)

Monsieur vous reste.

La BARONNE.

Non vraiment ;

Le sort me réservait ce dernier trait encore ;
Par un coup inoui dont mon cœur a saigné ,
La Comtesse m'a tout gagné ,
Jusqu'au Chevalier que j'adore.

Chacun rit de l'excès auquel la Baronne a porté la fureur du jeu. Le seul Chevalier est scandalisé de ce que la Baronne l'a joué comme un meuble. Elle lui dit qu'elle l'a bien acheté ; elle convient cependant que de tous ceux qu'elle a perdus , c'est celui qu'elle regrette le plus ; aussi paraît-elle consolée de tous ses malheurs , lorsque la Comtesse le lui rend généreusement , & se contente de ses biens , qu'elle se réserve ; le Chevalier aurait mieux aimé qu'elle usât de sa victoire , & il se dispose à quitter son antique Maîtresse , qui se prépare à le suivre , lorsque Scapin tout effrayé , vient avertir ses camarades que leurs Maîtres arrivent ; ils paraissent en effet , les habits de la Comtesse & de la Présidente les trompent un instant , mais ils reconnaissent bientôt ces Soubrettes , qu'ils trouvent charmantes dans ce nouvel

équipage , & auxquelles ils accordent la grace de leurs Valets , qui vont reprendre les habits convenables à leur condition ; & la Piece finit par un *concerto* de vielle, instrument favori du Chevalier , suivi de quelques couplets , chantés par le Marquis.

Cette Piece qui est de Boissy , n'eut pas un succès aussi heureux que la plupart de ses autres Comédies ; il l'a retiré après la seconde représentation , & ne l'a pas même fait imprimer dans ses œuvres ; elle est cependant remplie de scènes très-plaisantes , & de détails fort bien écrits ; mais le fond de l'intrigue est trop médiocre , & les personnages ne pouvaient gueres être employés de cette manière , que dans un Canevas Italien.

Les Comédiens fermerent leur Théâtre cette année le 29 Mars , par les Folies de Coraline , suivies d'un Compliment prononcé par le sieur Rochard , & dont voici quelques strophes.

Tous les ans un nouveau serment
Nous lie à vous , & nous engage

S v.

Au soin de votre amusement ;
 Aujourd'hui j'ajoute à l'hommage ,
 L'excuse & le remerciement.
 Je suis député près de vous ,
 D'un Peuple plus libre que nous ,
 D'un Peuple amoureux de la gloire ,
 Que vous seuls pouvez dispenser.
 Eh ! quel titre vaut la victoire
 D'un Auteur , que peut caresser
 L'accueil d'un si bel auditoire ?
 Voilà le temple de Mémoire ;
 Vous seuls avez droit d'y placer.
 Nous savons quels périls menace
 L'épreuve des jeunes Auteurs ;
 Faut-il redoubler leurs frayeurs ?
 Leur demander avec audace ,
 S'ils ont quelque nom au Parnasse ,
 Ou quelques bruyans Protecteurs ?
 N'aurions-nous pas mauvaise grace
 D'étouffer les germes des fleurs ? (1)

Nous ne donnerons non-plus qu'un
 extrait très succint du Compliment qui

(1) Il serait à souhaiter que les Comédiens
 fussent toujours restés eux-mêmes dans ces
 louables dispositions , & ne se fussent pas per-
 mis de prononcer sans appel , des jugemens
 qui sont le plus souvent cassés par le Public.

fut prononcé à la rentrée par le même Acteur, le 22 du mois d'Avril 1748, précédé de la Joûte & de la Vie est un Songe.

Heureux si nous pouvons à force de travaux ,
Balancer nos Rivaux !

Melpomene, à son gré, par vous est applaudie;
Pendant tout cet hyver vous fûtes son soutien,
Et le cruel Denis, (1) malgré sa tyrannie,
N'a pas trouvé vos cœurs aussi durs que le sien ;

S'il vous a plû , Messieurs , il le mérite bien ;
Vainement la critique , & l'attaque & le fronde ;
Jamais Tyran n'a fait tant de plaisir au monde.

• • • • •
Messieurs , daignez répondre à nos desirs ;
Honorez-nous toujours de votre bienveillance ;
Elle sert aux Acteurs , autant qu'à vos plaisirs.

De toutes les Pièces reçues avec transport par les Comédiens , tant Français qu'Italiens , presque pas une ne réussit ; & la plupart de celles qu'ils n'ont jouées qu'à force de persécutions , ont eu le plus grand succès.

(1) Tragédie de M. Marmontel , jouée le 5 Février , qui eut seize représentations , & qui donna les plus grandes espérances des talens de ce jeune Auteur.

Des lauriers immortels qu'au Parnasse l'on
 donne,
 Vous fûtes de tous les tems les Maîtres souve-
 rains ;

Les Muses forment la Couronne,
 Mais pour en disposer, elle est mise en vos
 mains.

Le sieur Rochard chanta ensuite
 plusieurs couplets, sur l'air : *au bord
 d'un clair ruisseau*, qui était alors fort
 en vogue, & dont il était l'Auteur.



L'ANNÉE MERVEILLEUSE.

*Comédie en un acte en vers, avec un
Divertissement, 18 Juillet 1748. (1)*

MERCURE vient annoncer à la Folie, la merveilleuse révolution qui vient de s'opérer dans la nature, par le changement des deux sexes, & qu'on verra ce jour même.

L'impertinence en Petit-Maître,
La fadeur sous un habit noir,
La valeur avec un miroir,
Et la fidélité sous le masque d'un traître.

Le sexe grossira le nombre des Savans;
Les femmes des Jaloux dont l'ame est géné-
reuse,

Seront des maris complaisans.

La Folie lui répond qu'elle a déjà prévenu les ordres du Destin, en disposant les hommes à cette étrange métamorphose, & elle en fait un portrait qu'elle finit par ces deux vers :

(1) La scène est dans un Jardin.

Des femmes , en un mot , ils ont pris tous les vices ,

Sans en avoir pris les vertus.

Un Officier transformé en Petite-Maîtresse , remplace Mercure , & vient chanter plusieurs couplets , dont il a parodié les paroles sur des airs nouveaux ; il est à son tour remplacé par un Danseur qui n'a changé que de sexe , de Danseuse qu'elle était auparavant , & qui s'applaudit de pouvoir être aussi libertin qu'il le voudra ; survient un Robin , puis un Officier , devant lequel le Danseur & le Robin disparaissent ; ce Militaire était une jeune Marquise , à qui le mari ne voulait pas seulement permettre d'avoir un Amant , quoiqu'il eût une Maîtresse : ce serait bien l'occasion de prendre sa revanche avec son mari , qui est devenu sa femme ; mais elle en use plus généreusement.

Je veux la laisser vivre en pleine liberté.

Je vais trouver une jeune Beauté ,

Et je laisse Madame avec celui qu'elle aime ;

Je donne un rendez-vous , Madame en fait de même ;

Je m'endette , elle en fait autant de son côté ;

A l'Opéra je cours , elle à la Comédie ;
Elle soupe à Passy , je soupe chez Lidie.

Le Marquis sort pour profiter des
avantages de son nouveau sexe , &
soumettre toutes les femmes.

Arlequin déguisé en Revendeuse à
la toilette , paraît très-mécontent de
son nouvel état , parce que , dit-il :

Il est si fatigant d'être une honnête femme ,

Que je ne conçois pas comment

On peut avoir le cœur de l'être un seul mo-
ment.

Une foule d'Amans près de nous vient se ren-
dre ,

On ne fait pas lequel il faut entendre ,

Car leur mérite échappe au trouble de nos
sens ;

L'un nous dit des douceurs , l'autre fait des pré-
sents ,

Le troisieme enfin plus ardent , mais moins
tendre ,

Trouve mauvais qu'on veuille se défendre ,

Et parce qu'on lui tient rigueur ,

Il prend contre nous de l'humeur.

Cela n'est-il pas pitoyable ?

Malgré toute la vertu de la Reven-

deuse à la toilette , une Vivandiere qui était autrefois Grenadier , vient pour couper la figure à cette discrète Dame qui s'est avisée d'apporter des poulets à sa fille ; la Vivandiere qui conserve toujours le caractère de son premier état , prétend que sa fille fait un honnête femme , comme elle était un brave soldat ; elle se propose de couper les oreilles à quiconque osera lui en conter.

Ma fille sera sage , ou , sans aucun quartier ,
 Je ferai voir en punissant l'injure ,
 Que l'honneur chez un Grenadier ,
 Est plus puissant que la nature.

La dernière scène est celle d'un Avocat , qui se plaint vivement de ce que , de femme sensée qu'il était , le ciel s'est avisé d'en faire un homme ridicule.

L'AVOCAT.

Au Sexe on veut en vain reprocher l'injustice,
 Blâmer dans son esprit trop de légèreté,
 Sa médisance , sa malice ,
 Et la petite vanité
 Que peut lui donner sa beauté ,
 Certain je ne sais quoi , qui flatte , pique ,
 amuse ,

Parle sans cesse en sa faveur ,
Et l'homme , malgré lui , dans le fond de son
cœur ,
De la femme trouve l'excuse ;
Mais pour lui qui prétend régner dans l'U-
nivers ,
Et qui croit sa raison parfaite ,
Il ne montre que des travers
Qu'aucun agrément ne rachete.
S'il est instruit, c'est un pédant ;
C'est un sot , s'il est ignorant ;
S'il a fait quatre vers , son orgueil est extrême ;
S'il est en place , il fait l'homme important ;
Son ton , son air , son regard même ,
Tout chez lui devient insultant :
Mais le comble du ridicule ,
C'est lorsqu'en ses façons & son petit parler ,
A la femme il veut ressembler ,
Que de sa gentillesse il veut être l'émule ,
Et qu'à ses agrémens il prétend s'égalier.
Ah ! les hommes devraient , s'ils étaient rai-
sonnables ,
Racheter leur manque d'appas ,
Par des qualités estimables.
Les défauts d'une femme , enfin sont pardon-
nables ,
Ceux d'un homme ne le sont pas ;

Ensuite en Avocat habile , il soutient
Le contraire de ce qu'il vient de dire.

L'AVOCAT.

Le siècle où nous vivons , est le plus beau de
tous ;
Et qui le blâme , a tort : peut-on jamais pré-
tendre
Un sort plus charmant & plus doux ?
La société douce & tendre ,
Unissant les égards avec la liberté ,
Produit toujours en France une aimable gaiété ;
Le Savant parmi nous quittant le ton barbare ,
Est un homme du monde , & jouit des plaisirs :
La femme , de l'étude elle-même se pare ;
L'esprit sert les attraits & produit les desirs ;
L'air aimable & galant , secondé du courage ,
Aux champs de Mars dompte les ennemis ,
Et des cœurs au retour reçoit le doux hom-
mage.
Quel espoir plus flatteur peut nous être permis ?
La France en combattant enchaîne la victoire ;
Toujours la fortune la suit ,
Et la Paix , qu'aujourd'hui sa vaillance pro-
duit ,
Est le plus beau trait de sa gloire.
Déesse , revenez d'une fatale erreur ,

Remettez l'Univers dans son premier système,
Notre siècle est parfait, & pour notre bonheur,

Des Dieux obtenez la faveur,
Que ceux qui le suivront puissent être de même.

A mon égard, je vous le dis tout net,
Déesse, j'étais femme, & je veux l'être encore,
Je me ris des projets que vous faites éclore.
Naturam expellas furca tamen usque recurret.

Les Sujets de la Folie viennent terminer la Piece par leurs danses, & l'on chante le Vaudeville suivant.

V A U D E V I L L E .

Dois je vivre sans amoureux ?
Non ; à quelque chose de mieux ,
Je sens que je suis destinée ;
Au lieu d'un , s'il m'en venait deux ,
Je chanterais d'un cœur joyeux ,
La merveilleuse année !



Jusqu'à présent , les jeux d'enfans ,
Faisaient tout mon amusement ,
J'ignorais pourquoi j'étais née ,
Mon cœur vient de m'en éclaircir ;
J'ai poussé le premier soupir ,
La merveilleuse année !



Les hommes , dit-on , sont ingrats ;
 Pour moi je ne le pense pas ;
 Vraiment , j'en suis bien éloignée ;
 Si j'offre un baiser à Tyrcis ,
 A l'instant il m'en offre dix ;
 La merveilleuse année !



Si nous avions voulu copier tous les détails agréables qui sont dans cette Comédie épisodique , nous n'aurions fait que la transcrire d'un bout à l'autre ; elle est de M. Rousseau de Toulouse , qui soutient ce nom célèbre avec dignité ; il paraît n'avoir pas oublié ce mot d'Alexandre , à un soldat qui se faisait appeler comme lui. Tu as pris mon nom , lui dit-il , mais dans tes jours de combats , souviens toi que tu le portes. M. Rousseau n'est encore connu que par des succès ; la Piece dont nous venons de donner l'extrait, en eut un complet. La Coquette sans le savoir ne fut pas moins bien reçue au Théâtre de l'Opéra - Comique , & la mort de Bucephal , est un chef-d'œuvre de bonnes plaisanteries.



LES FÉES RIVALES.

Canevas Italien en quatre actes, précédé d'un Prologue, & suivi d'un Divertissement, 18 Septembre 1748. (1)

P R O L O G U E.

LE Roi des Rayons d'or se voyant âgé & sans successeur, destine Roseline sa fille unique, au Prince Lisidor, en le faisant héritier de sa couronne. Pour en informer tous ses sujets, il ordonne aux Génies & aux Fées de s'assembler; il leur déclare ses sentimens, qui sont approuvés. Le Prince & la Princesse témoignent une grande satisfaction; mais avant de s'unir, ils demandent au Roi la grace de descendre sur la terre pour voir les merveilles que contient ce globe Radote & Pinpin font une description de tout l'Univers; le premier est le Censeur des mortels, & le second leur apologiste. Enfin le Roi permet au Prince & à la Princesse de

(1) La scène est d'abord dans le Royaume des Rayons d'or, & ensuite dans l'Isle du Plaisir.

descendre sur la terre, à condition que si Roseline devient amoureuse de quelque mortel, elle tombera, sans s'en apercevoir, dans une situation méprisable; & que si Lifidor fait éclater la moindre vengeance, il sera vaincu par la force des hommes: tous les deux font serment de ne point contrevenir aux volontés du Roi. Le Prince les congédie; des Génies & des Fées les accompagnent; Pinpin & Radote les suivent. Le Roi, en chantant un air, disparaît.

Le Théâtre se change en un bois; on y voit une grotte profonde, où les Génies & les Fées font leurs enchantemens.

Coraline commence le premier acte, & tâche d'inspirer du courage à Scapin qui est tout tremblant, parce que l'endroit où elle veut le conduire, lui paraît affreux; elle lui dit qu'elle est venue dans ce lieu pour y faire un enchantement, afin qu'Arlequin, qu'elle y tient enchaîné, réponde à son amour. Scapin marque sa jalousie, & lui conseille de faire venir Arlequin en sa présence. Coraline appelle deux monstres, & leur ordonne d'amener Arlequin; il arrive, il se plaint de son mal-

heureux fort. Coraline lui déclare son amour, il la rebute ; Scapin s'offre à l'épouser, Coraline feint d'y consentir, pour éprouver Arlequin, qui fait à Scapin beaucoup de complimens & d'amitiés, & le prie de lui rendre la liberté, en se hâtant d'épouser Coraline. Celle ci à ce discours entre en furie & fait son enchantement ; Arlequin & Scapin épouvantés, tombent évanouis. Plusieurs statues paraissent, & celle du milieu prononce les vers suivans :

Suspends les maux cruels qui déchirent ton
cœur,

Arlequin fera ton bonheur ;

Mais d'une superbe Rivale

Il faudra surmonter la puissance fatale,

Par les plaisirs & la douceur.

Coraline fait ses réflexions, tire Arlequin & Scapin de leur évanouissement, déchaîne Arlequin, lui parle tendrement, & pour s'amuser, commande aux statues de danser. Elles forment un Ballet, qui finit le premier acte.

Au second acte le Théâtre représente un lieu délicieux. Arlequin & Scapin entrent encore tout saisis de ce

qu'ils ont vu. Scapin persuade à Arlequin d'aimer Coraline ; Arlequin, après beaucoup de difficultés y consent ; Scapin alors le menace de la mort, & se déclare amoureux de Coraline. Arlequin, après ses lazis, l'abandonne à Scapin, & ils se retirent bons amis.

Roseline arrive, elle est charmée de la beauté de la terre ; Arlequin la regarde avec admiration ; Roseline l'apperçoit, & comme c'est le premier mortel qu'elle voit, elle le trouve charmant. Arlequin de son côté la trouve adorable ; de sorte qu'ils font une scène de lazis, & deviennent amoureux l'un de l'autre. Radote les observe, & après quelques lazis, s'en va pour donner avis à Lisidor de ce qu'il a vu. Scapin arrive, voit Arlequin avec Roseline, & il la raille sur son attachement ; Arlequin exprime sa jalousie par des lazis ; Scapin fait éclater sa joie, voyant qu'Arlequin s'est attaché à cette étrangere, & il espere qu'il aura plus de facilité à se faire aimer de Coraline. Pinpin vient avec empressement avertir Roseline, que le Prince Lisidor, tout furieux, la cherche ; Scapin se sauve ; Pinpin reste ; Arlequin & Roseline sortent. Lisidor écoute ce qui s'est passé.

Pinpin

Pinpin parle en faveur de Roseline, calme Lisidor & s'en vont ensemble.

Le Théâtre se change en un bois. Arlequin & Scapin sont poursuivis d'un ours, Radote s'unit à eux pour tuer l'animal féroce. Lutte accompagnée de lazzi ; mort de l'ours ; Radote sort, Arlequin fait quelques réflexions sur son amour pour l'étrangere ; & s'endort sur le gazon : Scapin souhaite de voir Coraline, elle arrive. Coraline voudrait s'approcher d'Arlequin, Scapin lui dit qu'il dort ; il lui découvre le nouvel amour d'Arlequin, & la conjure de se venger de cet ingrat ; mais Coraline, loin de consentir à épouser Scapin, se fâche, & lui fait des menaces ; Scapin s'en va très-mortifié.

Coraline s'approche d'Arlequin, fait des lazzi ; Arlequin se réveille, & voyant qu'elle le regarde d'un œil sévère, dans la crainte que Scapin ne lui ait appris son nouvel amour, il se jette à ses pieds & lui fait beaucoup de caresses & de protestations. Pinpin, derrière Arlequin, lui lance une flèche. Arlequin redevient amoureux de Roseline. Coraline couronnée, menace Pinpin, l'oblige de se retirer, & quitte

Arlequin pour aller se venger de Roselinde.

Roselinde arrive, embrasse Arlequin, & lui dit que c'est elle qui l'a fait blesser d'une flèche, parce qu'elle s'est apperçue qu'il avait repris de l'amour pour la Fée Coraline; Arlequin la remercie, & au même moment on entend un tonnerre affreux, &c. La frayeur saisit Arlequin; Roselinde l'excite à prendre courage; à l'instant le Théâtre change, & représente le Palais de l'Amour. Coraline se trouve au milieu, assise sur un trône, en habit de Roselinde; elle appelle Arlequin, il s'approche; Roselinde l'arrête, Arlequin se trouve bien embarrassé, ne sachant à laquelle donner la préférence. Lisidor entre furieux, tire son épée; Coraline & Roselinde fuyent; Arlequin pour se sauver, monte sur le trône où était Coraline. Lisidor voyant qu'il ne peut se venger, frappe du pied; la décoration se change en un bois qui borde le rivage de la mer; Arlequin paraît sur un rocher qu'on voit au milieu des flots, Roselinde, pour tirer Arlequin d'un si déplorable état, change le rocher en vaisseau; le vaisseau vogue, & Rose-

linde fort. Plusieurs Pêcheurs & Pêcheuses se trouvent au bord de la mer, & forment un divertissement, qui termine le second acte.

Le Théâtre représente un bois, au milieu duquel on voit un Château entouré de cabanes. Lisidor fait connaître à Roseline qu'elle a violé son serment, en prenant de l'amour pour un mortel; Roseline s'excuse, en disant que c'est Coraline qui l'a séduite, & par ce moyen elle apaise le Prince. Lisidor quitte la Princesse, & va chercher Coraline & Arlequin pour s'en venger; la Princesse se retire d'un autre côté. Coraline fait des réflexions sur tout ce qui lui est arrivé. Arlequin & Scapin accourent effrayés, & racontent à Coraline, que Lisidor furieux contre eux trois, veut faire éclater la plus cruelle vengeance. Coraline rassure Arlequin, & le conduit avec elle dans le Château, laissant Scapin pour observer tout ce qui se passera.

Lisidor & Radote attaquent Scapin, & veulent l'obliger de leur apprendre où est Coraline & Arlequin; Scapin tout tremblant leur dit, que si Lisidor lui promet de le prendre à son service, il ne lui cachera rien. Lisidor

s'engage & l'accepte pour Domestique ; Radote est charmée de ce qu'il aura Scapin pour camarade , & sort. Scapin découvre à Lifidor que Coraline & Arlequin sont enfermés dans le Château ; Lifidor lui ordonne de frapper à la porte. Scapin , après quelques lazis de peur , se détermine à obéir.

Le Château se brise , & Coraline sort avec Arlequin tous deux habillés en Egyptiennes. Scènes en Français , après laquelle Coraline & Lifidor s'en vont. Arlequin fait une scène d'Astrologue avec Scapin , & se mocque de lui ; il s'en va , Scapin reste. Radote voyant de quelle maniere Arlequin a quitté Scapin , raille celui-ci , & ils sortent ensemble. Lifidor dit à Roseline de se préparer à retourner vers son pere. Arlequin rit de ce qu'il a fait à Scapin. Lifidor appercevant Arlequin , tire son épée ; Roseline l'arrête , & lui dit que c'est à elle à se venger ; elle prend l'épée de Lifidor , & s'avance vers Arlequin , feignant de vouloir le tuer ; Arlequin s'étonne de ce changement. Roseline lui dit tout bas que c'est un stratagème. Coraline avec un bouclier éblouit la vue de tous ceux qui se présentent devant elle , & enleve Arle-

quin au milieu d'un tourbillon. La décoration change ; plusieurs Chasseurs & Chassereses paraissent & forment un divertissement qui finit le troisieme acte.

Scapin paraît habillé en Officier ; Lifidor lui dit de se résoudre à combattre Coraline & Arlequin ; il lui ordonne de monter à cheval, & de se mettre à la tête de son armée ; Scapin y consent ; Lifidor sort, & Scapin reste. Arlequin en Officier apprend à Scapin que Coraline lui a donné le commandement de sa Cavaletie ; Scapin marque sa haine & sa fureur, & après une scène de lazzis, Scapin sort pour monter à cheval. Arlequin reste. Coraline lui dit que tout est prêt, & qu'il faut qu'il s'arme d'un grand courage, parce qu'il a de redoutables ennemis à vaincre ; Arlequin s'effraye & voudrait se démettre de son commandement ; Coraline lui promet de le défendre, & ils sortent ensemble.

Scapin à cheval, suivi de sa Cavalerie, cherche son ennemi & se retire. Arlequin à cheval avec ses Troupes, leur fait faire l'exercice. Scapin arrive avec sa suite ; combat, victoire de Scapin. Lifidor & Radote arrêtent Arlequin & le condamnent à la mort. Co-

raline & Roseline entre par différens côtés ; Coraline demande à Lifidor la grace d'Arlequin , il la lui refuse. Coraline les rend immobiles ; aussitôt on entend une symphonie ; on apperçoit le Roi des Rayons d'Or avec sa Cour. Il fait des reproches à Lifidor & à Roseline de ce qu'ils ont contrevenu à ses ordres , & veut les conduire dans son Royaume ; il ordonne qu'Arlequin épouse Coraline ; elle en marque sa reconnaissance ; & avant que le Roi des Rayons d'Or parte , elle lui donne une magnifique fête qui termine la Comédie.

Ce Canevas eut dix-huit représentations ; il est de Veronese , un de ceux qui attirerent pendant long-tems une très-grande foule au Théâtre Italien.



LA CABALE.

*Comédie en un acte , en prose ,
11 Janvier 1749.*

ARLEQUIN, Portier de la Cabale, offre sa protection à Scapin son camarade. La Cabale personnifiée arrive, suivie d'un Petit-Maître, bel esprit, nommé Brillant; elle lui reproche de la négliger, & il s'en excuse sur une Tragédie à laquelle il travaille.

La CABALE.

Une Tragédie, mon cher Brillant! Enfin vous commencez à courir cette carrière. Une Tragédie! quelle joie parmi tous nos amis! Sera-t-elle bientôt finie?

BRILLANT.

Incessamment.

La CABALE.

Dites-m'en le sujet.

BRILLANT.

Cela me serait impossible, je n'y ai pas encore songé.

La C A B A L E.

Vous n'avez pas encore songé au sujet , & cependant elle fera bientôt finie.

B R I L L A N T.

Oui , j'ai commencé par travailler plusieurs morceaux sur les différentes passions qui agitent ordinairement les Héros & les Héroïnes de Théâtre ; ces morceaux sont en tirades , & j'ai tâché qu'ils finissent presque tous d'une façon brillante , par deux vers bien sonores ; mes madrigaux entre le jeune Prince & la jeune Princesse , qui se trouveront amoureux l'un de l'autre , sont faits ; il ne s'agit plus à présent que d'imaginer une action , & que d'arranger les scènes , où je ferai entrer le tout à la faveur des vers de liaison.

La C A B A L E.

Vous me promettez un songe.

B R I L L A N T.

Oui , & un oracle ; peut être même une reconnaissance à chaque acte.

La C A B A L E.

Ne m'en dites pas davantage ; je suis

enchantée, extasiée ! voilà ce qui doit faire le fond d'une Tragédie, & non ces grands tableaux d'histoire par lesquels on prétend élever l'âme. On a beau me vanter les traits de Génie, la force & l'expression avec laquelle ils sont peints ; j'ai promis d'y bâiller, & je tiens parole. Dès que l'amour ne domine pas dans une Piece, je la trouve sans intérêt ; & si j'en faisais jamais, je voudrais que jusqu'aux Confidens, jusqu'aux Gardes y fussent amoureux ; je le dis publiquement, votre Corneille m'ennuie.

BRILLANT.

Ma foi, Madame, je ne vois guères à présent que les Etrangers qui l'estiment.

La scène troisième est celle d'un Colporteur ; elle mérite d'être placée.

La CABALE.

Que voulez-vous ?

Le COLPORTEUR.

Vous présenter mes très-humbles respects.

La CABALE.

Qui êtes-vous ?

Le COLPORTEUR.

Un homme toujours prêt à vous servir & le Public. J'ai été Clerc, Soldat, Garçon de Caffé, Oncle pendant trois mois auprès d'une fille galante ; Baron - Suisse tout un hyver, Médecin Etranger, Souffleur dans une Comédie de Province, Commis, Bretteur, Records, & à présent j'ai l'honneur d'être Colporteur.

Ce Colporteur annonce à la Cabale qu'il est aulli employé l'après midi *avec ses Etrangers.*

La CABALE.

Que voulez-vous dire avec vos Etrangers?

Le COLPORTEUR.

Voyant la Paix faite, & que Paris allait redevenir plus que jamais la Capitale des Nations ; j'ai fait courir des billets dans les hôtels garnis, & ils m'ont déjà procuré quelques Ecoliers.

La CABALE.

Et qu'apprenez-vous à ces Ecoliers?

Le COLPORTEUR.

Moyennant vingt sols par heure,

(on me loue même, si l'on veut, pour la journée), tout Etranger nouvellement arrivé, peut m'envoyer chercher. Je l'accompagne au Cours, au Thuieries & aux autres promenades publiques, & dès que nous rencontrons quelque personne de l'un ou de l'autre sexe, un peu distinguée par son rang, sa naissance, ou ses talens, je la lui fais remarquer, je lui dis son nom, son surnom, sa qualité; j'y joins le sobriquet, les plaisanteries, les aventures, tristes ou ridicules, en un mot toutes les petites anecdotes qui ont couru, ou qui courent sur elle; c'est une petite idée qui m'est venue.....

La C A B A L E.

Et dont le Public doit vous être fort obligé.

Le C O L P O R T E U R.

Si mes Ecoliers veulent que je les suive à l'Opéra, à la Comédie, je leur nomme de même les Acteurs & Actrices.

La C A B A L E.

Et toujours avec de petites anecdotes ?

Le COLPORTEUR.

Toujours ; je me suis aussi chargé par mes billets, de leur fournir toutes les chansons & épigrammes de ce fameux Poëte. . . .

La C A B A L E.

Je sai qui vous voulez dire.

Le COLPORTEUR.

Il m'aime beaucoup, & ne fait pas un couplet malin, qu'aussitôt il me l'envoye ; c'est un bien galant homme.

La C A B A L E.

Et vous aussi à ce qu'il me paraît ; mais pour vous ériger en Historien de la Cour & de la ville, avez-vous d'assez bons mémoires? . . .

Le COLPORTEUR.

Si j'ai de bons mémoires, Madame ! si j'ai de bons mémoires ! J'ai une sœur Revendeuse à la toilette, à Versailles ; une cousine Sage-Femme, rue Saint Honoré ; ma femme est Coëffeuse, & mon oncle Tailleur de corps de l'Opéra.

Suit une scène de médifante, qui veut prouver que tout le monde se hait,

& que par conséquent on doit haïr tout le monde.

Elle ajoute :

La MÉDISANTE, *rapidement.*

Il semble même que l'on craigne que cet esprit de haine qui circule sans cesse dans la nature, ne vienne à s'éteindre; on tâche de l'établir de bonne heure entre les deux sexes; à peine pouvons-nous parler, que nos Gouvernantes nous disent qu'il faut chasser d'auprès de nous les petits garçons, ne point jouer, ne point badiner avec eux; plus nous grandissons, & plus on nous peint les hommes comme des monstres, dont nous ne saurions trop nous garder à l'âge de quinze ou seize ans; dans la crainte du mal qu'ils peuvent nous faire, nous tâchons de leur paraître aimables; de leur côté ils nous recherchent; peu à peu ils ne nous paraissent pas si monstres; il y en aura même quelqu'un que nous trouverons extrêmement doux, complaisant, apprivoisé; on desire, on croit s'aimer, on s'unît & bientôt on éprouve que ce tems qui nous a semblé si beau, n'était au plus qu'une trêve, une suspension d'antipathie, qui semblable à un fleuve arrêté

dans son cours , devient un torrent dès que l'on est marié.

La C A B A L E.

Mais vous avez bien vécu, dit-on ; avec votre mari ?

La M É D I S A N T E.

Mais oui , assez-bien. Il est ordinairement à Versailles , & moi à Paris ; & il y avait six mois que je ne l'avais vû , lorsque je le rencontrai avant hier dans une garde robe , avec une de mes femmes que j'ai chassée , de peur qu'elle ne continuât de l'attirer chez moi.

A cette scène , succede celle d'un Marquis, puis celle d'un Comédien ; une jeune fille qui voudrait débiter à la Comédie vient à son tour ; enfin Arlequin vient avec Scapin , à qui il a promis sa protection , & pour lequel il a fait un Mémoire où sont déduites toutes les qualités dudit Scapin , qui est une bête , un animal , un yvrogne , un vaurien ; Scapin est tout étonné & s'emporte contre Arlequin , qui l'assure que le Mémoire doit être ainsi construit , pour piquer d'honneur la Cabale , qui aura plus de gloire à avoir fait placer un si mauvais sujet.

Les violons se font entendre, & terminent par un Vaudeville la Piece, qui n'a pas besoin d'un autre dénouement, puisqu'elle est sans intrigue.

V A U D E V I L L E.

Dans un solide & juste écrit,
Fuir le clinquant & la bassesse
D'un aimable & galant habit,
Savoir embellir la sagesse,

Voilà le bon esprit.

Dans le brillant Phœbus d'un Ode,
Prodiguer un servile encens,
A quelques traits éblouissans,
Immoler raison & bon sens,

Voilà l'esprit à la mode.



Des autres goûter le récit,
Vouloir que tout le monde plaise,
Se prêter à tout ce qu'on dit,
Et mettre chacun à son aise,

Voilà le bon esprit.

Du cercle, Censeur incommode,
S'emparer de tout l'entretien,
Ne trouver brillant que le sien,
Parler beaucoup, ne dire rien,

Voilà l'esprit à la mode.



Tenir avec gens qu'on choisit ,
 De doux propos qu'on assaisonne ,
 Répandre un sel qui divertit ,
 Sans jamais offenser personne ,
 Voilà le bon esprit.

Dans une histoire que l'on brode ,
 Charger vivement les portraits ,
 D'iris mettre au jour les secrets ,
 Accabler les absens de traits ,
 Voilà l'esprit à la mode.



Comme au grand , parler au petit ,
 Au faible , comme au fort complaire ,
 Généreux , sans faste & sans bruit ,
 Faire des plaisirs & les taire ,
 Voilà le bon esprit.

Fuir ceux que la peine incommode ,
 Chercher ceux de qui l'on attend ,
 Du moindre service qu'on rend ,
 Faire le Public confident ,
 Voilà l'esprit à la mode.



Avant de se rendre érudit ,
 Se mettre au fait de sa Patrie ,
 Savoir Paris avant Madrid ,
 Savoir l'Europe avant l'Asie ,
 Voilà le bon esprit.

Connaître le Peuple antipode ,
Sans Savoir où Londres est placé ;
Dans l'histoire Grecque versé ,
Sur la nôtre être à l'A-B-C ;
Voilà l'esprit à la mode.



Sans regarder comme on conduit
La barque de la république ,
Vivre en repos dans son réduit ,
Et bien régler son domestique ,
Voilà le bon esprit.

Des Grands censurer la méthode ,
Fronder tout haut les Potentats ,
Pour arranger tous les Etats ,
A son chez soi ne penser pas ,
Voilà l'esprit à la mode.



Veiller lorsque le soleil luit,
Dormir quand il faut qu'on repose ;
Faire tout dans le tems prescrit,
Placer en son lieu chaque chose ,
Voilà le bon esprit.

Vivre sans regle & sans méthode ,
Brusquer quand il faut réfléchir ,
Prolonger quand il faut finir ,

Raisonner quand il faut agir ,
Voilà l'esprit à la mode.



On ne peut trop louer l'Auteur de cette Piece , de la retenue avec laquelle il a écrit un ouvrage , qui portait naturellement à la satyre , & dans lequel il pouvait facilement s'égayer aux dépens de plusieurs Auteurs ; elle est de M. de Saint Foix , & eut quelque succès ; mais le Vaudeville qui y contribua beaucoup , est de Panard , le seul peut-être qui a excellé dans ce genre , qu'il a pour ainsi dire créé lui-même , & qu'on néglige trop aujourd'hui.



LE RETOUR DE LA PAIX.

*Comédie en un acte , en vers libres ;
22 Février 1749. (1)*

LA Joye personnifiée , & fille de la Paix qu'elle représente , ouvre la scène avec une Actrice de ce Théâtre , qui la félicite sur les changemens qu'elle va ramener sur les arts & sur les plaisirs qui vont reparaître ; elle ajoute que pour la recevoir :

Un Spectacle François

Eut été plus décent , plus digne de la paix ;
Mais le bon goût chez nous a déserté la
scène ;

Depuis qu'ils ont réglé notre gouvernement ;
La seule force Italienne
Triomphe & regne impunément.

Cinq ou six vieux lazzis , qu'on ne fait que
rebattre ,

En forment tout le nœud , comme le sel pi-
quant ;

(1) La scène est à Paris , sur le théâtre de la Comédie Italienne.

Les machines en font les grands coups de théâtre ,

Et les Ballets le dénouement.

La Joye lui répond que tout est justifié par leur réussite , mais l'Actrice est indignée de ne devoir ces succès qu'à des secours si honteux.

La Décence paraît , & s'annonce par la noblesse & la simplicité de son maintien. Elle veut emmener la Joie au Théâtre Français, & l'Actrice Italienne s'y oppose.

La DÉCENCE, à la Joie.

On brûle de nous voir marcher d'intelligence ;
 Nous gagnerons à cet accord charmant ;
 A mon art, pour briller , il faut de l'enjouement ,

Et pour plaire , la Joie a besoin de Décence.

La Joie répond que les Héros du Théâtre Français savent intéresser les Spectateurs sans elle , & l'on passe en revue les Pièces qui ont réussi depuis peu sur ce Théâtre , telles que *Catilina* de Crébillon ; le *Méchant* , de M. Gresset , &c. Leur éloge rempli toute cette scène à laquelle succede celle d'Arlequin en

Bouquetiere (1), qui remet à la Joye une lettre de recommandation de la part d'un de ses amis. C'est Ariequin lui-même qui est reconnu, auquel on fait danser un tambourin, à la fin duquel il fait la culbute.

M. Bruyant, Avocat, & M. Prudent, Officier, un bras en écharpe, viennent prier la Joye d'être leur Juge. L'Avocat tient pour la guerre, & le second fait valoir les avantages de la Paix.

M. BRUYANT.

La Guerre sur la Paix mérite l'avantage ;

Pour le prouver en quatre mots ,

Je suis , quoi qu'Avocat , précis en mon langage.

C'est elle qui fait les Héros ,

Sous qui tout plie , à qui tout rend hommage .

Mais à la préférer , la raison qui m'engage ,

Elle fait le soutien , la grandeur des Etats.

D'un tas de Vagabonds elle purge la ville ,

Des plus mauvais sujets , fait d'excellens Soldats.

(1) Fanchon, Bouquetiere de la Comédie Italienne, était alors fort célèbre pour son talent à composer des bouquets & à glisser des billets doux.

A tout le monde elle est utile ;
 Le Financier y gagne comme nous ;
 Le Beau-Sexe , l'éte nous voit d'un œil plus
 doux ;
 Les Abbés même en sont plus agréables ;
 Les femmes sont six mois sans revoir leurs
 époux ,
 Et trouvent au retour leurs Amans plus ai-
 mables.

M. P R U D E N T.

Oui , quand nous revenons estropiés , meur-
 tris ,
 Nous sommes à leurs yeux des objets fort
 jolis.
 Les éloges que vous en faites ,
 A la guerre , Monsieur , ont beau donner le
 prix ,
 Elle ne plaît qu'à des femmes coquettes ,
 Qu'importune l'aspect de leurs tristes maris ;
 Mais elle est le fleau , mais elle est l'épouvante
 D'une épouse fidelle , ou d'une tendre Amante.
 Elle est la terreur des amis ,
 Elle est l'effroi d'une mere tremblante ,
 Chacun craint pour les jours d'un objet qu'il
 chérit ,
 Un coup fatal souvent le lui ravit.

Le bon Mari, l'Amant constant, le Fils unique,

Est par malheur, le premier emporté ;

Et l'ingrat Petit-Maître, ou l'époux tyrannique,

Revient toujours en parfaite santé.

La J O I E.

Oui, le malheur s'attache à la fidélité.

M. P R U D E N T.

La Guerre brille envain, trop d'horreur l'accompagne.

Chaque état, à tout prendre, y perd plus qu'il n'y gagne ;

Si Mars, de Libertins délivre la Cité,

D'utiles Laboureurs il prive la Campagne ;

Le Commerce languit, & les Arts sont aux fers,

Tous les Spectacles sont déserts.

M. B R U Y A N T.

Avec plus de splendeur, l'hiver, ils reflorissent ;

Pour l'esprit & les Arts, bien loin qu'ils dépérissent,

Mille Essains tous nouveaux, de Poètes sont nés.

M. PRUDENT.

C'est encore, Monsieur, un fléau de la Guerre;
Tous les honnêtes gens en sont assassinés.

La JOIE.

Leurs écrits, cette année, affligent moins la
terre.

M. BRUYANT, *avec enthousiasme.*

Rien, quoi que vous disiez, n'égale les combats;

J'aime à les lire dans l'histoire.

Là, de César j'accompagne les pas;

Je me transforme en lui, je jouis de sa gloire;

Tout cede à l'effort de mon bras,

A ma voix la victoire vole,

Et je suis triomphant quand je parle aux Soldats.

La JOIE, à M. Prudent.

Ah! nous sommes perdus; coupez-lui la parole.

S'il harangue l'armée, il ne finira pas.

M. BRUYANT.

Compagnons, suivez-moi; marchons contre
Pompée.

Ce fer que j'ai tiré, va lui.

M.

M. PRUDENT.

Dans le fourreau ,
Monsieur , remettez votre épée ,
Vous êtes un César nouveau.

Dans votre Cabinet , & loin de la mêlée ,
Vous y voyez de loin toujours la guerre en
beau ;

Si comme moi , de près vous l'aviez com-
templée ,

Dégoutante de sang , horrible , échevelée ,
Votre âme s'en ferait tout un autre tableau.

La J O I E.

Oh ! d'une horrible peur elle serait troublée.

M. BRUYANT.

Non , vrai , d'honneur ; je suis intrépide.

M. PRUDENT.

Au Barreau.

La J O I E.

Ce n'est pas son champ de bataille ;
C'est au Palais Royal que sa valeur travaille ;
C'est-là qu'il prend des murs , qu'il livre des
assauts ,

Et qu'il y fait monter notre Cavalerie.

L'autre jour , il faut que j'en rie ,

Tome V.

V.

Monſieur , d'un bras vainqueur , y planta
nos drapeaux ,

Quand un coup de Canon parti de la Baſtille ,
Déconcerte le Siege , où ſon courage brille ,
Et fait pâler notre Héros.

M. BRUYANT.

Jugez notre Procès pour trancher tout pro-
pos.

La J O I E.

Il eſt déjà , Monſieur.

M. BRUYANT.

Comment donc , je vous prie ?

La J O I E.

Mais aujourd'hui qu'on-le publie ,
La Paix a gain de cauſe , & la Guerre a perdu.
Mon Arrêt eſt celui que LOUIS a rendu ,
Et qui prouve pour nous ſa tendreſſe infinie.

M. PRUDENT.

Ce jour eſt le plus beau , le plus doux de ma
vie ;

C'eſt pour la Paix que j'ai tant combattu ,
Je n'ai plus de regret à ce bras qu'il m'en
côte ,

Il eſt trop bien payé , puisqu'elle en eſt le
prix ;

Et pour la rendre à mon pays,
Je verserais mon sang jusqu'à la moindre
goute.

M. BRUYANT.

Par cet Arrêt je me vois confondu ;
Mais je ne me tiens pas encore pour battu.
Je sens , dans ce moment , ma fureur qui re-
double.

J'irai souffler demain la discorde au Palais ,
Et pour mieux me venger de vous & de la
Paix ,
Aux Spectacles , ce soir , je cours porter le
trouble.

Malheur aux Pieces qu'on jouera.
Pour commencer , d'abord je vais à l'Opéra ,
Voir la belle Platée , & son Peuple aquatique.
On entendra , Madame , une belle Musique.

M. PRUDENT.

Tout beau , je suis son zélé Serviteur ;
Et , qui plus est , le défenseur
De la tranquillité publique.

M. BRUYANT.

Je puis pour mon argent , exercer ma critique.

M. PRUDENT.

Pour elle encore un coup , montrez-vous cir-
conspect ;

A son pere , sur-tout , portez plus de respect.

M. BRUYANT.

Mon esprit en cela

M. PRUDENT.

Se brouille.

Ce fameux Maître en géré-sol ,

Fait mieux croasser la Grenouille ,

Que les autres ne font chanter le Rossignol.

M. BRUYANT.

Je cours donc aux Français , leur école est publique ;

J'y vais moraliser un peu ,

Et saluer Madame Enriquer.

M. PRUDENT.

Non , arrêtez ; je suis partisan de leur jeu.

M. BRUYANT.

Votre amitié défend tout le monde , morbleu ,

Et de tous les côtés me ferme le passage ;

Mais il faut , sur quelqu'un , que j'exerce ma rage.

Rien ne me retient plus ; & puisqu'il est ainsi ,

La foudre va tomber sur ce théâtre-ci.

Il mérite la préférence.

M. PRUDENT.

Prenez garde, je suis leur ami familier ;
Et, qui les outrage, m'offense.

M. BRUYANT.

Vingt Escadrons ne sauraient m'effrayer ;
Et de ce même pas, je descends au Parterre.

(*D'un ton tragique.*)

Si de flâmes, de cris, Paris est affamé,
Jamais de tant de feux cet Hôtel n'a fumé.
A mon aveugle ardeur tout sera légitime,
Jusques à mes voisins, tout sera ma victime.
L'Artificier tremblant aura beau se cacher,
L'ouvrage de ses mains deviendra son bucher.
Je ne respecterai, dans ce désordre extrême,
Ni le Décorateur, ni l'Orquestre lui-même ;
La Piece, les Acteurs, je vais tout foudroyer.
Mes cris immoleront Scapin tout le premier,
Je ferai de leur Sale, une seconde Troye,
Et d'un coup de sifflet, je percerai la Joie.

(*A la Joie.*)

De votre Arrêt, alors voyant les tristes fruits,
Reconnaissez les coups que vous aurez conduits.

(*Il sort.*)

La JOIE.

Ah ! si vous n'arrêtez la rage qui l'inspire ;

La Guerre va renaître au lieu même où je
suis.

M. PRUDENT.

Non ; la Paix régnera , j'ose vous le prédire.
Croyez du moins , croyez que tant que je res-
pire ,

Bruyant & ses pareils auront beau cabaler ,
Il suffit de ce bras pour les faire trembler.
Dans ce moment rassurez donc votre ame.

Au Parterre , à mon tour , je cours me tranf-
porter ;

Pour vous , pour nos amis , j'y parlerai ,
Madame ,

Et comptez qu'en tout tems , pour s'y faire
écouter ,

Un Officier manchot , sans aucune hyper-
bole ,

Vaut cinquante Avocats des plus forts en pa-
role.

(*Il sort.*)

La Joie s'adresse ainsi au Parterre.

Malgré l'appui dont il l'ose flatter ,

La Joie est incertaine , elle attend sa Sentence ;

Mais la Paix doit vous la dicter.

Le jour qu'on la publie , est un jour d'indul-
gence ,

Au Parterre , Messieurs , elle doit habiter.

Cette Piece eut douze représentation; elle est de M. de Boissy, qui ne manquait pas, ainsi que nous l'avons observé, de saisir tous les événemens intéressans pour le Public, & de les lui présenter d'une manière agréable.

Cette année les Comédiens Italiens firent la clôture de leur Théâtre par Samson, suivi d'un Comp'iment, composé de trois scènes, dont nous rapporterons les traits principaux.

Thalie l'Italienne, ouvre la scène avec la Critique, dont elle tâche de captiver la bienveillance par des discours flatteurs.

La CRITIQUE.

Treuve de compliment, ma petite Thalie.

Tenez, appelez-moi par mon nom, s'il vous plaît.

La Critique n'a point honte de ce qu'elle est.

Je suis Française, moi; chez vous la flatterie,

Encor mieux que l'accent, dénote la Patrie,

Vous encensez par intérêt;

Encens perdu, vaine industrie;

Point de faveur chez moi, quand je donne un

Arrêt.

Un homme ennuyé survient, & pré;

V iv

tend que plus il fréquente le Spectacle ;
 & plus sa maladie augmente ; Thalie
 offre de le guérir, & lui propose d'abord
 la Parodie qu'il rejette. Ensuite les Laz-
 zis d'Arlequin, qu'ils trouvent trop
 longs. Ses Feux d'artifices lui paraîs-
 sent trop courts. Ses Ballets ; il aime
 mieux ceux de l'Opéra. Ses Décora-
 tions ; il répond que son esprit n'est
 pas dans ses yeux. Enfin la Critique
 l'engage à se rendre aux Français.

L'ENNUYÉ.

Leur Théâtre aujourd'hui n'est tendu que de
 noir.

Spectres, Tombeaux, Spectacles sanguinaires,
 Meurtres d'enfans, de cousins & de peres,
 Poisons, assassinats, rage, horreur, déses-
 poir,

Tout amour est banni des nouveaux carac-
 teres,

De leur grandeur il les ferait déchoir.

Leur comique, tristement rendre,

Sententieux, hors de propos,

Agit pour effrayer, s'exprime par sanglots.

Beau divertissement à prendre ! (1)

Thalie dit qu'elle redoute beaucoup

(1) Ce trait de critique tombe sur le genre

ces Spectateurs froids que rien ne divertit.

La CRITIQUE.

Vous me craignez donc moins ?

THALIE.

Critique utile & sage ,

Le seul nom de l'ennui m'abbat, me décourage ;

Jugez si son aspect me glace , m'engourdit ;

Mais votre attention m'honore, m'enhardit ;

Des succès à venir vos avis sont le gage.

La CRITIQUE.

Me jurez-vous d'en faire usage.

THALIE.

Oui.

La CRITIQUE.

Devant les témoins que vous voyez ici ?

THALIE.

Oui.

LA CRITIQUE.

Vous y gagnerez , & ces Messieurs aussi.

Messieurs , vous entendez le serment qui l'engage ,

Qu'elle y manque , on verra beau jeu ;

Je reste parmi vous pour y souffler le feu.

des Tragédies de Crebillon , & sur le langage
moyant des Comédies de la Chaussée.

THALIE.

Oui , qu'elle demeure avec vous.
 Nous perdrons encor à lui fermer la porte ;
 Mais vous ferez pour rabattre ses coups.
 A chercher le mauvais son ascendant la porte,
 Et le vôtre à saisir le bon.
 Contre nous elle plaide , à vous est la Jus-
 tice ,
 Elle obéit au caprice ,
 Le Parterre a la raison.

Ce Compliment est de Roy , & fut très-applaudi ; celui que le même Auteur fit pour la rentrée du Théâtre , ne le fut pas moins. La premiere scène se passe entre Ariste & une Impatiente , qui voudrait que l'on dépêchât promptement , Pieces , Ballets & Feu d'Artifice , pour en venir d'abord au Compliment. La Comédie Italienne paraît , & l'impatiente. Elle la prie de réciter bien vite son compliment ; ce qu'elle fait à peu près dans les termes ordinairement employés ; reconnaissance , zele , & soumission aveugle pour les décrets du Parterre. Ce compliment qui fut fait le 14 Avril 1749 , fut ainsi que celui de la clôture , précédé de Samson.

LA COMETE.

*Comédie en un acte , en vers libres ,
suivie d'un Divertissement , 11 Juin
1749.*

LE Théâtre représente le Palais de la Comete décoré de maniere à ne s'y pas méprendre ; c'est le lieu de la scène ; le Ridicule , sous ce nom de la Comete & les habillemens d'une femme , se montre d'abord avec la Mode , qui a ainsi travesti cette divinité. Arlequin & Scapin , qui ont perdu au jeu , pestent contre la Comete , Coraline qui y a gagné , vient la remercier. Suit une scène d'une Marquise médisante , qui est chargée par la Comete de recevoir la visite d'une vieille Vicomtesse , amoureuse du Chevalier Papillon qui ne l'aime point & qui est Amant de la Marquise.

La MARQUISE.

Mon bel astre , bon jour ; je viens dans ce moment

Vous consulter avec empressement.

Je suis une veuve à la mode ,

V vj

Que le plaisir attache, & la gêne incom-
mode;

Je voudrais me donner une espece d'état,

Qui fut unique, & qui me distinguât

D'une façon particuliere;

Par une attache singuliere,

Je voudrais être avec éclat,

Le modele de la journée;

Avoir tout l'agrément, tout le mérite neuf.

La COMETE.

De petite Maîtresse en charge de l'année.

La MARQUISE.

Oui, de sept cent quarante neuf.

A commencer de cette après dînée,

Je voudrais enchérir même sur les Marquis.

La COMETE.

Vous en avez déjà le brillant coloris:

La MARQUISE.

Pour en atteindre l'excellence,

Trois qualités en regne embarrassent mon
choix,

Et je ne fais à laquelle des trois,

Accorder la prééminence.

La COMETE.

Et ces qualités sont ? Parlez.

La M A R Q U I S E.

La médisance,
La raillerie, & la critique enfin ;
Ces trois vertus du genre humain,
Qu'on professe si bien en France,
Vers qui je sens mon cœur également enclin.
Daignez, pour décider mon esprit incertain,
M'en bien marquer la différence.

La C O M È T E.

Elle frappe aisément, sans avoir l'œil trop fin :
La Médisance a la prudence
De verser son venin sucré,
Sur les absens qui n'ont pas de défense ;
Son triomphe est sans risque, & toujours as-
suré.

La raillerie a plus d'audace,
Elle attaque les gens en face,
Présente le fleuret au premier qu'elle voit ;
La victoire, pour elle est d'autant plus par-
faite,
Qu'à ses perils elle l'achette,
Et qu'en donnant des coups, sa valeur en re-
çoit.

La M A R Q U I S E.

Elle me plaît par cet endroit,
Et la Critique ?

La COMETE.

Elle est plus mesurée ;
 Mais moins brillante que ses sœurs ;
 Elle prodigue moins les fleurs ,
 Dont la Médifance est parée ,
 Et n'a point la gaieté , ni le souris moqueur
 De la piquante raillerie ;
 Dans sa démarche elle est unie ;
 Sans partialité , d'un bras toujours égal ,
 Elle pefe dans sa balance
 Le bon & le mauvais , le bien comme le mal ,
 L'équité la conduit & dicte sa Sentence.

La MARQUISE.

Cette critique-là n'aura pas l'affluence ,
 Elle est de l'autre fiecle , & d'un fort mau-
 vais ton ;
 J'en fais une , entre nous , qui joliment dé-
 chire ,
 Et qui s'est fait un grand renom.

La COMETE.

C'est sa parente , la Satyre ;
 Pour mieux cacher son fiel , elle usurpe son
 nom.

La MARQUISE.

N'importe , à moins de frais on peut s'y ren-
 dre habile ;

Chacun la suit comme la plus facile,
Et la plus vive en même tems.

La COMETE.

L'emploi, pour qui l'exerce a ses désagrémens,

Qui font réfléchir les moins sages ;

Mais les autres partis ont leurs défavantages.

Médire, est d'un Poltron qui craint son ennemi,

Et qui le perce par derrière ;

Railler est d'un franc étourdi,

Qui de gaieté de cœur se fait plus d'une affaire,

Et finit par être haï.

Critiquer, d'un Pédant, dont l'esprit méthodique,

A force de justesse a l'art de m'endormir ;

Et lancer la satire, attire une réplique

Fâcheuse à prononcer, & plus dure à sentir.

Voici de quelle façon on parle de Rameau, & de la Tragédie d'Aristomene.

Le CHEVALIER, *lisant son Poëme à la Comete.*

• • • • •
» Au théâtre Lyrique, au théâtre Français,

- » Eclate en même tems une double mer-
 » veille,
 » L'une frappe l'esprit, l'autre étonne l'oreille;
 » Le Cothurne, prêt à déchoir,
 » Voit tout à coup, renaître son espoir,
 » Et l'Empire chantant a trouvé son Cor-
 » neille ».

La COMETE.

Son esprit créateur lui mérite ce nom;
 Avec Paris je me récrie,
 Quel vaste! quel fécond génie!
 Il enfante en un an Zaïs, Pigmalion,
 Les Fêtes de l'Hymen, où son talent su-
 prême
 Est après tant de vœux fécondé du Poëme;
 Il met Platée au jour; & l'aimable Naïs,
 Dont le gosier nous charme autant qu'il nous
 étonne,
 D'un cinquieme laurier aujourd'hui le cou-
 ronne,
 De cette main qu'applaudissent nos cris,
 Lorsqu'au Dieu de la danse elle livre le prix,
 Que depuis si long-tems tout le public lui
 donne.

Le CHEVALIER.

Cette fécondité que vous admirez tant

Dans ce riche amphion , de nouveaux feux
m'anime ,

Et voici comme je l'exprime.

(*Il chante.*)

L'Astre de l'Opéra brille dans son couchant ,

De toute la lumière

Que le Soleil d'été répand

Dans le midi de sa carrière.

C'est un nouveau jour qui te luit ,

Triompher heureux Empire ;

Sa clarté dissipe la nuit ,

Et l'Envie étonnée , en frémissant l'admire.

La COMETE.

Et l'Envie étonnée , en frémissant l'admire !

Vous avez pillé ce vers là ,

Dans la nouvelle Tragédie ;

Aux dépens de la Comédie ,

Pour le coup , Chevalier , c'est louer l'Opéra :

Le CHEVALIER.

Je dérobe , il est vrai , mais le bon goût me
même ,

Soit que je vole en mes écrits ,

La Muse des accords , ou sa sœur Melpomène ;

Je m'adresse à leurs favoris ,

Et c'est toujours du beau que je choisis ;

Je prends les vers d'Aristomene ,
Et la musique de Naïs.

La COMETE.

Aristomene est grand en Poésie ,
On ne peut pas rimer plus richement.

La VICOMTESSE.

Et sa conduite ?

Le CHEVALIER.

Elle est un peu hardie ;
Au milieu des écueils il se jette souvent ,
Et disparaît aux yeux sur le flot qui l'emporte.

La COMETE.

Oui , mais pour revenir sur la Mer triomphant ,
Et pour nous enrichir des trésors qu'il apporte.

La VICOMTESSE.

C'est , je l'avoue , un Plongeur excellent ;
Mais une marche plus unie

La COMETE.

Convient au médiocre & vulgaire talent.

Le CHEVALIER.

Cet effort qu'il se donne ?

La COMETE.

Est l'effort du Génie ,

Qui ne brille jamais si bien qu'en s'égarant.

Le CHEVALIER.

On doit s'affujettir pourtant
Aux regles de la Tragédie.

La COMETE.

Des regles il est beau de ne jamais sortir ;
Mais pour aller au grand , plus beau de les
franchir.

La VICOMTESSE.

Chacun doit l'admirer , puisqu'il est à la mode.

La COMETE.

Il mérite de l'être , il réussit sans fraude.

La VICOMTESSE.

Mais non pas sans bonheur , &c.

La dernière scène était celle du petit Vicentini avec Mademoiselle Camille ; tous deux se disputaient sur la danse sérieuse & comique. Cette scène n'avait rien de piquant non plus que le reste de la Piece, si ce n'est la critique de celles que l'on jouait alors, aussi la Comete n'eut-elle qu'un médiocre succès & peu digne de M. de Boissy, qui en est l'Auteur ; elle n'eut qu'une représentation.

DEBUT DE M^{lle}. FAVART,

Marie-Justine-Benoîte du Ronceray, épouse du sieur Favart, débuta au Théâtre Italien, le 5 Août 1749, par le rôle de Marianne dans l'Épreuve, & celui de la Débutante dans la Petite Comédie des Débuts. Elle dansa ensuite dans le Ballet qui finit ces deux Pièces, & ne montra pas moins de talent pour la danse que pour la déclamation; elle fit depuis le plus grand plaisir dans le Ballet des Savoyards, dans les Amans inquiets, les Indes dansantes, les Amours champêtres, l'Embarras des richesses, Bastien & Bastienne, Ninette à la Cour, & enfin dans tous les rôles qu'elle a remplis. Nous assurons hardiment, malgré le sentiment de quelques personnes, toujours avides de la nouveauté; que cette estimable Actrice n'a point encore été remplacée dans ces rôles, pour ce qui regarde la partie de la Comédie; & nous n'avons besoin pour en convaincre ceux qui pourront en douter, que de les envoyer à la première représentation qui se donnera de la Fée Urgele.

Madame Favart est née à Avignon,

d'André du Ronceray, ci-devant Musicien de la Chapelle du Roi, & depuis de celle du Roi Stanislas, & de Claudine Bied son épouse, aussi Musicienne du même Prince; elle avait paru en 1745, sur le Théâtre de l'Opéra Comique, sous le nom de Chantilly; depuis la suspension de ce Spectacle, elle était entrée dans celui de Pantomimes, & le douze Décembre de la même année, elle épousa le sieur Charles Simon Favart, connu par les succès d'un grand nombre de Pièces qu'il a données sur tous les Théâtres de Paris. Elle fut reçue à la rentrée de Pâques de l'année 1752, & obtint la part vacante par la retraite de Mademoiselle Flaminia.



 LE BALLET DES SAVOYARDS.

1er. Septembre 1749.

UN pere de famille Savoyarde , paraît descendre des montagnes , suivi de toute sa famille , qu'il conduit en France , où il ne porte que son industrie & sa gaieté , & assure ses enfans , qu'il n'en faut pas davantage pour être bien reçu dans ce Pays charmant , dont il leur fait la peinture dans les couplets suivans.

Là , l'esprit le plus pesant

Aime mieux , par convenance ,

Devenir mauvais plaifant ,

Qu'ennuyeux par son silence ;

Tous propos sont amufans ,

Souvent on rit d'avance ,

Allons tous en France ,

Mes enfans ,

Allons en France.



On y voit les Médecins ,

Raisonner Musique & danse ,

Et par des propos badins ,

Egayer une Ordonnance ;

Là , les gens à cheveux blancs ,
Ont la gaieté de l'enfance ;
Allons tous , &c.



C'est-là que les Avocats ,
D'une gaillarde éloquence ,
Par mille traits délicats ,
Réjouissent l'Audience ;
Les Abbés y sont galants ,
Tout est gai par influence ;
Allons tous , &c.



En ce charmant pays-là ,
Par l'industrie on s'avance ;
Souvent on nous chargera
De messages d'importance ;
Soyons actifs & prudens ,
Sur-tout gardons le silence ;
Allons tous , &c.



Tous les Savoyards forment des dan-
ses, après lesquelles ils montrent la curio-
sité qu'ils annoncent ainsi :

Vous allez voir , Messieurs , Mesdames ,
Tout ce que vous allez voir ;
Un Fat qui dit du bien des femmes ,

Et qui les sert sans espoir ;
 Un Guerrier constant & discret ;
 Qui jougit près d'un jeune objet ;
 Ah ! la rareté merveilleuse !

La Piece curieuse.



Voyez deux petites Maîtresses ,
 Qu'une amitié tendre unit ;
 Point de noirceurs dans leurs caresses ,
 Le cœur parle & non l'esprit ;
 Voyez comme par sentiment ,
 L'une cède à l'autre un Amant ;
 Ah ! la rareté , &c.



Ah ! remarquez un beau modele
 D'amour envers un mari ;
 C'est une épouse jeune & belle ,
 Qui pleure un Vieillard chéri ;
 Elle va descendre au tombeau ,
 Pour s'y joindre à son tourtereau ;
 Ah ! la rareté , &c.



Vous allez voir un Petit-Maître ,
 Qui cache ses rendez-vous ;
 Heureux sans le vouloir paraître ,
 Il brûle ses billets doux ;

Aux égards dûs à la vérité,
Il immole sa vanité;
Ah! la rareté, &c.



Une Coquette surannée,
Qui n'a plus soin de son teint,
Qui songeant au tems qu'elle est née,
Renonce au ton enfantin;
Des Belles louant les attraits,
Sans glisser un perfide mais. . . .
Ah! la rareté, &c.



Un Auteur qui se rend justice,
Un Critique sans humeur,
Un jeune Page sans malice,
Une Prude sans aigreur,
Un Valet devenu Commis,
Qui cite ses anciens amis;
Ah! la rareté, &c.



Un bel esprit sans perfidie,
Sans orgueil & sans jargon,
Qui de la bonne Compagnie,
N'a point pris le mauvais ton,
Et qui ne déchire jamais
Ses Amis par de malins traits

Ah ! la rareté merveilleuse ,
La Piece curieuse !



Ce Ballet , qui amena au Théâtre Italien autant de monde , que la Piece la plus accréditée , ne fit pas moins de plaisir à la Cour , lorsqu'il y fut exécuté en 1754. Madame Favart y chanta alors les deux Ariettes Italiennes. *Amor & fatto come ocelletto* , & celle *se in me sol speranza avete*. Dans lesquelles elle fit beaucoup de plaisir.

DEBUT DE M^{lle}. AUGUSTE.

Mademoiselle Auguste débuta le 30 Décembre 1749 , dans différens Ballets , dans lesquelles elle fit voir beaucoup de légereté , de force & de précision.

DEBUT DE M^{lle}. REIX.

Mademoiselle Reix débuta aussi pour le même talent & avec le même succès , au mois de Janvier suivant. Elle a depuis dansé sur le Théâtre de l'Opéra , sur celui de la Comédie Française , dans les Pays Etrangers , & a

reparu à la rentrée de Pâques 1765, avec le sieur Pitrot son mari, sur le Théâtre Italien, où elle n'a resté que très-peu de tems.

Les Comédiens fermerent leur Théâtre, le 14 Mars 1750, par Samson, suivi du Compliment ordinaire, & ils le rouvrirent le 7 Avril par la même Piece, précédée d'un Compliment dialogué, dont nous allons donner un léger extrait.

M. Miracle ouvre la scène avec une Marquise, à laquelle il reproche de venir, après un mois d'absence, se régaler à la Comédie Italienne.

La M A R Q U I S E.

Voulant me réjouir, où fallait-il aller?

M. M I R A C L E.

Chez les Français, morbleu! le succulent tragique,

Farci de sentimens, & fort de politique;

Le haut comique assaisonné

De morale & de pathétique,

Voilà des alimens pour un goût raffiné.

Ici quel est le mets délicat ou solide?

C'est l'ombre d'un repas ; on en sort toujours
 vuide,
 C'est du sec , c'est du vent, de la mouffe, des
 riens.

La MARQUISE.

Soit, j'ai moins d'appétit que vous ; mais je
 soutiens
 Que ce que vous nommez le plus léger ser-
 vice,
 Est celui qui souvent amène la gaieté.

M. MIRACLE.

Ici le fruit est mal monté.

Qu'ils font gauches vos gens d'offices !

La MARQUISE.

Vous en voulez de loin à ces pauvres Acteurs.

M. MIRACLE.

Souvent j'ai pris contre eux la défense des
 mœurs,
 Car j'en ai

La MARQUISE.

Sur ce point chacun vous rend justice.

M. MIRACLE.

N'a-t-on pas vu souvent ces ineptes Farceurs,

Mauvais sages en tout , par leurs froids bâte-
lages ,

Dégrader , disloquer les plus grands person-
nages ,

Des Grecs & des Romains , des Rois , des Em-
pereurs ;

Avec de fausses couleurs ,

Défigurer les ouvrages

Des plus célèbres Auteurs ,

Dont le Public devrait encenser les images ?

La MARQUISE.

Mais de ces illustres Rimeurs ,

La Parodie a-t-elle excité les clameurs ?

En ont-ils éprouvé du déchet à leur gloire ?

Non , l'*Agnès de Chaillot* , chez plus d'un Cu-
rieux ,

De la tragique *Inès* , rafraîchit la mémoire.

M. MIRACLE.

Ah ! quel blasphème affreux !

La MARQUISE.

Calmez vous ; à présent on fait des Tragédies ;

Portant en soi leurs Parodies ;

Et le Théâtre Italien

Chargerait sans ajouter rien.

Mais son silence aux Auteurs dramatiques ,

Epargne-t-il les plus âpres Critiques ?

Qu'y gagnent ces Messieurs au fond des Ca-
-nonnets ?

Des Feuilles périodiques ,

Vont remplacer les sifflets ;

Un instant , au Théâtre , eut fait couler ces
traits ;

Mais le Lecteur , à tête reposée ,

Savoure l'analyse avec art composée ;

Il y voit relever jusqu'aux moindres erreurs ;

Le Public détrompé , retracte des suffrages

Mandiés à genoux , chez tant de Protecteurs ,

Ou payés par avance à des Cliens à gages.

Afraudi s'avance pour faire un Com-
pliment. M. Miracle demande à la Mar-
quise , si l'éloquence est tombée en
quenouille ; cependant il trouve la pe-
tite jolie , & lui propose de venir le
haranguer le lendemain chez lui. Il
fort , & la Marquise reste avec Afraudi
à qui elle se fait connaître pour une
Muse , & en cette qualité , Afraudi la
prie de composer quelques ouvrages
pour leur Théâtre ; mais elle s'en dé-
fend parce que , dit-elle , il semble
que les Auteurs soient honteux de tra-
vailler pour un Théâtre , sur lequel le

Parterre ne demande point à voir l'Auteur (1). Elle sort, & Aстрада adresse aux Spectateurs un compliment qui finit par ces vers :

Vos bontés cette année ont surpassé nos vœux ;
Et depuis que la Troupe est introduite en
France ,

On ne se souvient pas d'un succès plus heureux. (2)

Le zèle s'accroîtra par la reconnaissance.

Ce Compliment est, ainsi que les précédens , du Poëte Roy défunt ; il fut très-applaudi.

(1) M. Poinfinet , trop jeune alors , n'avait pas encore honoré ce théâtre de ses productions , qui depuis mises en musique par M. Philidor , lui ont mérité l'honneur d'être demandé le premier sur ce théâtre , quoique MM. Legrand , Autreau , Delisle , d'Allainval , Riccoboni , Dominique , Romagnesi , Marivaux , Boissy , l'Abbé de V. & Favart , y eussent déjà donné quelques Pièces assez passables.

(2) Ces succès ne furent dus qu'aux Feux d'Artifices , au début de Madame Favart , & au Ballet des Savoyards , car aucune Pièce nouvelle ne réussit cette année.

*DEBUT DE FRANÇOIS
RICCOBONI.*

François Riccoboni, fils de Louis Riccoboni & d'Helene Baletti, dite Flaminia, avait débuté comme nous l'avons dit le 10 Janvier 1726, par le rôle d'Amoureux dans la Surprise de l'Amour; il avait depuis quitté le Théâtre Italien avec son pere en 1729, & y avait remonté avec sa mere en 1731; il y joua dans le Français, dans l'Italien & dans les Parodies, avec un égal succès, & dansa avec applaudissemens jusqu'en 1736, qu'il quitta pour la seconde fois ce Théâtre pour aller jouer en Province; il y revint encore l'année suivante 1737, & malgré son inconstance, il ne fit pas moins de plaisir au Public dont il fut toujours bien reçu; il paraît enfin l'avoir quitté sans retour à la clôture de 1750: personne n'ignore que le sieur Riccoboni joignait aux talents d'Acteur, ceux d'Auteur distingué; les Pieces qu'il a faites à lui seul sont :

Les Effets de l'Eclipse, Comédie

en un acte, suivie d'un divertissement.

Zéphire & Flore, Pastorale héroïque en trois actes & en vers libres, avec des divertissemens.

Le Sincere à Contretems, Comédie en vers, en un acte.

Hyppolite & Aricie, Parodie en un acte en prose & vaudevilles, de la Tragédie lyrique du même nom.

Les Heureuses Tromperies, Comédie en cinq actes, en prose.

Le Ballet pantomime des Filets de Vulcain.

Le Ballet pantomime d'Orphée.

Arlequin Phaëton, Parodie en un acte en prose & vaudevilles, de la Tragédie lyrique de Phaëton.

Le Prince de Surennes, Parodie en vers en un acte, de la Comédie héroïque du Duc de Sûrey.

Quand Parlera-t-elle, Parodie en un acte en vers, de la Tragédie de Tancrede.

Les Caquets, Comédie en trois actes en vers.

Le Prétendu, Intermede, en deux actes, mêlés d'ariettes, par M. Gaviniés, & les Amans de Village, aussi en deux actes, mêlés d'ariettes, par M. Bambini,

Quant à toutes celles qu'il a faits en société avec Dominique & Romagnesi, nous renvoyons aux articles de ces Auteurs, pour éviter les répétitions.

LE PROVINCIAL A PARIS,
 OU LE POUVOIR DE L'AMOUR
 ET DE LA RAISON.

Comédie en trois actes en vers,

représentée le 24 Mai 1750.

UN homme de Robe, de Province, envoie à Paris son Neveu, pour s'y former, & il l'adresse à un ancien ami, fort gai, très-honnête homme, & assez Philosophe. Cet ami a deux nieces, Cidalise est jeune, coquette, légère, badine, semblable à nos jolies femmes. Lucile est aimable, timide, & telle, en un mot, que les femmes estimables doivent être.

Le jeune Provincial n'a que vingt ans; il trouve Cidalise charmante, prend ses goûts, son ton, ses airs, & ne s'apperçoit pas seulement de Lucile.

Celle-ci a pris de l'inclination pour

lui, elle la combat en vain, elle est plus forte que sa raison; tout ce qu'elle peut gagner sur elle-même, c'est de cacher sa foiblesse.

Les choses sont dans cet état, lorsque Lisimon, l'oncle de Province, arrive, & vient s'éclaircir par lui-même, des progrès de son jeune neveu; il l'examine, & ne trouve en lui qu'un fat. Cependant Oronte, son vieil ami, qui est enchanté du jeune Provincial, a conclu son mariage avec Cidalise, qui aux yeux de l'oncle de Province, ne vaut pas mieux que son étourdi de neveu. Lisimon peu content de son voyage, veut absolument s'en retourner.

L I S I M O N.

Je partirai, vous dis-je.

O R O N T E.

Oh! je veux, mon cher Maître,

L I S I M O N.

Vous me pressez en vain.

L'ennuyeuse Province a pour moi plus d'ap-

pas,

Que ce brillant Paris à qui je ne plais pas.

Au Fauxbourg Saint-Germain j'ai risqué ma
visite,

J'ai cru que le même art, qui dans ce quar-
tier ci,

Dans plus d'un fameux cercle avait tant réussi,
Dans l'autre me rendrait un semblable ser-
vice;

Mais c'est un autre monde où j'ai paru no-
vice,

Au point qu'il doute encore si j'ai le sens com-
mun.

O R O N T E.

La franchise sans doute aura choqué quel-
qu'un.

L I S I M O N.

Non, Monsieur, sans vouloir vous faire un
vain phantôme,

J'ai trouvé qu'on parlait tout un autre idiôme;

Que cet autre quartier est un autre univers;

Qu'ici passer un Pont, c'est traverser les Mers;

Que tous vos habitans, d'humeur douce & fa-
cile,

Sont hors de leurs foyers, étrangers dans leur
ville;

Et que pour se flatter de plaire dans Paris,

Il faudrait qu'un homme eût mille sortes d'es-
prits.

O R O N T E.

Un homme raisonnable a de l'esprit partout ;
A Paris plus qu'ailleurs , il contente son goût.
La raison que tu fais habiter en Province ,
Entre nous , m'a paru d'un mérite si mince ;
Que je n'ai jamais pu dans ses plus beaux sé-
jours ,

Y tenir , tu le fais , plus de cinq ou six jours.
Qu'y trouve-t-on , dis-moi ? Faux Savans qui
dissentent ,

Ou Médifans cruels , & qui vous déconcertent ;
Froids Railleurs , qui rient tout seuls de leurs
propos ,

Courent après l'esprit , & ne sont que des
fots ;

Eternels Raconteurs , & de la même histoire ;
Dont il faut , malgré soi , se charger la mé-
moire ;

Ou Discoueurs plus gais , glissant d'un ton
précis

Dés impromptus qu'ils ont appris de pere en
fils ;

Tristes Complimenteurs , que leurs lourdes ca-
resses

Rendent fort impolis par trop de politesses , &c.

Par bonheur , Cidalise se met dans

la tête de se moquer de la triste, de la timide Lucile; & elle imagine, pour connaître mieux son caractère, & comme une chose fort plaisante, que le jeune Provincial fasse semblant de l'aimer.

Son projet tourne contre elle-même. Le jeune homme trouve dans Lucile un caractère qui l'enchanté. L'amour lui ouvre les yeux sur les ridicules de Cidalise, & sur ses propres travers. Il estime, il adore Lucile, il se corrige. L'amour fait ce miracle, & d'un jeune fat, il fait un amant fort tendre, & un très-galant homme.

Cette Comédie est de M. Moulrier de Moissy, alors Garde du Roi. Elle avait été faite pour les Comédiens Français, qui la reçurent; mais l'Auteur s'étant impatienté de leur lenteur ordinaire à jouer les Pièces des jeunes Auteurs, il la leur retira, la remit en trois actes, & la fit jouer sur le Théâtre Italien, où elle eut quinze représentations très-applaudies.



LE RÉVEIL DE THALIE.

*Comédie en un acte , en vers libres ;
17 Juin 1750.*

THALIE est endormie : une foule de mauvaises Pièces l'ont plongée dans le plus profond assoupissement ; il est question de la réveiller s'il est possible ; l'Oracle prononce que pour l'en tirer , il faut attendre que l'on ait trouvé un Auteur qui puisse le faire comprendre.

Momus , qui joue le rôle principal , s'occupe à chercher cet Auteur. Peut-être , dit il , que le véritable , est celui qu'en ces lieux on remarque le moins.

Cidalise arrive ; c'est une femme aimable , qui représente tout le Corps ; mais elle ne vient point pour réveiller Thalie ; elle se borne , dit-elle , à l'esprit de son état qu'elle recherche. Quel est donc le motif qui l'amène ? Le voici :

C I D A L I S E.

Je fais qu'à mes dépens souvent vous osez
lire ;

Mon petit Dieu, soyez bien averti,
Que vous faites sur terre un vrai métier de
dupe

Souvent des femmes on s'occupe,

Mais c'est pour en tirer parti.

Corrigez-vous de la satire,

Goûtez plutôt le charme de séduire,

Votre plaisir naîtra de ce projet.

La séduction est charmante,

Et quand les Médifans la prennent pour objet,

C'est le bonheur qui fournit le sujet,

Et c'est le dépit qui plaifante.

M O M U S.

Le plaisir est toujours relatif à l'esprit;

C'est un être flexible à chaque caractère;

De sa variété tirant tout son crédit,

Sa figure est changeante, & sa forme arbitraire.

Plusieurs femmes, sur-tout, pensent le bien
choisir,

Et n'attrapent qu'un ridicule;

A les examiner j'occupe mon loisir,

Et j'en plaifante sans scrupule.

C I D A L I S E.

Précisément vous donnez dans le faux.

Un sentiment vaut mieux que toutes vos fi-
nesses.

Vous devriez excuser nos défauts ,
Et profiter de nos faiblesses.

Momus n'est point galant , il préside
à la raillerie.

Cidalise lui répond :

C'est un vilain département ;
Votre société doit être trop piquante ;
Un mortel qui fait être Amant ,
Vaut bien mieux qu'un Dieu qui plaifante.

Un bon Citoyen ajoute à ces vers
la tirade suivante.

Et voilà contre vous le sujet qui m'irrite.
Vous savez aux vertus donner un mauvais
tour.

Regardez-vous comme un mérite,
D'exposer tout dans un faux jour ?
Je hais un esprit qui ne s'ouvre
Que pour voir quelque tache à des dehors flat-
teurs ;

J'aime mieux le Dieu des erreurs ,
Que le Dieu qui me les découvre.
Pour guérir notre esprit , devenez amoureux ;
Vous ne prendrez plus garde aux actions des
autres.

Vous ne serez occupé que des vôtres ;

Croyez qu'on n'est méchant, que faute d'être heureux.

A Cidalise succède Damon, homme d'esprit, répandu dans le monde, qui en connaît tous les ridicules, & qui les passe en revue, de la manière la plus ingénieuse. Il est remplacé par un Auteur Comi-Tragique, à qui l'on est redevable du sommeil de Thalie; Momus lui dit :

Vous avez souvent vu de ces femmes étiques,
Dont la face n'est pas plus grosse que cela,
Accabler leur maigreur d'ornemens magnifi-
ques,

Et se traîner à l'Opéra.

Le Parterre ébloui, regarde,

Voit un monceau de diamans,

Dont la flâme s'élance, & darde

Les rayons les plus éclatans.

De vos Pièces, voilà la peinture comique;

Les détails, ce sont les brillans,

Et le fonds, c'est la femme étique.

Scapin vient à son tour; c'est un méchant, pour qui le sommeil de Thalie est un trésor. Il est transporté, quand il voit ces jolis petits libelles,

Qui sur ce qui paraît, versent tous leurs poisons.

M O M U S.

Moi je vois des Auteurs aussi froids que des marbres ,

Comme des Nains difformes & courbés ,

Qui ne pouvant atteindre aux fruits qui sont aux arbres ,

Vivent honteusement de ceux qui sont tombés.

Eglé, la jeune Eglé, représentée par la belle Coraline , remplace cet Acteur. Momus l'instruit de tout ce qu'une jeune personne doit pratiquer, non pas pour être aimable, mais pour le paraître, ce qui est fort souvent suffisant. Arlequin & la jeune Catinon forment enfin la dernière scène, dans laquelle on imagine une Pantomime, comme le moyen le plus sûr de réveiller Thalie.

Plusieurs Bucherons, occupés dans une forêt à leurs travaux, sont agréablement interrompus par leurs femmes, qui leur apportent des rafraîchissemens. Après avoir pris leur repas pendant les danses des femmes, ils se remettent à l'ouvrage; un orage les surprend; l'un d'eux tombe d'un arbre; les femmes

effrayées courent chercher deux Médecins pour soulager le blessé. Les Médecins arrivent, visitent le malade, font une consultation comique, dans laquelle ils ne s'accordent pas. Le premier ordonne la saignée, le Chirurgien appelé veut procéder à l'opération; le second Médecin s'y oppose avec colere; la dispute s'échauffe: après plusieurs lazis plaisans, ce dernier ordonne au Chirurgien d'apporter au malade du meilleur vin. Le Bucheron en boit, se trouve guéri à l'instant, & fait par des entrechats, l'éloge du remede. Chacun félicite le second Médecin, & se réjouit de l'heureux succès de son ordonnance. Ainsi finit cette Piece, dont les détails charmans, & la vivacité des traits, auraient réveillé Thalie de l'assoupissement le plus létargique; on ne sçut d'abord à qui l'attribuer, elle passa pendant quelque tems pour être de M. Marcouville; mais comme elle se trouve insérée dans les œuvres de M. de V. de l'Académie Française, il n'est plus douteux qu'elle appartient à cet Auteur; dont les connaisseurs avaient reconnu le style facile & spirituel; à la première représentation elle était intitulée: *le Sommeil de Thalie*; mais on lui donna

depuis le titre plus convenable, sous lequel nous venons de la présenter; elle eut douze représentations, & fut reprise la même année avec succès.

**DEBUT DE LA SIGNORA
OLIVA.**

Le 24 Novembre 1750, *la Signora Oliva* débuta dans *Arlequin Valet étourdi*, *Canevas Italien*, dans lequel elle joua le rôle d'*Amoureuse*, & ne fut point reçue.



 LE PEDANT.

*Ballet Pantomime , 16 Décembre
1750. (1)*

LES Ecoliers & les Ecolieres ont tous le livre en main , & les yeux baissés ; le Pedant gesticulant dans sa chaire , appelle le premier Ecolier & la premiere Ecoliere , à qui il fait dire leur leçon ; il en fait de même aux autres , paraissant content des uns , mécontent des autres ; il leur donne à chacun leur emploi , & sonne pour appeller Pierrot.

Pierrot , après s'être fait appeller long-tems , arrive lentement à demi endormi ; le Pedant le gronde & lui demande ce qui lui est nécessaire pour s'habiller & fortir ; Pierrot s'appuye sur le Pedant , & s'endort ; le Pedant se recule , & Pierrot tombe sans se reveiller ; le Pedant en fureur , prend Pierrot par une oreille , le releve , & lui fait faire le tour du Théâtre ; Pier-

(1) Le théâtre représente une Ecole. Le Pedant est dans sa chaire , au milieu de ses Ecoliers.

rot témoigne être bien réveillé ; se tâte & cherche son oreille en pleurant ; le Pedant les lui tire toutes deux & Pierrot charmé de les sentir, se met à rire.

Le Pedant lui demande sa robe ; Pierrot part & revient en traînant la robe d'un bout à l'autre du Théâtre ; nouvelle impatience du Pedant ; Pierrot, avec bien de la peine, passe les bras du Pedant dans les manches de la Robe ; ce dernier lui fait voir qu'elle est couverte de poussière ; Pierrot fait signe qu'il va y remédier : il sort & revient avec un sceau & un balai, sans que le Pedant s'en apperçoive ; il trempe le balai dans le sceau, & nettoye le Pedant de la tête aux pieds ; celui-ci se retourne, se met en colère de nouveau & va trouver Pierrot, qui s'est mis sur un siege, s'éventant avec son chapeau comme étant bien las ; le Pedant pour le châtier tire sa férule, & lui fait tendre la main sur la sienne ; Pierrot retire sa main, & le coup tombe sur celle du Pedant ; Pierrot se met à rire de toutes ses forces ; son Maître veut en venir au dernier châtiment ; il tire de sa ceinture une poignée de verges, & fait signe à Pierrot de se

mettre en état de recevoir six coups ; il témoigne n'en vouloir rien faire , le Pedant lui commande d'obéir ; Pierrot au désespoir va prendre les trois Ecoliers pour en être témoins , & pour compter les coups ; le Pedant voyant sa soumission , lui donne sa main à baiser , lui pardonne , & renvoye les autres à leurs places. Le Pedant demande son chapeau , Pierrot va le prendre.

Le Pedant cherche les livres dont il a besoin pour aller en ville donner des leçons ; Pierrot , durant ce tems , ayant fait tous ses efforts par derriere le Pedant pour lui mettre le chapeau sur la tête , & n'y pouvant parvenir , va prendre une échelle , la lui pose sur le dos , & lui met enfin son chapeau.

Le Pedant fait signe à ses disciples de s'occuper au travail , pendant son absence , & fort.

Durant la scène précédente , les Ecoliers & Ecolieres jouent entr'eux ; & quand Pierrot sort , & que le Pedant se retourne de leur côté , ils affectent de lire avec précipitation ; Pierrot voyant son Maître sortir se livre à la joie , joue avec les Ecoliers , & fait aller un sabot.

Le Pedant rentre ; les Ecoliers surpris se remettent à leurs places ; Pierrot

rot continue toujours, & donne quelques coups de lanier au Pedant qui le poursuit ; ils sortent tous deux.

Les Ecoliers vont voir si le Pedant est sorti, en étant sûrs, ils dansent entr'eux, & sont interrompus par deux Payfannes & deux Payfans, portant chacun une corbeille.

Les deux Payfans & les deux Payfannes forment un pas ; après quoi les deux Payfans se joignent aux Ecolieres qu'ils trouvent à leur gré : les Payfannes en font autant avec les Ecoliers.

Pierrot entre, & les examine ; il va prendre une robe noire, un grand chapeau, & fait semblant de les surprendre ; les Ecolieres cachent les Payfans derriere elles ; les Ecoliers se mettent au-devant des Payfannes, & reconnaissant Pierrot, ils le poursuivent à coups de pied ; il fait signe d'appeller le Pedant ; les Payfannes le caressent, & lui donnent leurs corbeilles : dans une il y a des œufs que Pierrot avale goulument ; dans l'autre de la crème fouettée, qu'il mange de même, & pendant ce tems les Ecoliers, les Payfannes, les Ecolieres & les Payfans se sauvent.

Pierrot reste un moment seul, toujours occupé à manger ; la Nourrice vient ; ils dansent, & se retirent.

Les trois Ecoliers & les deux Payfannes arrivent en dansant ; un d'eux se détache pour faire sentinelle, les quatres autres dansent un pas qui finit par les Ecoliers qui se jettent aux genoux des Payfannes, en leur baisant les mains, ce qu'elles souffrent avec plaisir.

Le Pedant rentre par le côté opposé à celui où s'est mis l'Ecolier en sentinelle ; il marque sa surprise, & vient se placer au milieu des deux Ecoliers & des deux Payfannes, les deux Ecoliers se sauvent ; les Payfannes veulent en faire de même ; le Pedant les arrête, & les amenant sur le devant du Théâtre, les regarde l'une & l'autre ; les Payfannes cherchent des yeux les Ecoliers ; le Pedant les gronde par ses gestes vifs ; les deux Payfannes se mettent à pleurer ; le Pedant se laisse attendrir, & pleure avec elles ; elles le caressent, il devient doux ; l'une le tire à un coin du Théâtre, & lui témoigne de la tendresse ; il en paraît charmé, & rit avec elle ; l'autre, le vient prendre à son tour ; l'emmene de

son côté, & feignant de la jalousie se met à pleurer; le Pedant pleure avec elle; l'autre va le rechercher; ils pleurent tous deux; le Pedant se trouve au milieu des deux Payfannes, riant avec l'une & pleurant avec l'autre alternativement; ils dansent un pas de trois qui se termine par le Pedant, qui se met aux genoux des deux Payfannes

Les Ecoliers l'apperçoivent & vont chercher les Payfans. Le Pedant continue ses protestations; les Payfans font évader les Payfannes & prennent leurs places; le Pedant dans son transport ne s'apperçoit de rien; il croit toujours être avec les Payfannes, & prenant une main à chacun des hommes, les baise avec vivacité, mais se relevant pour les embrasser, il s'apperçoit de son erreur & marque sa surprise; les Ecoliers se moquent de lui, se saisissent de la férule & de ses verges, l'obligent de se mettre à genoux, lui font rendre la main & lui donnent quelques coups.

Pierrot arrive, & s'étonne voyant son Maître en cette posture; les Ecoliers lui font entendre qu'ils l'ont sur-

pris faisant l'amour à deux Payfannes. Pierrot lui témoigne son indignation par ses gestes, & sort fort en colere; le Pedant demande pardon aux Payfans & aux Ecoliers, qui le méprisent.

Pierrot revient gravement avec plusieurs poignées de verges qu'il distribue aux assistans, & se tournant fierement du côté du Pedant, lui fait signe de se mettre en état de recevoir de chacun six coups; le Pedant se désespere, se tourmente & pleure; Pierrot toujours grave, lui commande d'obéir, voyant qu'il n'en veut rien faire, il ordonne aux deux Payfans de le saisir, & aux Ecoliers de fouetter hardiment; le Pedant se sauve; comme Pierrot est à sa place, les Payfans le prennent, croyant tenir le Pedant, le soulevent, & les trois Ecoliers le fouettent, il crie; mais croyant toujours tenir le Pedant, il vont leur train; les Payfans s'appercevant de leur méprise, mettent bas Pierrot, se regardent tous cinq, se mettent à rire; Pierrot pleure au milieu d'eux.

Les deux Payfannes reviennent en dansant; les Payfans se joignent à

elles ; ils forment un corps de ballet , dans lequel se mêlent les Ecoliers & les Ecolieres.

Pierrot qui s'était éloigné en soupirant , & se frottant , veut se mêler parmi eux , cependant il témoigne craindre une scène pareille à celle qu'il vient d'essuyer ; les Payfans le rassurent , & il danse avec eux. Les Ecoliers , pour ne pas être surpris par le Pedant , dressent un trebuchet au fond du Théâtre pendant que les autres dansent ; les Payfannes font signe aux Ecoliers & aux Payfans de s'éloigner & de les laisser seules.

Les Payfans & les Ecoliers sont à peine sortis , que le Pedant ne voyant que les deux Payfannes , vient pour les surprendre ; comme il est prêt de les saisir , elles s'échappent ; il court après elles ; ils traversent le Théâtre plusieurs fois ; mais lorsqu'il va pour les attrapper , il se trouve enfermé dans une cage où il se démène.

Pierrot vient le voir , & l'appelle à plusieurs reprises pour venir se divertir avec les autres. Les Ecoliers , les Ecolieres , les Payfans & les Payfannes forment le divertissement général qui finit la Pantomime.

Cette Pantomime ne fit pas moins de plaisir au Public, qu'à Versailles, où elle avait été donnée devant le Roi, sur le Théâtre des petits appartemens; & c'est par ordre de sa Majesté, que le programme que nous venons d'en donner fut imprimé; on ne peut nier cependant qu'elle n'eût beaucoup de ressemblance avec l'Ecole de Salerne, Pantomime donnée sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, au mois de Juillet 1747, par le sieur Valois d'Orville.



LE PRIX DU SILENCE.

*Comédie en trois actes, en vers libres,
26. Février 1751. (1)*

LEANDRE, frere de la Marquise, demande des nouvelles de sa sœur à Dubois son Valet de chambre, qui lui répond que sa santé va comme son humeur, tantôt mal, tantôt bien.

À définir elle est étrange ;
Selon que le vent est tourné,
À tous les instans elle change ;
Le matin il fait sombre, & clair l'après dîné ;
Le soir l'air s'obscurcit, & le tonnerre gronde.

Après ce portrait de la Marquise, viennent tous ceux de ses Amans, qu'elle se plaît à désoler. Elle paraît elle même, & son frere lui demande s'il est vrai qu'elle se marie ? elle répond que ce mariage n'est qu'une fiction, qu'elle a imaginée, pour allarmer la cohue de ses Amans, & pour s'en amuser.

(1) La scène est à Paris, chez la Marquise.

LEANDRE.

Vous n'êtes point coquette à la rigueur,
 Mais vous en avez l'air; & tout pesé, ma
 sœur,
 La sagesse trop étourdie,
 Dont le maintien n'est pas décent,
 Nuit plus dans le Public, que le vice prudent;
 Qui des traits de la modestie,
 Sait se masquer adroitement;
 Des dehors, non du cœur, votre gloire dé-
 pend.

La Marquise, touché de ce repro-
 che, dévoile le fond de son ame à son
 frere, & se justifie, en lui avouant qu'elle
 a été la victime de son premier choix,
 que le Marquis, d'Amant très-ai-
 mable, était devenu un tyran dur, un
 époux odieux; qu'elle avait déguisé en
 Public son chagrin, mais qu'au fond
 du cœur, elle n'en avait pas moins
 conçu d'aversion pour le mariage, &
 pour tous les hommes; elle ajoute:
 L'éclat de ma fortune a rempli ma maison
 D'une foule d'Amans que l'intérêt attire;
 De ces avarés soins mon cœur n'est point flat-
 té;
 Je n'en fais point l'honneur à ma beauté;

C'est pour mes biens qu'elle soupire ;
Voilà l'objet, dont ils sont tous épris ;

Leur avantage les occupe :

Dans ma position, il n'est que deux partis ;
Ou de m'en divertir, ou d'en être la dupe.

Elle dit qu'elle a beau se faire ridicule, affecter des airs étourdis, avoir des procédés impertinens, porter les écarts jusqu'à l'extravagance, loin de les dégouter, elle en augmente le nombre.

Si mon sexe, comme eux n'est léger, inconstant,

Railleur, faux, singulier, bizarre, inconséquent,

Il est d'un mauvais ton, & leur troupe s'envole ;

Il faut leur ressembler, pour être leur idole.

C'est pour les démasquer que je les flatte tous ;

Ils veulent marcher sur nos traces,

Mais leurs efforts sont superflus,

Car ils défigurent nos graces,

Ils outrent nos défauts, & non pas nos vertus.

Elle ajoute dans sa vivacité :

La fureur de parler est le vice des hommes ;

Ils sont tous indiscrets plus que nous ne le sommes.

Un triomphe éclatant pour leur fatuité,
Est de ternir l'honneur d'un sexe sans défense,
Dont le plus grand défaut est son trop de
bonté

Pour des ingrats ; prompts à lui faire offense,
Parce qu'ils sont toujours sûrs de l'impunité.

Les perfides entr'eux ont plus de probité,
Par la crainte qu'ils ont d'une juste vengeance ;

Ils font le mal par volupté,
Et suivent l'honneur par prudence.

Son frere lui témoigne alors la crainte où il est, que cette prévention ne fasse tort à Lifidor son ami ; ah ! ne m'en parlez point, réplique-t-elle.

Je l'ai banni pour le connaître,
Et je l'ai dévoilé ; mon art a réussi,
C'est l'inconstant honteux de l'être.

Léandre lui proteste que Lifidor lui est toujours fidele, & qu'il a rempli aveuglement ses ordres : pour suivre Hortense à la campagne ; interrompt la Marquise, par un trait de jalousie secrette qui lui échappe. Léan-

dre justifie son ami, en apprenant à sa sœur qu'il est toujours triste loin d'elle. La Marquise, poussée par ce même dépit qu'elle veut déguiser, réplique aussitôt.

C'est-là son caractère; il aime tristement,
Il soupire, il adore avec mélancolie.

Moi, je hais, il est vrai, mais avec enjouement;

Ma haine saisit tout par le côté plaisant.

Et pour la rendre plus jolie,
Je lui donne toujours l'habit de la folie.

C'est dans ce caractère soutenu, que la Marquise paraît dans toute la Pièce.

Dubois, son Valet de chambre, vient lui annoncer que Pasquin, Frontin, Jasinin, la Tulipe, la France, Champagne, Bourguignon, attendent dans l'antichambre, & que chacun d'eux est chargé d'un billet doux pour elle. La Marquise dit à Dubois de prendre ces billets, qu'elle y fera réponse; qu'ils n'auront qu'à l'attendre, & que lui, Dubois, la leur remettra. Arlequin entre, comme Dubois sort, & informe la Marquise du retour de Lifidor. Il veut s'étendre sur l'état présent de

son Maître, mais elle lui ordonne d'abrégé; Arlequin réplique.

Soit; en trois mots je m'énonce,
Madame, Monsieur vous écrit;
Tenez, lisez, faites réponse;
Elle presse, j'attends, j'ai dit.

Pendant qu'elle fait la lecture de la lettre de Lisidor, Dubois rentre chargé de plusieurs billets, qu'il remet à sa Maîtresse. Le premier qu'elle lit est conçu en ces termes :

Qui de nous est l'époux dont vous cachez le nom ?

Pour réponse un seul mot; écrivez Rosimôn.

La Marquise paraît approuver le concisionisme de ce billet, & condamner celui de Lisidor, qu'elle trouve trop diffus.

Avec précision j'aime que l'on s'explique;

Léandre lui répond, pour justifier son ami.

Eh! le peut-on quand on est bien épris?

Non, l'amour est prolix, & l'orgueil est précis.

Dans l'embarras où elle est, de ré-

pondre à dix billets à la fois, Dubois, qui lui tient lieu de Secrétaire, lui conseille, pour avoir plutôt fait de ne faire qu'une réponse circulaire, qui servira pour tous les dix. La Marquise approuve cette idée, qui doit lui servir pour tendre un piège à tous.

C'est où je les attends; mon frere, l'avoueraï-je?

Mon triomphe serait parfait,
Si j'avais le bonheur de rendre d'un seul trait,
Ridicule à jamais leur troupe qui m'assiege;
Si ma juste haine pouvait
En elle humilier tous les hommes ensemble;
Dans chacun d'eux, punir avec éclat
Tous les vices divers que leur sexe rassemble;
Jouer le Fourbe, & châtier l'Ingrat;
Tromper l'Avare, & confondre le fat;
Si je pouvais enfin, rendre guerre pour guerre,
Au médifant qui nous noircit,
Et sans pitié, livrer au sifflet du Parterre
Tous ceux qui contre nous abusent de l'esprit.

Elle rentre avec Dubois, & Léandre fort pour aller rejoindre Lifidor, en disant :

Forçons la haine à lui rendre justice,

Et que l'amour constant subjuge le caprice ;
Ou l'excès de raison qui domine ma sœur.

Lisidor ouvre le second acte avec Léandre, qu'il a rencontré en chemin, & qu'il oblige de revenir sur ses pas, afin de l'informer, avant que de voir la Marquise, des dispositions où elle est à son égard ; il lui demande avec empressement si elle a reçu son billet, & si elle y fera réponse. Léandre lui dit qu'elle est occupée à l'écrire ; mais qu'il ne doit pas lui cacher qu'elle le soupçonne d'aimer Hortense.

Il fallait la désabuser, & lui dire qu'elle est ta femme, interrompt Lisidor avec vivacité ; Léandre lui répond :

Peux-tu bien me tenir un langage pareil,
Toi, le seul confident, le témoin, le conseil,
Du secret Hymen qui nous lie ?
D'un silence profond sa fortune dépend ;
D'un oncle rigoureux tu fais qu'elle l'attend.

Lisidor s'excuse par ces deux vers.

Un Amant allariné s'oublie,
Et son trouble le rend distrait.

Arlequin survient, & lui apporte la

réponse de la Marquise ; Lisidor l'ouvre en tremblant, & y lit ces mots :

C'est Lisidor que je choisis ;
Qu'il taise son bonheur ; ma main est à ce
prix.

Il est au comble de la joie ; Arlequin s'en glorifie, & sort enchanté de son message.

Léandre qui paraît plus réservé, recommande à son ami la discrétion que sa sœur exige ; lui conseille sagement de modérer son transport, & le laisse avec Rosimon, qui entre avec sa froide gravité.

Rosimon, après un salut de protection, conseille à son cousin de se retirer. Lisidor le badine sur sa confiance phlegmatique. Rosimon, piqué, lui répond :

Mais à la fin je prendrai feu.

L I S I D O R.

Toi, prendre feu ! je t'en défie ;
Malgré tout mon respect, trouve bon que j'en
rie.

R O S I M O N.

C'est trop mettre ma gloire en jeu,

A mon amour, quand il persiste ;
 Apprends donc que rien ne résiste,
 Et mon ardeur est faite.

L I S I D O R.

Pour geler ?

R O S I M O N.

Un feu si doux remplit mon ame.

L I S I D O R.

Si doux, que sa chaleur ne doit pas te brû-
 ler,

Et tu dois transfir dans la flâme.

Rosimon, pour le punir de sa plaisanterie, devient indiscret, & lui présente la réponse circulaire que la Marquise a faite à tous ses Amans. Lisidor la lit avec autant de surprise que de douleur, en voyant que c'est le même billet qu'il a reçu, & qu'il n'y a que le nom de changé. Rosimon le quitte triomphant.

Pour achever de pétrifier Lisidor, Dorante survient autre rival, & autre fat, mais plus étourdi que Rosimon, quoique pour le moins aussi sot, en formant son contraste. Il vient avec empressement & avec enthousiame, lire

le billet banal qu'il a reçu de la Marquise, à Lisidor qu'il fait son confident, malgré lui, & fort ensuite enchanté de sa bonne fortune, sans prendre garde au comble d'étonnement de Lisidor, qu'il laisse aussi étourdiment qu'il l'a abordé.

Arlequin vient avertir son Maître que son Avocat le prie de passer au plutôt chez lui, & Lisidor se contente de lui faire dire qu'il le verra dans la journée. Dubois rentre, & lui apprend l'aventure du billet circulaire, & de la confusion de tous les Amans de la Marquise. Lisidor n'espere pas un meilleur fort; mais Dubois le rassure, & la Marquise paraît. Il l'aborde en tremblant; elle lui demande ce qui lui inspire cette crainte; il lui avoue franchement que c'est son caprice inconcevable, & que le procédé du billet l'a beaucoup surpris; vous l'avez sur le cœur, dit-elle, mais j'ai voulu démasquer votre sexe.

A tout Paris je devais cet exemple,
Pour la gloire du mien qui doit donner le
ton.

L I S I D O R.

Mais il le donne aussi; vous êtes nos oracles;

Dans les cercles , dans les Spectacles.

La MARQUISE.

Où toujours les premiers vous courez folle-
ment ,

Pour étaler votre figure ,

Et pour faire , Messieurs , briller votre pa-
rure ,

Plutôt que votre goût & votre jugement.

La nouveauté fait votre yvresse.

Moins frivoles que vous , nous n'y courons
jamais

Que quand l'ouvrage est bon , & qu'il nous
intéresse.

Notre présence est le sceau du succès ,
Et nos larmes font mieux l'éloge d'une Piece,
Que tout ce vain fracas & ces battemens fots ,

Que vous donnez mal à propos ,
Toujours aux cris , jamais à la justesse.

Si vous en jugez bien , vous êtes nos échos.

(Elle ajoute .)

Mon sexe est fait pour gouverner le monde ,
Par la raison , plus que par la beauté.

Lisidor répond galamment.

Tous les hommes ici lui cèdent la victoire ;
Ils sont à ses genoux , sans être humiliés ,
Et moi-même

La MARQUISE.

Arrêtez , vous êtes à ses pieds ,
Pour sa honte souvent , & jamais pour sa
gloire.

Il l'assure que cette gloire n'a rien à craindre de l'hommage respectueux d'un Amant tel que lui ; qu'il est fidele , vrai , discret ; sincere... & modeste , interrompt la Marquise malignement ; elle lui fait entendre , qu'elle a la même opinion de sa constance , que de ses autres vertus. Il se plaint de ce doute injurieux , & dit qu'il est bien mal payé de son exil. Elle lui répond , qu'il y passait les jours avec Hortense. Il se justifie , en lui disant qu'Hortense en aime un autre. Elle lui demande avec vivacité le nom de cet Amant ; il lui réplique que c'est un secret qui n'est pas le sien. Ce refus redouble la curiosité de la Marquise , qui donne le choix à Lisidor , ou de lui en faire promptement la confidence , ou d'éviter sa vue pour jamais. Lisidor , que l'intérêt de Léandre oblige de se taire , se récrie contre l'injustice de sa sœur , & lui reproche qu'elle le traite plus mal que ses rivaux. La Marquise répond :

Vous êtes plus coupable, ils ne font que des
 fots,
 Et c'est assez contre eux de la plaisanterie;
 Un travers éclatant dissipe mon ennui,
 Il exerce mon ironie,
 Je ris d'un ridicule, & je vis avec lui;
 Mais un vice masqué, qui veut tromper au-
 trui,
 Me donne de l'humeur, & je le congédie.

Elle le renvoye en conséquence;
 je vous donne, dit elle, encore une
 heure par grace, pour vous déterminer.

L I S I D O R.

O serment! . . . ô secret! qui tiens mon
 cœur lié!

Comment rompre aujourd'hui ta chaîne,

Et désarmer l'injuste haine!

Sans trahir l'austere amitié?

Le troisieme acte commence par une
 scène entre la Marquise & Dubois, de-
 vant qui elle se félicite d'avoir trouvé le
 moyen de se débarrasser de ses Amans
 indiscrets. Lisidor revient lui deman-
 der encore quelque délai sur la réponse
 qu'il doit lui faire; elle lui réplique qu'il
 ne l'intéresse plus, & le prie de l'en-

retenir d'autre chose ; elle l'accuse de n'avoir pas mieux gardé que ses rivaux, le secret du billet , & lui apprend que Marton le fait par cœur. Il en rejette la faute sur Arlequin , mais elle le rend responsable de l'imprudencce de son Valet. Il passe condamnation , & veut se jeter à ses pieds.

La M A R Q U I S E.

Oh ! point de pathétique.

L I S I D O R.

Prononcez mon Arrêt.

La M A R Q U I S E.

Il est tout prononcé.

Elle le condamne à perdre la parole comme ses rivaux. Il y souscrit & lui représente que l'intérêt de son sexe l'engage de même à la discrétion. Ce discours la pique , & elle accepte le parti, Dubois doit être leur interprète ; Arlequin arrive & apprend à son Maître que l'on va juger son procès, qu'il est de rien moins que de cent mille livres, Lisidor demande à la Marquise, par signes, la permission de lui écrire ; elle y consent. Il écrit ; elle prend la lettre,

& la donne à Dubois, qui la lit tout haut.

D U B O I S , *lit.*

Mon intérêt n'est rien, mon amour vous
l'immole ;

Mais au défaut de la parole,
Il m'inspire lui-même un moyen qui me rit,
C'est de converser par écrit ;

Les entretiens font tout ; pou: animer les
nôtres ,

Nos gens nous prêteront leurs voix.

Marquise, mes billers seront lus par Dubois,
Arlequin me fera la lecture des vôtres,
Et nous nous parlerons sa enfreindre nos
loix.

La Marquise fait réponse ; Dubois la
prend, & la donne à Arlequin.

(*Il lit en imitant le bouffon.*)

J'adopte votre idée ; on peut en confidence,
Par cet ingénieux moyen,
S'avouer tout, Monsieur, sans rompre le si-
lence.

Pour profiter des droits d'un si doux entre-
tien ,

Dites-moi le secret d'Hortense,

Et mon cœur vous dira le sien.

Au milieu d'une conversation si nouvelle, Rosimon vient l'interrompre; comme il ne s'était pas trouvé à la scène qui s'était passée au second acte, il n'avait pu être puni comme les autres; il annonce à la Marquise, qu'Hortense est mariée en secret. A cette nouvelle elle paraît agitée. Dubois, son fidele interprète, qui devine son trouble, dit à Rosimon, que Madame voudrait savoir quel est celui qu'Hortense vient d'épouser. Rosimon répond:

Qu'elle interroge Lisidor;

Chez Hortense on dit qu'il préside;

Il est son ame en tout, son conseil, son appui.

La MARQUISE.

Ah! c'est lui-même! le perfide!

L I S I D O R.

Douce injure! transport charmant!

Vous avez parlé la première,

Et je triomphe heureusement.

Cet amant fidele lui déclare qu'il n'est pas l'époux d'Hortense. Qui l'est donc, s'écrie-t-elle? C'est moi, ma sœur, lui dit Léandre, qui entre transf-

porté de joie , & qui vient la détromper , en lui apprenant que l'oncle d'Hortense avait donné son suffrage à leur hymen secret. La Marquise , heureusement désabusée , donne la main à Lifidor , en disant :

Un feu si plein de vérité ,
 Ne permet plus que je balance ,
 Recevez le prix du silence ,
 Que ma main donne à la fidélité.

Cette Comédie est de Boissy , elle fut dédiée à Madame la Marquise de Pampadour , & très-bien reçue du Public , qui trouva le caractère principal naturel & bien soutenu ; plusieurs scènes très-ingénieuses , le sujet peu intéressant à la vérité , mais les détails charmans , & le tout ensemble écrit avec une facilité admirable. Cet ouvrage valut à son Auteur , plus que tous ceux qu'il avait composés jusqu'à lors par la Protectrice qu'il lui fit , & qui lui obtint le Mercure & une place à l'Académie Française.



LES AMANS INQUIETS.

*Parodie de Thetis & Pelée , 9 Mars
1751. (1)*

COLIN , jeune Berger , ouvre la scène , & fait connaître les allarmes que lui donne son amour pour Tonton , dans lequel il a pour Rival M. la Dune , Entrepreneur des coches d'eau , qui doit le même jour donner une fête à leur Maîtresse. Marine , Bateliere , jeune & vive , reproche à Colin sa tristesse , & soupconne que l'amour en est cause ; celui-ci s'en défend , mais elle redouble , à l'arrivée de Tonton , qui est toute joyeuse de la fête qu'on va lui donner.

Des Actrices d'Opéra , qui voyageaient par le coche , ont sans doute payé leur passage par des chants & des gambades , avec lesquels elles célèbrent la fête de la belle Tonton. Des Batelieres viennent aussi mêler leurs voix bruyantes aux doux accens des Sy-

(1) Le théâtre représente l'intérieur de la Maison de Tonton.

rénes d'Opéra , & la Dune qu'elles annoncent , vient déclarer son amour à Tonton , qui l'assure de sa reconnaissance ; mais la Dune lui demande de l'amour ; & lui chante la ronde suivante :

Dans la belle saison ,
Mieux que sur la fougere ,
Se plaît l'amour fripon ,
Le long de la Riviere ,
Eh ! riez , riez donc ,
Gentille Tonton.



La mere à Cupidon ,
Naquit dans l'Onde claire ,
C'est pour ça qu'il fait bon
Le long de la Riviere ,
Eh ! riez , &c.



Un beau Robin mignon ,
A flotante criniere ,
Rencontra son Trognon ,
Le long de la Riviere ,
Eh ! riez , &c.



Entrons , dit-il , entrons

Dans ce Bateau , ma chere ,

Je vous promenerons

Le long de la Riviere,

Eh! riez, &c.



Il ramait de façon

Qu'il ne pût prendre terre,

Tout doux il dévalion

Le long de la Riviere,

Eh! riez, &c.



Il rompit l'aviron,

Et sans devant derriere,

Zeste, il fit le plongeon

Le long de la Riviere,

Eh! priez, &c.



Faut avoir le bras bon,

Et savoir la magniere,

Pour mener un Tendron

Le long de la Riviere,

Eh! riez, &c.



La Dune ajoute beaucoup d'offres & de promesses à Tonton, si elle veut lui donner son cœur, & il sort brusquement; aussi Tonton dit-elle qu'elle ne croyait pas en être sitôt quitte. Colin s'approche de Tonton, lui marque le chagrin que lui cause l'amour de la Dune.

Tonton redouble ses inquiétudes ; en lui apprenant qu'elle est encore aimée d'un Gentilhomme ; Seigneur d'un hameau voisin , mais elle le rassure bientôt par les plus tendres sermens d'un amour & d'une constance éternels : ils sortent.

Le Théâtre représente un paysage. La riviere baigne une coline, sur laquelle est un vieux Château flanqué de tourelles.

Marine qui est amoureuse de Colin , paraît avec Nanette sa camarade , qui l'assure très-fort , que Colin ne répond point à son amour , & qu'il est épris au contraire des charmes de Tonton. Cette nouvelle afflige Marine , qui voyant arriver Tonton , tâche de gagner sa confiance ; & de pénétrer son secret ; sitôt qu'elle s'apperçoit que Colin ne lui est pas indifférent , elle lui fait entendre qu'elle en est aimée elle-même , & elle la laisse en proie à la jalousie qu'elle vient de faire naître dans son cœur. La Couture , Valet de chambre de Brettifer , vient déclarer à Tonton l'amour de son Maître , & la bergere affligée , congédie cet Ambassadeur avec assez d'humeur. Colin paraît ; Tonton l'accuse d'inconf-

tance, il cherche à se justifier, mais d'abord inutilement. On entend tirer du château, & battre de la caisse; Tonton apprend à son ingrat que c'est Brettifer qui vient lui déclarer son amour, & qu'elle ne va pas manquer d'y répondre. Colin la menace à son tour de découvrir à ce Seigneur toute leur intelligence, & de présenter son cœur au-devant de l'épée de Brettifer. Tonton allarmée, veut l'obliger à se retirer.

C O L I N.

AIR: *Ma Fanchon ne pleurez pas.*

J'obéirai, si je vois
Finir ta rigueur extrême.

T O N T O N.

He bien! mon cher, éloigne toi,
Je crains; c'est prouver que je t'aime;
Que cela soit dit en deux mots,
Apprends à sortir à propos.

Brettifer vient annoncer sa flâme au son du tambour, & prétend que son amour ne doit pas faire moins de bruit, que les charmes qui l'ont fait naître. Tonton lui reproche qu'il n'a jamais fait que voltiger de belles en belles;

Brettifer en convient, mais il ajoute
que le triomphe de Tonton en fera plus
beau.

TONTON.

VAUDEVILLE.

De Momus, Fabuliste.

Un Papillon vole de rose en rose,
Et rend hommage à toutes à la fois,
De lassitude, enfin, il se repose
Sur quelque fleur; est-ce là faire un choix?
Coquets, fixez ma Fable, est-elle obscure?
Lure, lure, lure, &c.

BRETTIFFER.

AIR: L'a-t-il levé la Gorgérette.

Prenez un peu plus d'assurance,
Aux discours d'un fidel Amant,
Pour vous prouver clairement
Quelle doit être ma constance,
Vous allez dans le moment
Avoir un Divertissement.

**TONTON, sur le ton du dernier
vers.**

La belle preuve assurément!

Des Meûniers, des Meûnieres, des
Gardes-chasses & des Bucherons forment

une entrée, à la fin de laquelle Brettifer chante :

Que le Cor au loin dans la plaine ;
Porte le son
D'un si beau nom ;
(*Avec le cœur & le Cor.*)

Tontaine, Tontaine, Tonton.

Après plusieurs couplets, répétés alternativement par le chœur, on joue la tempête de l'Opéra, & la fête est interrompue par la Dune, qui paraît armé d'un croc dans un batteau accompagné de deux Batteliers. Il reproche à son frere de venir lui enlever sa Maîtresse, qu'il n'est pas disposé à lui abandonner ainsi :

B R E T T I F E R.

A I R : *Paris est en grand deuil.*

Modérez-vous, Cadet,
Tonton est mieux mon fait ;
Je ris de votre audace.
J'emmene mon Balet,
Je laisse mon Valet,
Vous parler à ma place.

Brettifer fort avec les Danseurs & les Danseuses.

La DUNE.

AIR: *Les Trembleurs.*

Si son humeur est altiere ,
 La mienne n'est pas moins fiere ;
 J'ai pouvoir sur la Riviere ,
 Je puis lui jouer d'un tour ;
 Si je perce une barriere ,
 Qui retient l'eau prisonniere ,
 Toute sa gentilhommiere
 Sera noyée en un jour. (1)

Lacouture conseille à la Dune , d'aller plutôt consulter une vieille Sorciere , qui lui dira sa bonne aventure. La Dune consent à suivre ce conseil ; il sort , & le Théâtre change , il représente l'intérieur d'une carriere ; dans le fond , sur un monceau de pierres , est la figure d'un gros chat ; Arlequin paraît en Bohémienne , entourée d'aveugles des Quinze-Vingts , en robbe , on joue le commencement de l'air *ô Destin.*

(1) Il faudrait que l'inondation fût forte , puisque le Château de Brettifer , est sur le haut d'une Coline.

La BOHEMIENNE.

A I R : *De l'Opéra.*

O Destin ! quelle prudence
Peut s'opposer à tes rats ?

A I R : *Tout roule aujourd'hui dans le monde :*

Sans mérite un Faquin s'avance,
Tu fais un Docteur d'un Midas ;
Tu mets Jasmin dans l'opulence,
Par des ressorts qu'on ne fait pas.
Tels brilleraient à l'Audience,
Que tu fais marcher aux Combats,
Et tels semblent nés pour la danse,
Qui portent de graves rabats.

Colin vient pour la consulter, mais elle ne veut rien lui dire, parce qu'il n'a pas de quoi la payer ; elle lui dit de s'en aller, & il lui répond qu'il doit rester en ces lieux pour y soupirez son douloureux martyre, elle prend le parti de se retirer elle-même, lorsque la Dune, qui arrive, l'en empêche, & dit que c'est plutôt à lui à quitter la scène ; il sort, & la Bohémienne après avoir reçu de l'argent & fait sa conjuration, répond :

Z v

La BOHEMIENNE.

AIR: *Sont les Garçons du Port au Bled.*

Si quelqu'un épouse Tonton, (*bis.*)

Il en verra naître un Poupon, (*bis.*)

Bien plus gros Seigneur que son pere ;

Le reste est un profond mystere.

(*La Bohemienne se retire avec les Aveugles.*)

La DUNE.

AIR: *Ah! Nicolas, sois moi fidele.*

Pourquoi me cache-t-on le reste ?

Cela me donne du soupçon ;

Il faut bien mieux rester garçon,

Que d'encourir un sort funeste ;

Quand une femme a tant d'appas,

Nage toujours, ne t'y fie pas.

(*Il sort.*)

Le Théâtre représente une campagne ; Brettifer arrive avec Marine, qui lui apprend que ce n'est pas son frere que Tonton aime, mais un Berger, nommé Colin. Brettifer se met d'abord en courroux & chasse Marine, mais il s'apaise en voyant paraître ;

Tonton, qu'il entretient encore de ses amours ; elle s'excuse d'y répondre, sur ce qu'étant Batteliere, elle dépend de M. la Dune. Mais celui-ci, effrayé par l'Oracle, écrit à son frere qu'il renonce à cette Bergere, & qu'il la lui cède de bon cœur. Ainsi plus d'excuse pour Tonton, qui se trouve très-embarrassée, & qui se trouble encore davantage, lorsque Brettifer lui nomme Colin, il sort en menaçant. Le Berger arrive, & après une scène de tendresse, des Gardes-chasses, envoyés par Brettifer, se saisissent de son Amant & le conduisent en prison ; Tonton le suit.

Brettifer revient avec Lacouture, qui lui apprend la raison qui a engagé la Dune à renoncer si promptement à Tonton ; Brettifer le trouve très-sensé, & chante.

Hélas ! hélas, mon cher, malgré ses charmes,
La crainte étouffe mon ardeur ;
Mais prenons un air de victoire ;
Timides effets de ma peur,
Tournez au profit de ma gloire.

Tonton vient le supplier de rendre la liberté à Colin. Marine qui se repent

d'avoir trahi les feux de ces Amans ; lui adresse la même priere ; Brettifer fait venir Colin , & après quelques reproches qu'il adresse à Tonton , il lui dit qu'il ne peut mieux se venger d'eux, qu'en les mariant ensemble.

B R E T T I F E R.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

(à Colin.)

Mon ami , je ne veux point
Traverser ta bonne fortune ,
Pour te prouver en tout point ,
Que mon cœur n'a plus de rancune ,
Chez toi j'agirai sans façon ,
Comme l'ami de la maison.

C O L I N.

Je vous retiens dès à présent ,
Pour Parain du premier enfant.

On chante la gloire de Brettifer , qui a vaincu son amour , & la Piece finit par un divertissement général.

Cette ingénieuse Parodie est de M. Favart. Elle fut très-bien reçue du Public ; elle eut dix-sept représentations ; c'est-à-dire, huit avant Pâques , & neuf après la rentrée du Théâtre.

Les Comédiens firent la clôture de leur Théâtre le 27 Mars 1751, par les Amans Inquiets, précédés de l'Apparence Trompeuse, & l'ouverture se fit le 26 Avril, huit jours plus tard que de coutume, à cause du jubilé, par la même Parodie, précédée des Débuts, & d'un Vaudeville, qui servit de Compliment pour la clôture & pour l'ouverture.

VAUDEVILLE.

Cléon, déjà sur le retour,
Brûlait pour une Coquette;
En vain il peignait son amour,
Et prodiguait la Fleurette;
Son hommage était des plus foux;
Tant qu'il ne parla que tendresse;
Il offre contrats & bijoux,
Pour lui d'abord on s'intéresse,
Et voilà comment
Il faut faire un compliment.

**TONTON, M^de. FAVART.**

Par vos propos, Amans de Cour,
Croyez-vous charmer une ame?
Ce n'est point par un joli tour,

— Qu'il faut prouver votre flâme;
 Quand l'esprit est si babillard,
 Le cœur n'a pas grand chose à dire,
 Hélas, il suffit d'un regard
 Où le sentiment se fait lire;
 Oui, voilà comment, &c.



COLIN, M. ROCHARD.

Te souviens-tu que dans nos bois,
 D'un Loup je domptai la rage ?
 Tous nos Bergers, à haute voix,
 Célébrèrent mon courage ;
 Si ta bouche ne put s'ouvrir,
 Ton cœur avait eu trop d'allarmes ;
 Mais je vis briller le plaisir
 Dans tes yeux, encore pleins de larmes ;
 Ah ! Voilà comment, &c.



Quand Life chante sous l'ormeau,
 On s'empresse pour l'entendre ;
 C'est toujours éloge nouveau,
 Sur sa voix légère & tendre ;
 Charmé du plaisir qu'elle fait,
 Avec transports chacun l'admire ;
 Lucas est le seul qui se tait ;

Mais il la regarde, il soupire;
Et voilà comment, &c.

**NANETTE, Mlle. CATINON.**

Chaque Berger d'un air Coquet,
S'en vient le jour de ma fête,
M'engager à prendre un bouquet,
Par un compliment honnête;
C'est à qui louera mes attraits,
Avec plus d'esprit & d'aisance;
Blaise ne fait rien dire. . . Mais.
Mais il fait parler son silence;
Et voilà comment, &c.



L E M A I.

Ballet Pantomime, 18 Mai 1751.

Nous ne donnerons de ce divertissement que les couplets de la Mufette, qui ont fait une si grande fortune, & qui méritent bien d'être conservés.

Mde. FAVART.

Dans nos hameaux, la paix & l'innocence
Des cœurs contents, remplissent les desirs,
Et l'enjouement soumis à la décence,
Sans en rougir anime nos plaisirs;
L'heureux Amant, toujours tendre & fidelle,
Dans ses discours, peint la sincérité;
Et lorsqu'il jure une flamme éternelle,
Sans se masquer, il dit la vérité.

M. ROCHARD.

Si quelquefois au bord d'une onde pure,
La jeune Iris consulte ses appas,
Elle ne veut composer sa parure,
Qu'avec les fleurs qui naissent sous ses pas;
Ainsi, fuyant une grace étrangère,
Elle tient tout de sa propre beauté;

Et le seul art qui plaise à la Bergere,
C'est l'art d'aimer avec fidélité.

M^{de}. FAVART & M. ROCHARD
en duo.

Quand la nature ici se renouvelle,
L'amour paraît ranimer ses ardeurs ;
Mais nous brûlons d'une flamme si belle,
Que la saison ne peut rien sur nos cœurs.
Les vrais liens d'une égale tendresse,
Ne sont point faits pour dépendre du tems ;
Pour les serrer, nous les chantons sans cesse,
Et notre amour est toujours au printems.

Les paroles sont de M. Marcouville ;
& la Musique de M. des Brosses, Pen-
sionnaire de la Comédie Italienne,
déjà connu par son talent pour la com-
position de plusieurs Ballets, dans
lesquels il avait fait entendre de la Mu-
sique très agréable.

Fin du cinquieme Volume.

REV. R. V. ...

... of the ...

... of the ...

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce cinquieme Volume.

A.

<i>A</i> MANS inquiets ,	page 509.
<i>A</i> mour castillan ,	348.
<i>A</i> nnée merveilleuse ,	401.
<i>A</i> pparence trompeuse ,	174.
<i>A</i> rlequin au sabat ,	354.
<i>A</i> rlequin & Scapin , Magiciens par ha- hard ,	137.
<i>A</i> straudi , (la Dlle. Lainé, son début)	462.

B.

<i>B</i> ALET des Savoyards ,	458.
<i>B</i> aletti , (son début)	26.

C.

<i>C</i> ABALLE ,	419.
<i>C</i> ombat magique ,	139.
<i>C</i> omette ,	447.
<i>C</i> oquette fixée ,	292.

<i>Coraline Magicienne</i> ,	page 206.
<i>Carlin</i> , (son début)	16.
<i>Clôture de 1741</i> ,	ibid.
<i>Clôture de 1742</i> ,	35.
<i>Clôture de 1743</i> ,	120.
<i>Clôture de 1744</i> ,	178.
<i>Clôture de 1745</i> ,	248.
<i>Clôture de 1746</i> ,	311.
<i>Clôture de 1747</i> ,	342.
<i>Clôture de 1748</i> ,	397.
<i>Clôture de 1749</i> ,	443.
<i>Clôture de 1750</i> ,	463.
<i>Clôture de 1751</i> ,	521.

D.

D ESBROSSES, (son début)	94.
<i>Dieux travestis</i> ,	63.
<i>Divorce d'Arlequin</i> ,	199.
<i>Double déguisement</i> ,	341.

E.

E CHO du Public,	8.
<i>Ennuis de Thalie</i> ,	259.

F.

F AVART, (M ^{de} . son début)	459.
<i>Fées rivales</i> ,	409.
<i>Félicité</i> ,	315.
<i>Fille, femme & veuve</i> ,	268.

G

- G**ANDINI, (son début) p. 276.
Gratis, pour la convalescence du Roi, 217.
*Gratis, pour le mariage de Monseigneur
 le Dauphin,* 342.
Guyot de Merville, (son histoire) 72.

H.

- H**IPPOLITE & Aricie, 79.

I.

- I**MPROMPTU des Acteurs, 251.
Isle des talens, 121.

L.

- L**A Chaussée, (son Histoire) 358.

M.

- M**ARI garçon, 29.
Mariage assortis, 156.
May, 224.
Métamorphose, 337.
Molin, (son début) 18.

O.

- O**LIVA, (la Signora son début) 481.
Oracles, 21.

P.

P AMELA, (son début)	page 103.
Panard, (son histoire)	375.
Pedant,	482.
Petits-Maitres,	128.
Pigmalion,	1.
Plagiaire,	277.
Poitiers, (enfants de)	19.
Prince de Salerne,	325.
Prix du silence,	491.
Provincial à Paris,	470.

R

R EIX, la Dlle. (son début)	462.
Retour de la Paix,	431.
Réveil de Thalie,	475.
Riccoboni, (sa retraite)	468.
Romagnesi, (sa mort & son histoire)	36.

S.

S IEGE de Grenade,	220.
Silphe,	95.
Sticotti, Fabio (sa mort)	20.

T.

T ABLEAUX, (son début)	362.
Treſor caché,	228.

Tuteur, page 531
146.

V.

VALET embarrassé, 50.
Valets Maîtres, 386.
Véronese, Coraline & Camille, (leurs débuts) 195.
Vicentini, Joachim (son début.) 18.

Z

ZELOIDE, 346.

Fin de la Table.

151

1865

1544-843







